

56e année, No 1

Montréal, 27 mai 1944

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

DIX CENTS



"VIVE LA CANADIENNE"

Par ALBERTE SÉNÉCAL

UNE INTERVIEW DE MICHELINE PETOLAS

Avec LUCILLE DESPARQIS

LES TISSOT! Tommy et Jeanne — artiste et scribe! Ils vous emmènent dans tout le Canada — dans les maisons des petites et des grandes villes — vous faisant visiter des gens que vous aimeriez connaître. Ici, ils vous disent comment ils ont trouvé les Gérin de Trois-Rivières.

A la cuisine!

QUE FAIT-IL?

David n'est pas chef, mais il aide. "Je verse les Kellogg's Corn Flakes dans les bols," dit-il fièrement, "et je fais aussi vite que maman — en 30 secondes!" Ils parlent vite aussi. Mais Mme Gérin ne s'en fait pas — les Kellogg's Corn Flakes sont si digestibles!

GRAISSE EN BOÎTES!

Nous croyions prendre Mme Gérin en flagrant délit devant cette étagère de boîtes étiquetées "Pois" et "Tomates." "Acca-parement? Non! Ces boîtes sont pleines de graisse." Nous sommes restés bêtes! Je voudrais bien pouvoir en montrer autant. Et vous?

PETITE BERCEUSE!

"Elle n'a pas besoin d'être beaucoup bercée," murmura Suzanne. "Je lui ai donné des Kellogg's Corn Flakes — tout comme maman m'en donne!" Les Kellogg's Corn Flakes sont un régal pour toute la famille Gérin. Là, comme dans la plupart des familles, c'est la céréale prête-à-manger favorite.

Épargne de temps... de travail... de combustible!

DANS LES PLACARDS DE CUISINE de tout le Canada, il y a une place pour les Kellogg's Corn Flakes. Ils sont délicieux! 4 ménagères sur 5 disent que les Kellogg's Corn Flakes priment par leur saveur. Et ils sont économiques! Servez toute la famille pour quelques sous et épargnez pour acheter plus de Timbres d'Épargne de Guerre. Achetez-en aujourd'hui chez votre épicière. Préparés par Kellogg. Fabrication canadienne.

ENTRE NOUS, FEMMES...

TAPISSER...

Le grand ménage du printemps donne le cauchemar à bien des femmes, des semaines à l'avance. S'il s'agit de peindre ou de tapisser, le cauchemar se double d'une véritable inquiétude. Avec la rareté de la main-d'œuvre, comment arriver à trouver quelqu'un pour "faire la chambre d'en haut dont la tapisserie est en ruine et les murs du salon qui sont tellement pâlis et changés par le soleil!... ça n'est plus habitable, ma chère!"

Eh bien! petite madame, si vous ne trouvez personne, faites-le vous-même. Mais non, vos jolies mains n'en souffriront pas tellement. D'ailleurs, si vous songez à tout ce que le monde souffre de nos jours... Et ce n'est pas tellement difficile, vous savez!

Quand vous aurez calculé combien ça vous coûtera pour tapisser une chambre vous-même et combien vous devriez payer le tapissier pour le même travail, vous n'hésitez guère. Songez aussi qu'à peu près pour tous les travaux, de nos jours, la main-d'œuvre ne s'obtient qu'après de nombreux délais, le travail est fait à la hâte, sans précautions et souvent d'une manière bien peu satisfaisante. Après cela, si vous doutez encore de votre compétence et des résultats que vous pouvez obtenir, c'est que vous manquez grandement de confiance en vous-même.

Choisissez d'abord une bonne tapisserie qui ne déchirera pas facilement durant la manipulation. Pour une cuisine ou une chambre de toilette, même pour la salle à diner, le papier lavable est hautement recommandé. Si vous en êtes encore à l'apprentissage, il serait peut-être préférable que vous choisissiez une tapisserie unie ou dont le dessin fleuri n'a pas besoin d'être assorti. Autrement, vous risquez d'en gaspiller quelques lisières.

Voilà! La tapisserie est achetée, il s'agit maintenant de se mettre à l'œuvre, de la poser. Préparez d'abord la colle, gardez à portée de la main ciseau, couteau, brosse et pinceau larges.

Sur la table de la cuisine, mesurez une lisière de la longueur du mur. Coupez ensuite tout le rouleau en lisières de la même longueur, à moins que ce soit un papier fleuri dont les fleurs doivent être assorties. Dans ce cas, il faut ajuster et mesurer les lisières l'une après l'autre.

Appliquez la colle avec un large pinceau et repliez les deux bouts de la lisière vers le centre, de manière que les bords soient bien égaux. Si le bord de la lisière est perforé, il s'enlèvera facilement. Sinon, vous le coupez avec des ciseaux en une seconde.

Montez sur un escabeau, déployez les deux bouts de la tapisserie, appliquez-la au haut du mur et glissez légèrement la brosse tout au long, jusqu'au plancher. Pressez ensuite légèrement avec la brosse comme pour éponger. Recommencez ainsi, pour chaque lisière, jusqu'à ce que le mur soit couvert.

Vous devrez peut-être envisager quelques difficultés au début mais vous vous rendrez vite compte que le travail est beaucoup plus facile qu'il ne le paraît. Plus d'inquiétude alors! Mettez-vous à l'œuvre et tout ira bien.

CUISSON

La conservation des aliments implique aussi la conservation de leur valeur alimentaire et les méthodes modernes de cuisson sont recommandées après considération de ce fait.

Les légumes cuits dans une marmite couverte, avec peu d'eau, jusqu'à ce qu'ils soient tendres, non seulement goûtent meilleur mais sont meilleurs. Les Services d'Hygiène alimentaire nous donnent des chiffres à l'appui. Comparé aux légumes cuits dans beaucoup d'eau et plus longtemps qu'il le faut, ceux cuits selon les méthodes modernes retiennent deux fois plus de fer et de vitamine C et six fois autant de vitamines B. Des proportions plus grandes d'autres éléments protecteurs de la santé sont également conservées.

USTENSILES

Frotter les ustensiles avec de la laine d'acier ou avec des poudres rudes ne leur fera pas de bien non plus, car elles les égratignent.

Les ustensiles émaillés conduisent et retiennent la chaleur efficacement; alors aussitôt que le contenu est bouillant, la chaleur devrait être diminuée.

L'eau froide n'est pas bonne pour une marmite encore chaude. Un changement soudain de température peut causer une contraction trop rapide ou une expansion de la base en métal, ce qui occasionnera une déformation.

FAITES-VOUS UN "JUMPER"

Utilisez cette vieille robe usée aux emmanchures et aux coudes. Elle vous servira encore si vous enlevez les manches et ourlez les emmanchures. Ouvrez l'encolure et taillez-la en V. Voilà un jumper très élégant et à la mode cette année. Avec une blouse blanche, vous aurez l'air aussi fraîche que le premier crocus.

PRENEZ BIEN SOIN DU LAIT

Serrez le lait dans le réfrigérateur aussitôt qu'il arrive. Il durira vite à la chaleur. Si vous mettez du lait sur la table dans un pot pour les repas, remettez-le dans le réfrigérateur avant tout le reste, mais ne le videz pas dans la bouteille.

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C., et de
l'Association des Editeurs de
Magazines du Canada

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638 *

Président: FRED POIRIER
Vice-prés.: GEO. POIRIER
Surintendant: ALBERT PLEAU

Rédacteur en chef:
FERNAND DE VERNEUIL
Chef de la publicité:
CHARLES SAURIOL
Directeur artistique:
HECTOR BRAULT
Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR
Chef du tirage:
ODILON RIEUNDEAU

NOS REPRESENTANTS:
WILFRID DAOUST
20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, St-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham,
Saint-Jérôme, Joliette, etc.,
et les environs.)

A Québec et Lévis:
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au
Cap-de-la-Madeleine:
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières

Entered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879

ABONNEMENT
CANADA SEULEMENT
Un an \$3.50
Six mois 2.00

AU NUMERO:
10 cents

HEURES DE BUREAU:
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de loca-
lité sont priés de nous don-
ner un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

VIVE LA CANADIENNE!

Il y a quelques années, nous est venue du commerce américain une idée adoptée par le public avec enthousiasme, devenue une coutume, et une charmante coutume encore! C'est la fête des mères. Même si le principe de cet hommage n'est pas entièrement désintéressé, puisque le premier but est de stimuler le commerce, la popularité de cette fête est une preuve qu'on est heureux de reconnaître l'importance de la femme. Depuis toujours, la femme: jeune fille, épouse ou mère, avait trouvé des poètes pour l'exalter, des musiciens pour la chanter, des peintres pour l'embellir, mais ces louanges étaient plutôt d'ordre sentimental. La semaine du 22 mai présente à la canadienne un hommage plus précieux et plus désintéressé, plus rare aussi. Un pays, le Canada, demande, par l'entremise de deux de ses plus importants organismes de guerre, le Comité de stabilité économique et la Commission des Prix et du Commerce, par tous les moyens de publicité, de remercier la canadienne pour sa coopération dans les mesures prises par le pays pour combattre l'inflation et assurer une stabilité économique, pendant et après la guerre.

C'est la première fois, je crois, qu'un gouvernement offre officiellement pareil tribut. La Semaine de la Canadienne consacrera l'importance du rôle de la femme, non plus uniquement à son foyer ou à son travail, mais dans le système économique de sa patrie. La main qui balance le berceau a aidé à la stabilité du char de l'état... on s'en aperçoit, on la remercie et on l'exhorte à continuer.

Il est possible que quelques femmes se demandent en écoutant la radio, en lisant leurs journaux, en quoi elles peuvent bien mériter ces compliments... stabilité économique... contrôle des prix... ce sont là des mots un peu revêches, mais en général, la Canadienne aux yeux doux mais intelligents a vite compris toute cette législation venue de la guerre, qu'elle pratiquait d'ailleurs depuis longtemps... un peu comme M. Jourdain... sans le savoir! Voyons voir si cela est vrai.

Le comité de stabilité a, pour premier but, d'enrayer l'inflation. Le plan pour réussir comprend cinq items qui sont: le contrôle des prix, le contrôle des salaires, le contrôle des distributions ou rationnements, les taxes et impôts de guerre, les emprunts de la Victoire. Le ministère des finances a la haute main sur ces moyens préventifs et il a créé la Commission des Prix et du Commerce pour exercer les trois premiers contrôles. Toute cette organisation n'a qu'un but: empêcher qu'une trop grande circulation d'argent, arrivant en même temps qu'une rareté de marchandise, ajoutée aux désirs d'une grande partie de l'humanité de s'enrichir en profitant de la faiblesse de l'autre partie, n'amène une hausse folle du coût de la vie et ne fasse perdre à notre cher dollar sa force, sa vigueur et surtout sa valeur. Jusqu'au printemps de 1941, puisant dans nos réserves, vidant nos greniers, il n'y avait pas grand changement dans notre système économique. La vie coûtait un peu plus cher, mais pas trop... trop... Soudainement, de février 1941 à l'automne de la même année, la marchandise se faisant plus rare, les gens courant les magasins pour se faire des réserves de denrées, qui deviendraient introuvables, prétendait-on, les prix montèrent à un point qu'en octobre 1941 la hausse fut presque aussi considérable que pendant les dix-huit mois antérieurs. C'est alors que la Commission des Prix et du Commerce imposa le contrôle des prix, des salaires et des distributions. Ce ne fut pas sans travail, enquêtes et discussions... Comment faire comprendre à un peuple, nourri de liberté, l'absolue nécessité de sacrifier certaines de ces libertés... surtout la liberté de dépenser son propre argent

comme il l'entendait... C'est alors que quelqu'un ayant émis l'idée que, si au Canada la plus grande partie du pouvoir de vente est dans les mains des hommes, par contre, 80% du pouvoir d'achat est entre les mains des femmes... que ce sont les femmes qui font les emplettes, qu'il serait peut-être bon de tenir en ligne de compte, pour gagner la bataille sur le front domestique, l'élément féminin. On créa le Service du Consommateur qui fit appel aux Canadiennes, jeunes filles, épouses, mères, travailleuses, éducatrices... On leur demanda de surveiller les prix, d'économiser, de faire durer ce qu'elles avaient, de n'acheter que le nécessaire et surtout d'influencer dans ce sens, leurs hommes...

Pour la Canadienne, ce programme ne présentait rien d'inusité... toujours dans sa maison elle a été le "comité de stabilité économique". Habituee à exiger "d'en avoir pour son argent", le contrôle des prix n'est que la continuation de son rôle de bonne ménagère. Elle s'est soumise de bonne grâce au contrôle des salaires, sachant bien que la valeur du dollar compte plus que le nombre. La distribution équitable et les rationnements ont été tout de suite compris... surtout après les courses au beurre, au sucre avant le rationnement, alors qu'il lui fallait rationner les siens afin que chacun eut sa juste part.

La quatrième mesure: les impôts et taxes de guerre ont été plus durs à digérer... mais au récit des horreurs endurées par les populations d'Europe, quelle femme digne de ce nom, n'a-t-elle pas trouvé bien heureuses les populations forcées dans cette tuerie générale à ne faire que des sacrifices d'argent... D'ailleurs, quand une calamité, maladie, incendie ou mortalité, tombe sur un foyer, la Canadienne n'a-t-elle pas toujours su couper ici, rogner là, pour, avec les mêmes ressources, en rencontrer les frais? Quant à la cinquième mesure, les emprunts de la Victoire, ils n'ont jamais été pour la femme de notre pays qu'un moyen de réaliser facilement un rêve: celui d'avoir de l'argent de côté...

Les mesures prises par l'état sont donc, en principe, ce que la femme a toujours fait pour "arriver dans ses affaires"... La Canadienne mérite un merci pour s'être soumise avec courage à la réglementation de ses habitudes budgétaires... elle mérite des félicitations pour avoir saisi rapidement le sens des ordonnances, et elle mérite un hommage que le Canada entier est heureux de lui offrir cette semaine, parce que sa collaboration constante découle de son patriotisme... parce que, détestant la guerre, elle a, le cœur brisé, donné ses fils, donné son temps aux œuvres de guerre, travaillé à la production du matériel de guerre, qu'elle est restée souriante en dépit des complications économiques, élégante malgré toutes les raretés et les restrictions, parce que, s'élevant au-dessus de son foyer, de sa ville, de sa province, elle est devenue la "Canadienne", partie vivante de ce beau et immense Canada.

C'est pierre par pierre que les humbles ouvriers des temps anciens érigeaient les plus grandioses cathédrales; dans la sphère morale, c'est un ensemble d'habitudes justes, dans les plus petites choses parfois, qui présente les plus fortes probabilités d'atteindre la perfection. Le même principe s'applique quand il s'agit d'esprit national. C'est foyer par foyer, dans une solidarité fortifiante, avec une fierté créatrice dans ses actes les plus routiniers que la Canadienne a lutté et continuera de lutter, parce que son effort compte, qu'elle est ESSENTIELLE dans la marche ascendante de son pays!

Vive la Canadienne et ses jolis yeux doux... intelligents! surtout!

ALBERTE SENEAL





Grâce aux appareils servant à localiser les mines dans le sol, il est possible d'en débarrasser assez rapidement les endroits que l'ennemi a cru rendre ainsi inabordable à ses adversaires. PHOTO O.N.F.

VOLCANS QUI SOMMEILLENT

ON PEUT VRAIMENT DIRE que cette guerre est une guerre totale car tout y participe sur toute la surface de la planète — et même au-dessus et au-dessous. Tous les continents et toutes les mers y jouent leur rôle, même les pays dits neutres qui font des affaires avec l'un ou l'autre camp ou même tous les deux. Avions, canons, torpilles, démolitions et incendies, fusillades de civils par un ennemi déloyal, travaux de guerre et impôts partout, guerre des nerfs par-dessus le marché, sans compter le reste et l'on arrive à un bilan effroyable auquel les esprits les plus audacieux n'auraient jamais osé rêver autrefois.

Ajoutons à cela les volcans qui sommeillent.

C'est, on le comprend, des volcans artificiels, de petites dimensions mais quand même terribles dans leurs effets et particulièrement dangereux en raison de leur énorme quantité. On les a déjà connus lors des précédentes guerres mais en quantité bien moindre qu'aujourd'hui. Ce sont, d'une part, les mines et de l'autre les projectiles non éclatés.

Au cours de la guerre 1914-18, les mines de l'ennemi ont coulé plus d'un million de tonnes de navires alliés; sur terre leurs dégâts ont été également d'une importance majeure mais, on l'a dit, tout mal a son remède et la recherche de mines ainsi que leur destruction ont aussitôt fait l'objet d'une défense spéciale.

En mer il y a les dragueurs de mines mais, sur terre, le problème se montra tout d'abord beaucoup plus difficile à résoudre. On y parvint cependant.

C'est fort heureux car il se fait aujourd'hui un emploi de ces mines dépassant tout ce qu'on aurait pu imaginer. L'ennemi les sème à profusion sur les routes et dans les champs où passent les chars d'assaut. Quand elles sont visibles elles ne font que retarder la marche des armées qui attaquent du temps nécessaire à les enlever mais quand elles sont dissimulées dans le sol, et c'est généralement le cas, la tâche est plus compliquée. Cette idée de dissimuler les mines sous le sol devait tout naturellement venir à l'esprit des belligérants et la routine des opérations s'est elle-même chargée de leur indiquer cette méthode. Parmi les obus qui sont tirés, il en est qui n'éclatent pas et qui s'enfouissent alors à

une profondeur variable selon la nature du terrain; ces obus-là sont extrêmement dangereux car il suffit parfois du moindre choc qu'on leur donne ensuite pour les faire éclater; de graves et nombreux accidents en ont été les conséquences. Il en est résulté aussi que ce fut une indication très nette pour l'emploi de mines terrestres, lesquelles eurent cet avantage de pouvoir être placées aux endroits précis que l'on voulait interdire.

Un champ rempli de mines dissimulées conserve son aspect inoffensif mais il est continuellement prêt à causer des catastrophes parce qu'il cache une multitude de petits volcans qui sommeillent mais prêts à se réveiller à la moindre provocation. Si, dans la hâte des opérations, il est oublié, il gardera son dangereux chargement jusqu'au jour de la paix enfin revenue, quand un brave paysan sautera avec tout son matériel en voulant labourer sa terre.

La chose est arrivée malheureusement plus d'une fois en Europe à la suite de la dernière guerre jusqu'au jour où l'on trouva enfin le bon remède à la chose.

La terre n'est pas transparente et les hommes ne peuvent pas voir au travers mais l'électricité le peut dans certaines conditions; ou, du moins, elle peut agir avec la sûreté de l'œil.

Ce fut un français, le professeur Gutton, de l'Université de Nancy, qui résolut le problème. Il inventa un appareil qu'on a perfectionné par la suite mais qui rendit, dès les débuts, d'immenses services pour la découverte des obus ou mines cachés sous le sol.

Cet appareil est basé sur le principe de la balance d'induction de Hugues; celui du professeur Gutton comportait deux bobines d'induction exactement semblables et reliées à un téléphone. Elles étaient combinées de façon à se neutraliser; un courant qui passait dans ces bobines ne produisait aucun son dans les écouteurs téléphoniques mais si l'on approchait un morceau de métal de l'appareil, le champ électro-magnétique de la bobine la plus proche du métal était modifié, l'équilibre qui existait entre les deux bobines était rompu et l'on percevait un son dans les écouteurs. C'était, en [Lire la suite page 28]

Chronique d'actualité

Par LOUIS ROLAND

UNE INTERVIEW DE

MICHELINE PÉTOLAS

avec Lucille Desparois

PARMI NOS ARTISTES, qui nous font honneur à l'étranger, il en est une qui mérite d'être signalée à l'attention de nos lecteurs, c'est Micheline Pétoles, danseuse de ballet au Radio-City Music Hall à New-York.

Plusieurs d'entre vous ont eu, sans doute, l'occasion d'apprécier ses talents dans l'excellente revue : FRIDOLINONS 1944.

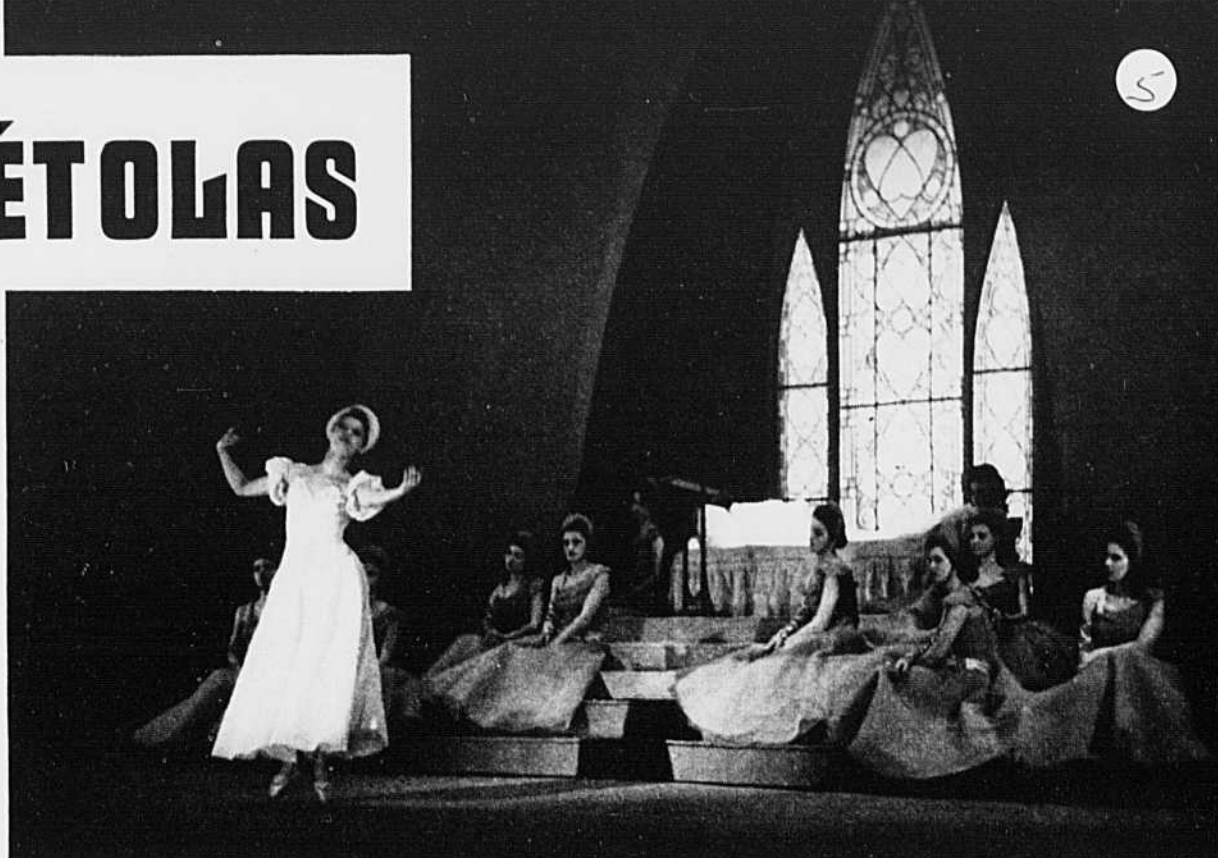
Sans poser au critique, je crois sincèrement que parmi les meilleurs tableaux de ce spectacle "La Belle au Bois Dormant" mérite une mention spéciale pour ses décors magnifiques, le sujet romantique et l'interprétation remarquable des acteurs.

Ce ballet, rempli de fraîcheur et de jeunesse, avait toutes les qualités pour plaire au public. LA BELLE AU BOIS DORMANT était vraiment une belle enfant, doublée d'un talent remarquable de danseuse ; le prince charmant, incarné par le douloureux Fridolin (Gratien Gélinas) était très pathétique, le dragon (Julien Lippé) très imposant et Adrien Lachance, doté d'une voix superbe et d'un très beau maintien en scène, tenait agréablement le rôle du valet.

Certes, je ne peux pas oublier la musique de Maurice Blackburn, entendue au cours de ce ballet, elle nous a montré, une fois de plus, que nous avons des compositeurs canadiens de première valeur et le choix de cette musique par M. Gélinas, était très heureux pour la circonstance.

Micheline Pétoles (Lane de son nom de théâtre à New-York) est aussi charmante, jolie, qu'excellente danseuse.

L'ayant rencontrée dans sa loge, je fus tout aussitôt captivée par sa grande simplicité [Lire la suite page 30]



Micheline Pétoles, jeune danseuse montréalaise — maintenant du ballet de Radio City Music Hall à New-York — telle que vue par notre photographe dans sa loge au cours de la revue FRIDOLINONS 1944, alors qu'elle était interviewée par notre collaboratrice. Ci-contre, trois expressions de la talentueuse artiste dans le tableau de "La Belle au Bois Dormant".

EN PLEIN GRAND NETTOYAGE

"Nettoyez, peignez, embellissez la métropole."

A LA POINTE SAINT-CHARLES, un groupe actif de jeunes Montréalais des Chambres de Commerce française et anglaise ont entrepris une grande corvée pour donner à toute une région de ce vieux quartier l'aspect le plus attrayant possible. Ils ont nettoyé les rues, ratissé des coins de terre négligés, semé du gazon, blanchi des cailloux en bordure. Ils ont voulu prêcher d'exemple à l'occasion de la campagne du Grand Nettoyage qu'ils dirigent et qui a lieu, cette année, du 17 au 27 mai.

L'ouverture de cette campagne a été marquée d'un grand ralliement à l'hôtel-de-ville où le maire a lu la proclamation d'inauguration. A l'issue de cette cérémonie, les organisateurs ont paradé jusqu'au square Phillip où on a brûlé "Le Vieux Crasseux" en effigie. Auparavant, la Ligue du Progrès civique, qui patronne cette campagne annuelle, avait invité les organisateurs à un déjeuner-causerie. Son président, M. T. Taggart Smyth, souligna alors toute la portée du mot d'ordre: "Nettoyez, peignez, embellissez la métropole".

Inspiré du pur civisme, cet appel s'adresse à chaque Montréalais en particulier. Il est en outre destiné à l'industriel, au manufacturier, au commerçant. Il leur rappelle qu'une entreprise où la propreté règne, les risques d'accident sont réduits à l'extrême, les employés sont heureux. Des fenêtres claires, des murs bien peints, des abords dégagés et attrayants, une entrée accueillante



créent une impression très forte. La propreté est le premier indice d'une entreprise florissante.

La propreté sur soi, chez-soi, au travail, dans sa ville est avant tout une affaire d'habitude. De la propreté découlent l'hygiène, le bon ordre, la prospérité. Montréalais, "nettoyez, peignez, embellissez la métropole".

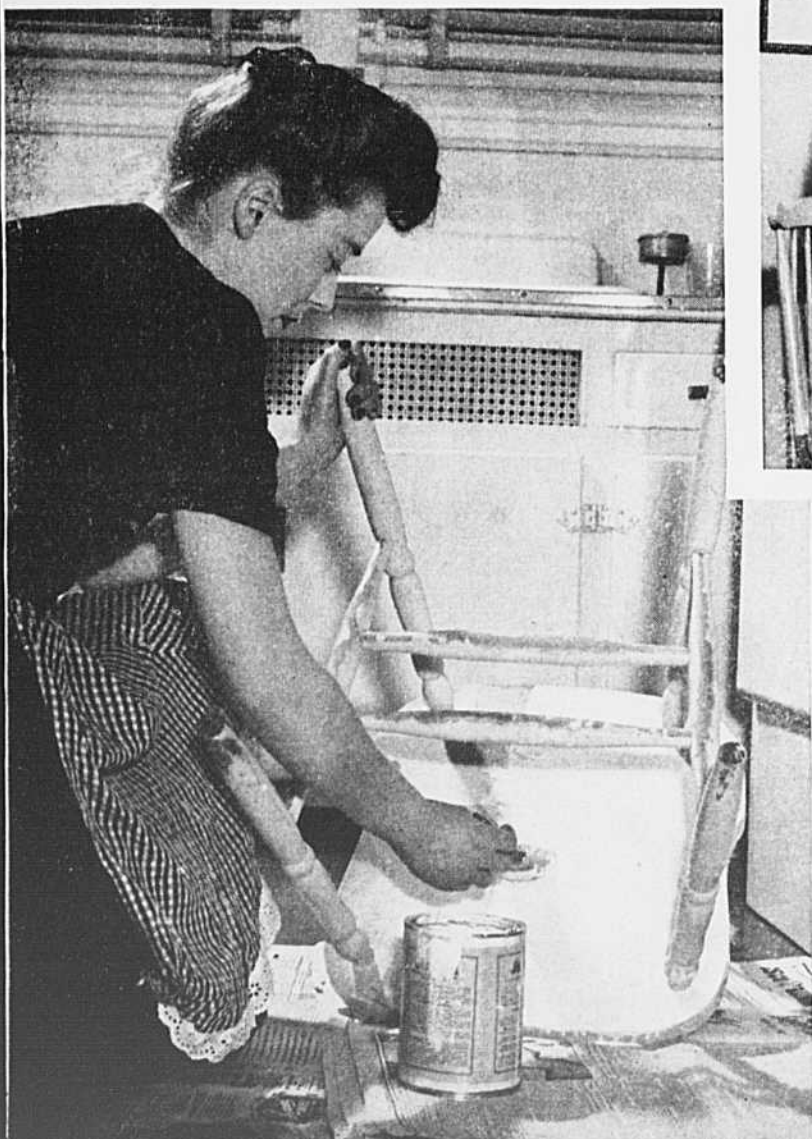
Voici, ci-dessus, une scène bien familière à la bonne ménagère! N'est-ce pas au printemps que les araignées tissent leurs toiles dans les angles des murs et plafonds, où la poussière se pose avec une si grande facilité? — Ci-contre, à gauche, recouvrir les meubles d'une nouvelle couche de peinture est un travail peu coûteux, agréable et qui ajoute beaucoup à l'attrait du foyer. Photos Editorial Associates.



Secouer la vadrouille de ses poussières et saletés, c'est aussi prendre à son profit un bon rayon de soleil et une grosse bouffée d'air frais. C'est, de plus, un geste approprié à la campagne du Grand Nettoyage.



Des vitres brillantes et nettes sont la première parure d'une fenêtre bien peinte. Par une belle journée de mai, cette tâche présente un plaisir plutôt qu'une corvée!



LE SAVON DANS L'ARMÉE

AUX TAUX QUI AVAIENT COURS, il y a quelque temps — et rien n'indique qu'il pourrait en être différent aujourd'hui — le savon fourni à l'Armée canadienne, d'après les contrats, coûtait deux cents dollars la tonne. Or, si l'on tient compte qu'un seul soldat fait moyennement usage d'une livre par mois de ce produit, il s'ensuit qu'il en coûte dix mille dollars par mois pour procurer le savon nécessaire à une armée de cent mille soldats.

Vint l'organisation des campagnes de récupération, et chacun sait que dans ces récoltes nationales de rebuts encore utilisables, il se trouve des matières idéalement propres à la transformation. Ainsi, les vieilles de cuisine, le cambouis, les huiles usagées des automobiles, les restes de viandes provenant des restaurants et d'ailleurs, par exemples, peuvent être parfaitement utilisés de nouveau dans la fabrication du savon. Cela, le sergent d'état-major F.-C. MacDonald avait toutes les raisons de le savoir puisqu'avant la guerre, il avait acquis en ce domaine, une grande expérience dans une savonnerie de Chicago. Aussi, dès que furent mises en mouvement les campagnes nationales de récupération, cet intelligent serviteur de la patrie jugea qu'il y avait possibilité pour l'Armée canadienne, de fabriquer son savon à bien meilleur compte.

Autorisation lui fut donc donnée d'équiper à cette fin, une poudrière désaffectée à Work Point Barracks, et d'en faire une savonnerie. Il ne fallut pas grand temps pour démontrer que l'initiative valait la peine d'être tentée. Les choses marchèrent tant et si bien qu'on fut presque immédiatement surpris de voir surgir ce qu'on pourrait appeler une petite industrie là où, auparavant, se trouvait un lieu d'entreposage inutilisé.

Aujourd'hui, grâce à cette initiative, on peut fabriquer un savon tout à fait approprié aux besoins de l'Armée qui coûte mille dollars par mois, là où l'autre en coûtait dix fois plus ! En d'autres termes, la transformation des rebuts de cuisine — y compris ceux des civils — et des vieilles huiles provenant des véhicules de l'Armée, donne un savon au coût de un sou la livre. Depuis le temps, il est possible, comme on le prévoyait alors, que ce coût soit réduit de moitié.

Dans un numéro antérieur de ce magazine, on affirmait, preuves en main, que l'Armée canadienne était des mieux nourries du monde. Il n'est permis à personne de douter qu'elle soit aussi au nombre des plus propres !

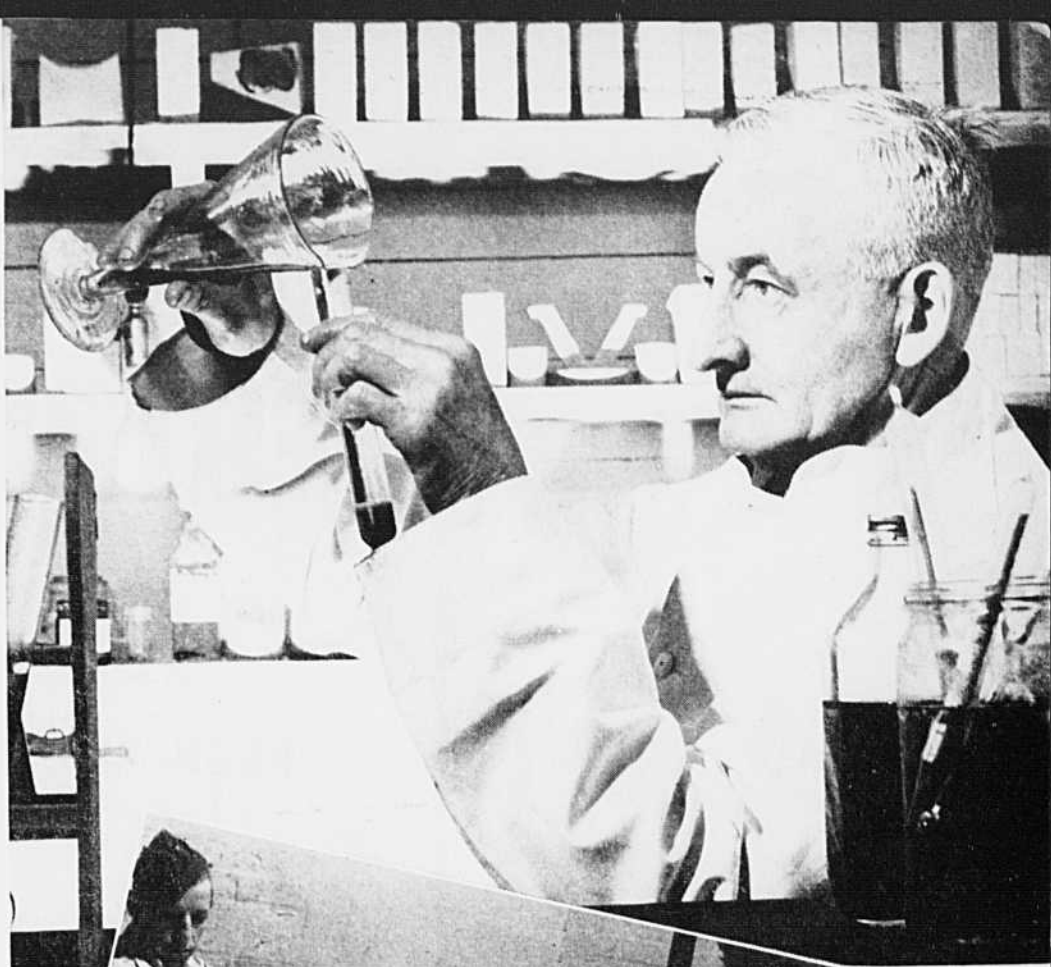


Photo du haut, le sergent d'état-major F.-C. MacDonald dans son laboratoire. — Ci-dessus et ci-contre, trois phases de fabrication du savon dans l'Armée.

PHOTOS O.N.F.

LA DETTE FATALE

Nouvelle par
AUGUSTE LESCALIER

Dessin de F. LIPPÉ



AU CAFÉ DU PALAIS l'avocat Bérard s'assit lourdement à côté du docteur Philippon, chef de clinique à la Salpêtrière.

Après avoir commandé au garçon une demi-brune, il s'épongea vivement le front.

— Je viens de plaider, dit-il. Mon client s'en tire avec vingt ans de travaux forcés. J'ai parlé, d'abord, de ses mauvais antécédents : conduite déplorable, fils d'ivrognes, élevé par un homme bon et généreux qui le recueillit à dix ans, ne lui a jamais rien refusé et ne lui donnait que de bons exemples. Celui dont j'assumais la défense avait assassiné cet excellent vieillard qui l'exhortait à revenir au bien.

« La victime, M. Dorval, avait soixante ans. C'était un disgracié de la nature, horriblement laid et obscur ; célibataire car, malgré sa fortune, aucune compagne n'avait voulu de lui.

« Il s'était attaché à Fulgence qui l'a frappé sauvagement.

« J'ai réclamé une expertise. On lui a reconnu une responsabilité atténuée avec dégénérescence alcoolique et tempérament exagérément irascible. C'est ce qui a sauvé sa tête.

« Il a vingt-cinq ans. Si une conduite exemplaire peut lui valoir une mesure de clémence avant l'expiration de sa peine, il pourra refaire sa vie, en admettant que ses instincts soient devenus meilleurs.

— Pourquoi a-t-il commis ce crime ?

— Il n'a jamais pu en expliquer le mobile. Un accès de colère violente, prétend-il, devant des reproches qui l'avaient blessé. Et puis, aussi, il supportait difficilement la vue de son bienfaiteur... Il s'est senti, a-t-il dit, exaspéré... Un couteau se trouvait devant lui, sur une table... il a frappé comme une brute !... On l'arrêta tandis qu'il regardait le cadavre avec des yeux égarés.

— Curieux !

— Nest-ce pas ?... Plus encore que vous ne le croyez !... Une lettre, conservée dans de vieux papiers du mort, ayant été adressé à son père et qui remonte à près de quatre-vingts ans — on l'a trouvée dans un dossier de l'instruction, — m'a frappé singulièrement bien qu'elle n'ait aucunement trait à l'affaire.

« Elle la rappelle, toutefois... comment dirais-je :... pensivement — si, je puis m'exprimer ainsi — par une analogie frappante.

— Que voulez-vous dire ?

— Voici. Cette lettre, jaunie et déchirée en partie, était d'un cousin maternel de M. Dorval père. Le signataire était peu fortuné et, si j'en juge par cet écrit dans lequel il demandait un secours, était passablement envieux et jaloux d'un homme dont il convoitait l'épouse, laquelle avait préféré son rival qui possédait quelque richesse.

« Parfois, dit-il, je me surprends à maudire mon sort qui m'a fait bien bâti ; mais sans le sou ; repoussé de la femme que j'aurais désirée ; et je me sens, alors, une envie folle de tuer celui que j'exècre !... L'autre jour je me suis trouvé en face de lui ; sur la table était un couteau...

« Une pensée envahit mon cerveau... Il allait s'approcher de moi... Je m'en-fuis comme un fou pour ne pas céder à l'envie de l'égorger aussitôt avec rage !...

« Ne trouvez-vous pas qu'il y ait là comme une similitude assez étonnante de faits ?

— Sans doute. C'est un exemple tiré de la loi du Karma... Et si vous êtes théosophe ?

Maître Bérard interrogea le docteur du regard ; celui-ci continua :

« J'ai eu parmi mes malades un halluciné que j'ai guéri et qui prétendait lutter contre une envie pareille d'avoir à tuer son semblable.

« Il croyait aux doctrines du Karma. Aujourd'hui il est tout à fait calme ; mais il a conservé ses croyances qui, du reste, sont empreintes de haute sagesse en ce qu'elles nous gardent des ravages du mal à l'égard de notre prochain et de nous-mêmes.

« L'homme, d'après le Karma, est maître de lui et possesseur du libre arbitre ; mais responsable de ses actions et de ses pensées qui engendrent, dans une existence suivante, des actes dont il subira, alors, toutes les conséquences.

« Autrement dit, il récoltera plus tard ce qu'il a semé aujourd'hui.

« Un homme a commis une faute manifeste et il en subit la peine ; — or, il l'avait commise en pensée jadis, sans quoi il ne l'aurait pas perpétrée maintenant.

« Il supportera donc la peine que lui a valu sa pensée mauvaise, et pensera aujourd'hui de telle sorte que les lendemains soient à l'abri de tout reproche, dans le but de se relever. Il rendra service dans toutes les occasions qui se présenteront pendant une vie ; ce qui aura pour effet d'amener, dans une autre vie, des occasions de rendre service encore plus nombreuses.

« Et, ainsi, il s'élèvera au rang d'Esprit Supérieur, de Maître et de Seigneur : ayant une influence sur nous-mêmes — capables d'influer aussi sur les destinées de notre histoire, — pour aboutir finalement au Nirvana, qui est une plénitude de gloire sans voile : Le But Suprême !...

« Cependant cette perfection ne s'accomplira que grâce à ses propres efforts, en se rendant maître de ses tendances pernicieuses ou de ses mauvais instincts qu'il devra payer par des peines qu'il s'attirera de la sorte dans les prochaines existences qu'il lui faudra parcourir. Il s'élèvera et se rabaissera ainsi chaque fois, selon le degré de ses rachats et de ses mérites qu'il finira cependant par acquérir pleinement.

« Il mettra, pour cela, plus ou moins de temps, et en éprouvera plus ou moins de peines, jusqu'à son épuration complète.

« Vous voyez combien c'est moral ?

— On ne le pourrait davantage !

— Un exemple, tenez, des sanctions du Karma :

« Ceux qui n'auront pas donné à leurs corps les soins nécessaires : (hygiène, propreté, nourriture, etc...) »

« Ceux qui auront fait souffrir leur prochain dans leur corps physique : (manque de nourriture, manque de soins, d'hygiène, etc... infligés à d'autres ; ou bien cruauté, blessures, etc...) »

« Vices contre la loi ;

« Souffriront dans leur corps physique à la prochaine réincarnation : (différent, monstruosité, maladies de naissance, etc...) »

« Soyez persuadé que, d'après cela, votre M. Dorval, difforme, n'était que la réincarnation de son arrière-cousin, riche autant que celui-là était pauvre, disgracié et infirme autant que l'autre était plaisant, bon et obligeant, tandis que le premier était envieux et jaloux. Et il est demeuré célibataire endurci faute de ne pouvoir inspirer de l'amour.

« Il périt d'un coup de couteau, victime d'un assassinat commis dans les mêmes conditions que celui qu'il réincarnait avait médité d'accomplir.

« Je comprends, en effet, que la lettre dont vous parlez ait pu vous faire réfléchir !...

— Et vous croyez cela possible ? fit maître Bérard, après un court silence.

— Pourquoi donc pas ?... Entre ce qui peut être et ne pas être, nous ne savons rien de ce qui est !

— On ne peut donc nier ni affirmer.

— Sans doute ; mais s'il suffisait de penser pour obtenir ce que l'on souhaite, même pour une existence suivante, ce serait encore consolant. Tous pourraient demander la gloire, la richesse, l'amour... et la santé durable !

— Vous oubliez, en cela, le précepte qui nous défend d'être égoïste et veut qu'on s'occupe d'autrui. Si ces souhaits se réalisaient de la sorte, il faudrait en subir les inconvénients...

« Ils seraient, peut-être, terribles !

— Mais enfin, ces maîtres dont vous parlez, en nous dictant nos destinées, détruisent notre libre arbitre par lequel nous prétendons nous élever ?

— Ce sont des sages, tout comme vous le deviendrez. Ils nous dirigent !

— Bien ; mais répondre de fautes commises par moi-même dans une existence antérieure, tandis que, dans le présent, je reprouve de toutes mes forces cet ancien moi qui ne m'est rien... Je trouve cela assez injuste !

— Pardon ; dans votre existence nouvelle votre moi a changé de forme, de nom ; mais conserve son entité de toujours.

« Il doit donc être responsable de ce qui s'est passé dans l'autre.

« On ne nous fait point grâce de nos dettes.

« Avec celles de l'Au-delà, il n'est point de moratorium ! »

L'avocat eut un hochement de tête.

Puis ils parlèrent d'autre chose.

AUGUSTE LESCALIER.

A BON TERRAIN, BON JEU !

Si le baseball pratiqué par une équipe — même pour les très jeunes — est fonction de la valeur des éléments qui la composent, il dépend en grande partie aussi du terrain sur lequel il est joué.

Nous avons souvent mis en garde les officiers des terrains de jeux et des parcs contre le danger qu'il y avait à ne pas prendre soin des losanges, où les jeunes et les moins jeunes prenaient des chances de se blesser, à cause de l'état plutôt raboteux du champ intérieur.

En ce qui concerne le gazon du champ extérieur, dans le passé, on fut loin d'aménager une surface plane. Nous avons vu un terrain où le gazon était assez haut qu'on aurait pu y mener paître un petit troupeau de moutons, qui se seraient nourris pendant une couple de semaines, sans se plaindre... Il y a d'autres moyens d'arriver à ce résultat, mais il est probable qu'il n'en est pas d'aussi économique pour les officiels de la Ligue Senior du Parc Atwater, où votre commentateur a fait ses débuts professionnels, avec les Royaux de feu Dan Howley, en 1916. Vraiment, cela n'a pas le don de nous rajeunir !

Les dirigeants des terrains de jeux de la métropole MM. Gibeau, Demers, St-Pierre et Georges Mentha profiteront d'une centaine d'ouvriers de la ville pour améliorer les losanges de nos terrains de jeux. Ce qui sera d'une utilité indéniable. Les dirigeants de nos terrains de jeux ont recours au géomètre, qui peut donner toutes indications quant au niveau, afin que les ouvriers puissent, suivant les règles de l'art, aménager une surface plane.

L'ADAPTATION SEULE REND L'ATHLETE GAUCHER OU DROITIER

Tout le monde sait que nombre d'athlètes sont gauchers, que les trois meilleurs joueurs de baseball professionnels de tout temps, trois des Immortels du baseball majeur, Ty Cobb, Babe Ruth et Tris Speaker, étaient des gauchers.

Nous avons noté, au cours d'observations sur les travailleurs de force, que beaucoup de terrassiers se servent aussi bien du bras gauche que du droit. L'armée américaine a connu cette expérience, depuis une couple d'années. Quand ces gens manœuvrent la pelle, qui exige que le bras le plus fort soit du côté du fer, on remarque que c'est le gauche, en général. Ils sont donc ou vraiment gauchers ou ambidextres, dans une proportion assez notable.

Toutefois, la majorité des humains se compose de droitiers. Cela s'accuse dans tous nos gestes, même dans la marche, ayant constaté que la pression du pied droit est sensiblement plus élevée que celle du pied gauche. Tout effort considérable, nous l'accomplissons avec le même droit. Un pareil manque de symétrie du corps se révèle jusque dans l'acte banal de se laver le visage ou de manger de la soupe. Et l'on en est arrivé à se demander si la "gaucherie" ne constituait pas un état physique anormal, contraire à la règle.

Le philosophe grec Aristote fut le premier à expliquer que l'habitude droitrière protège le côté gauche, le ménage par nécessité, car là est le cœur. Par instinct de conservation, nous avons subi un mode d'activité qui épargne la fatigue à l'organe vital par excellence, tel que nous l'expliquait, l'autre soir, un de nos amis, le Dr. Georges Deshaies, d'Outremont. "Les efforts, les mouvements du côté gauche du corps retentissent profondément sur le cœur. La loi du moindre effort explique pourquoi l'homme se sert principalement du bras droit," ajoutait-il.

Donc, point n'est besoin d'avoir le don de l'observation poussé à l'extrême pour affirmer que la majorité des sportifs ont le bras gauche, la main gauche, inférieurs moins forts et moins adroits que les membres correspondants. Nous entendons, naturellement, les droitiers. Pour les gauchers, ils n'ont qu'à prendre la contrepartie. De plus, non seulement le bras, mais tout le côté gauche est moins développé.

Pourquoi garder un côté de notre corps inférieur à l'autre ? Nous serions bien plus aptes à tous les exercices d'athlétisme, si nous possédions une seconde main droite, une main gauche moins rebelle à toute adresse, une main gauche avec une bonne pince, comme disent les hommes forts.

Le Monde Sportif

Par

OSCAR MAJOR

Il faudrait se décider à traiter le côté gauche de notre corps, comme dans les écoles spéciales on traite les enfants en retard. La cure, du reste, n'est pas des plus difficiles. En quelques mois de soins et d'exercices soutenus, vous serez heureux de constater que vous êtes devenus ambidextres, lançant des balles ou écrivant de l'une ou l'autre main.

Si vous êtes convaincus de ce plaidoyer, voici quelques exercices que vous pourrez exécuter, dans vos moments de loisir. Vous améliorerez, à bref délai, votre gaucherie naturelle... sans jeu de mots.

En premier lieu, fendez du bois. Ayez soin de pratiquer cet exercice fortifiant, en plaçant votre main gauche au-dessous de votre main droite. Ayez soin de ne pas prendre, au début tout au moins, une vraie hache, car vous pourriez bien vous amputer quelques orteils. Ce qui serait un fort mauvais début d'entraînement. C'est, en effet, la main placée en dessous qui donne la force et la direction à la hache. Ainsi, il est probable qu'au commencement l'infortunée main s'acquittera mal de son poste de confiance.

Le deuxième exercice consiste tout simplement à tenir votre parapluie de votre main gauche et de le faire tourner, de temps à autre, d'un air vainqueur. Bien s'assurer, avant de se livrer à ce second exercice, qu'aucun œil ou aucun nez de vos amis ne se trouve dans la zone dangereuse.

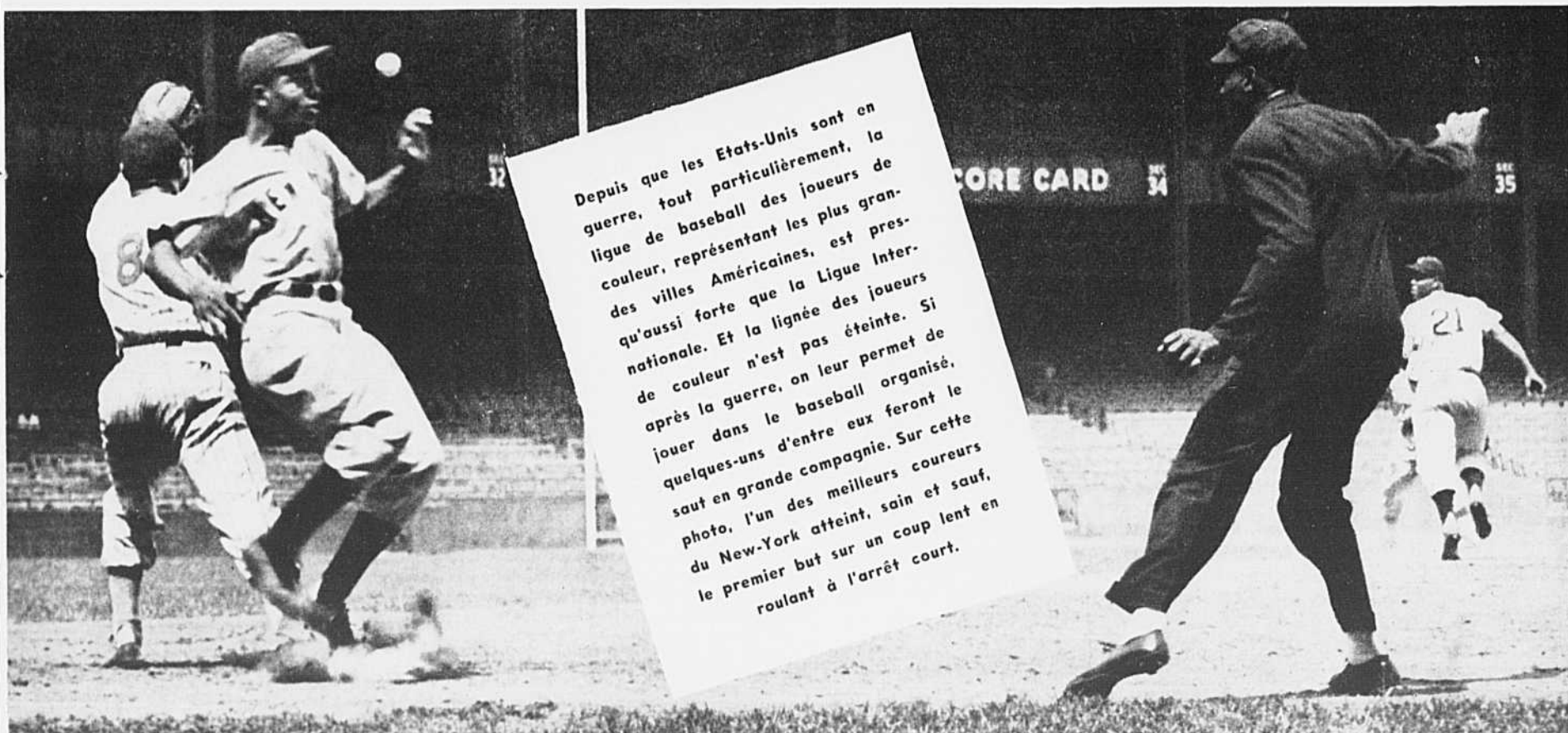
Au cours de vos promenades, entraînez-vous également à jeter des pierres de la main gauche, hors de portée autant que possible de carreaux et de glaces. Ce troisième exercice est d'autant plus excellent qu'il fera travailler non seulement le bras et la main, mais encore l'épaule et tous les muscles du côté.

Une fois rentrés chez vous, adonnez-vous à une page ou deux d'écriture, de la main gauche toujours. Vous commencerez, comme il convient, par de modestes bâtons, des « l » et des « i », mais vous arriverez très vite à mouler d'orgueilleuses lettres capitales.

Inutile de dire que chaque fois qu'il sera nécessaire de planter un clou, vous aurez soin de l'enfoncer en tenant votre marteau de la main gauche, ce qui ne laissera d'être en même temps un excellent exercice d'endurance pour les doigts de votre main droite.

Vous terminez cette série d'exercices appropriés par une séance de boxe contre votre ombre (shadow boxing). Au cours de cette séance, vous fendrez exclusivement l'air en crochets, swings et directs donnés avec votre seul poing gauche.

Si vous pratiquez assidûment ces quelques exercices, combinés avec des mouvements de culture physique, avec des haltères de 5 ou 10 livres, vous pouvez être assurés qu'au bout de deux ou trois mois, vous serez surpris d'avoir une main gauche qui vous serve à quelque chose, au lieu de n'être qu'un vain instrument pendu à votre côté. Au bout de trois mois, vous pourrez faire, avec votre main gauche, autre chose que d'allumer une cigarette. Cette main gauche ne sera plus une sorte de « parent pauvre » !



Depuis que les Etats-Unis sont en guerre, tout particulièrement, la ligue de baseball des joueurs de couleur, représentant les plus grandes villes Américaines, est presque aussi forte que la Ligue Internationale. Et la lignée des joueurs de couleur n'est pas éteinte. Si après la guerre, on leur permet de jouer dans le baseball organisé, quelques-uns d'entre eux feront le saut en grande compagnie. Sur cette photo, l'un des meilleurs coureurs du New-York atteint, sain et sauf, le premier but sur un coup lent en roulant à l'arrêt court.

Nouvelle sentimentale

MAMAN DE GUERRE

Par MAXENCE VAN DER MEERSCH

Dessin d'ALBERT CHARTIER

EN DESCENDANT AVEC SON PETIT MICHEL l'escalier qui menait au rez-de-chaussée du grand magasin, Cyprien Varriège, dans sa hâte, se heurta à une dame en manteau noir qui, les traits cachés sous sa voilette, montait vers les étages. Il s'excusa, s'effaça :

— Mille pardons, Madame...

Elle releva la tête, leurs regards se croisèrent.

— Jeanne!

Sous la voilette fine, mouchetée de points de velours bleu sombre, il venait de reconnaître le mince visage un peu pâle de son amie d'autrefois.

— Cyprien! dit-elle. Quelle rencontre! C'est ton petit Michel, ce gentil bonhomme?

Elle avait relevé sa voilette, regardait l'enfant.

— Oui, dit Cyprien, avec un peu de gêne. Et... tu vas bien, Jeanne?

Mais elle paraissait beaucoup plus à l'aise que lui. Elle dévisageait le petit Elle lui souriait. Et Michel regardait cette dame inconnue, au sourire doux et, de confiance, lui souriait aussi. Elle resta émue d'avoir vu ce regard candide et naïf levé vers elle. Cette constatation la remua étrangement.

Elle sentit que Cyprien la regardait. Elle fit un effort pour parler :

— Il te ressemble, ton Michel, dit-elle. Il a tes yeux.

— Tu ne trouves pas qu'il est un peu pâlot? demanda Cyprien. Je n'ai pas assez le temps de m'occuper de lui, depuis que... depuis la mort de... sa maman.

— A vrai dire, il a des joues d'enfant de la ville. Il lui faudrait la campagne, à ce petit.

— Oui. Peut-être, oui... Jusqu'à présent, j'hésitais... J'étais tout seul, hein!...

Je n'avais plus que lui... Il m'en coûtait de m'en séparer.

— Je te comprends, dit Jeanne.

Il la regarda, croyant sentir un reproche indirect, une allusion. Elle aussi l'avait connue la solitude, et par sa faute, à lui. Mais les yeux gris très clairs et un peu froids de Jeanne ne cachaient aucune amertume, aucune arrière-pensée.

— Et maintenant? demanda-t-elle. Tu penses t'en séparer?

— Ah! maintenant...

Il eut un grand geste vague. Et comme ils gênaient le passage, dans cet escalier, tous trois remontèrent jusqu'au premier étage, et se garèrent de la foule dans une allée déserte du rayon d'ameublement.

— Maintenant! reprit Cyprien, voilà le hic! Je suis mobilisé. Je pars dans quatre jours.

— Toi?

— Classe 24, ma pauvre Jeanne

— C'est vrai. Dieu! Et cet enfant? Que vas-tu en faire?

— Que veux-tu que j'en fasse? C'est un problème, un terrible problème. On habitait à deux dans une pension de famille, chez les demoiselles Broux. Tu connais, je crois... Je t'en ai déjà parlé quand je t'ai revue, après l'enterrement de ma femme.

— Oui, je sais.

— On n'y était pas mal. Mais Paris, pour un gosse... Et surtout en temps de guerre. Et puis... — il rougit un peu — je dois te dire aussi, c'est un peu cher chez ces demoiselles... Je... Tu comprends, nous avions fait quelques dettes... Bref, je ne pourrais pas payer longtemps la pension de Michel chez les Broux... Et, de toute façon, elles ne se chargeraient pas de sa surveillance totale.

— C'est une charge, évidemment.

— Evidemment.

Ils se turent, debout, l'un en face de l'autre. Cinq ans de relations les faisaient à nouveau familiers l'un à l'autre, sincères, ouverts, confiants, une fois les premiers instants d'embarras dissipés. On n'a pas impunément, cinq années durant, vécu les mêmes joies et les mêmes soucis : on reste, sans le vouloir, liés d'amitié.

Michel, un peu plus loin, ayant lâché la main de son père, contemplait les chambres à coucher et se mirait dans les armoires à glace. Jeanne regardait les mollets maigres du petit, et ses chaussettes mal tirées.

— Veux-tu qu'on prenne une tasse de café? offrit Cyprien. Le salon de thé...

— Pas la peine. Le café, tu sais, mon estomac n'en veut guère.

— Ah! oui. Je me souviens.

Elle regardait toujours Michel. Elle redemanda :

— Alors, finalement? Que vas-tu faire de ton petit?

Il reprit :

— Eh bien! j'ai écrit au vieux cousin de Dunkerque, tu sais, le cousin Emile.

— Ah! oui, sourit Jeanne, se rappelant le nez crochu et le visage chagrin du vieux pingre.

— Je lui ai demandé s'il voulait se charger du gosse, que veux-tu?

— Lui?

— Que faire d'autre? dit Cyprien avec gêne. Oh! tu sais, je paierai! Je puis payer! Du moins pour un temps...

— Et qu'est-ce qu'il a répondu?

— J'attends encore sa réponse, murmura Cyprien. On sait bien, la poste, en ce moment... Pourtant, je ne lui demande pas grand'chose, au cousin Emile : mettre le petit en pension...

— En pension?

— Je sais bien, Michel est encore tout petit. Mais que veux-tu que j'en fasse. Jeanne? Et, de toute façon, c'est la séparation qui s'impose, pour ce gosse et moi. Il faut qu'on s'arrache l'un à l'autre.

Il détourna un peu la tête, cachant son émotion. Il s'arrêta une seconde. Et il reprit, d'une voix raffermie :

— Je demandais à Emile qu'il allât voir Michel au collège tous les quinze jours, qu'il l'acceptât chez lui quelques semaines pendant les vacances... Il n'est pas encombrant, mon petit Michel, je t'assure! Il ne l'aurait guère embêté. Mais je me doute : le vieux renard aura eu peur que je ne puisse plus payer, que la pension ne lui retombe sur les reins!

« Bah! Tant pis! Je collerai Michel dans une pension quelconque en banlieue. Je reviendrai le voir pendant mes « permes », hein! Il sera bien. Je puis mettre le prix, surtout si cet animal de Boittiez me paye ce qu'il me doit.

— Boittiez?

— Un client. Il a laissé protester un chèque au 31 août.

— Un gros chèque?

— Oui, dit Cyprien, évitant le regard de Jeanne.

— Et il est solvable, ce Boittiez?

Elle se souvenait du passé. Elle retrouvait les mêmes soucis de toujours, si longtemps partagés. Elle en reprenait sa part, presque inconsciemment.

— Heu... Je ne sais pas très bien si je puis le poursuivre. Il est mobilisé. Tout de même, le chèque est du 31 août!

Elle reconnaissait le froncement des sourcils, la crispation des traits, le faux optimisme voulu, que démentait la nervosité des mains. Elle comprit. A travers ce barrage de sécurité et de confiance affectées, elle percevait la sourde angoisse inavouée. Elle la mit à nu, d'un mot net, comme elle faisait jadis :

— Et s'il ne te paie pas?

Cyprien, de nouveau, détourna les yeux. Et d'une voix un peu sourde :

— En ce cas... En ce cas, il est clair que... je me trouverai coincé!

— Et Michel?

— Il y a des colonies départementales... Faute de mieux... Je n'aime pas beaucoup avoir recours à la charité publique... Mais s'il le faut... C'est la guerre, hein?

Elle regarda Cyprien. Elle hésita une seconde, le cœur battant. Et il l'entendit tout à coup qui disait d'une voix un peu tremblante :

— Et si je te le prenais, Cyprien, ton petit Michel?

Il resta stupéfait, une seconde.

— Tu dis? Toi? Jeanne? Toi?

— Si tu n'as personne...

Il était devenu très blanc.

— Tu veux... Tu veux te charger de mon enfant?

— Ça n'aurait rien d'extraordinaire.

— Tu ferais ça?

— Tout le monde ferait ça!

— Mais il y a le passé, voyons! Tu ne peux pas avoir oublié comme ça, pardonné comme ça. Et puis j'aurais beau te payer sa pension, c'est une charge, un enfant. Surtout que tu n'es pas solide! Et si je meurs? Et puis, les gens? Que dira le monde?

Il secoua la tête.

— Non! Ça n'est pas possible!

Elle s'entêtait à présent. La contradiction chassait ses hésitations premières. — Les gens, dit-elle, tu sais comme je m'en soucie peu! La charge, je l'accepte de bon cœur! C'est la guerre, Cyprien, on doit s'aider. Et que veux-tu que je fasse, sinon cela? Donne-moi ce gamin Je m'en irai à Vauréal, à la ferme, avec lui. Je n'y étais pas retournée depuis... notre séparation. Ton petit garçon y sera bien, il aura l'air de la campagne. Et si tu devais... s'il devait t'arriver malheur, ça ne fera pas un petit orphelin au moins. Il ne sera pas tout seul au monde. Alors, c'est entendu?

Il regarda Jeanne, puis l'enfant, puis Jeanne encore. On le voyait tout bouleversé. Il dit brusquement, comme malgré lui :

— Non! Pas encore! Je ne peux pas accepter ça... Ecoute, je vais voir... Il me reste quatre jours Je vais chercher, réfléchir. Tu habites toujours rue Delambre? Je viendrai... Je viendrai peut-être... si cela me paraît possible...

— C'est bien, dit-elle. Je t'attends.

Jeanne arriva à Vauréal avec le petit Michel vers le milieu de septembre. La ferme Baraquin, éloignée du village, était à flanc de colline et dominait de très loin la vallée de la Seine, par delà les rousseurs fauves des grands bois.

Tenir dans ses mains le sort d'une personne tendrement aimée, savoir que quelqu'un souffre les mêmes peines, pour y porter ainsi remède, préférer souffrir un peu, tout de suite, que beaucoup, plus tard: ce sont trois aspects de la situation des plus embarrassantes. Le savant auteur s'est complu à nous en donner le frisson dans cette nouvelle, où l'on sent, sous le calme des mots et la grâce des détails, que le cœur ne vieillit pas, comme le dit le vieil adage.

La demeure, tout de suite, enchantait le petit Michel. C'était un tout petit pavillon, accroché en quelque sorte au quadrilatère de la ferme, et extérieur à celle-ci. Il ne comportait, au rez-de-chaussée, qu'une cuisine et une salle à manger, avec deux chambres à l'étage. Longtemps inhabité, il était très humide. Et pour l'assainir, dans l'âtre de la salle à manger, Jeanne faisait toute la journée un feu de bois que Michel ne se lassait pas d'alimenter.

Au loin du logis, il y avait un grand vieux jardin enclos d'aubépines, qui devint bientôt le fief du gamin. Michel, avec «maman Jeanne», comme il s'était mis à appeler la jeune femme, y passait une bonne partie de ses journées. Ou bien il s'en allait sur les charriots du fermier, le vieux père Baraquin. Ou bien il assistait, dans la laiterie, à la transmutation magique du lait en beurre, sous la poigne robuste de la mère Baraquin.

— On ne savait pas, madame Jeanne, que vous aviez déjà ce beau petit garçon ! disait la fermière. C'est vraiment dommage de ne pas l'avoir emmené ici plus vite. Regardez comme ça lui profite, l'air de nos champs.

Jeanne ne répondait pas, souriait, parlait d'autre chose. Elle ne savait pourquoi, mais elle n'aimait pas dire que Michel n'était pas à elle. Elle trouvait on ne sait quel singulier contentement à laisser croire que ce petit était bien son enfant. Quant à Michel, cette méprise des fermiers l'amusait extraordinairement. Il disait à Jeanne :

— Tu vois, maman Jeanne, ils croient que je suis ton petit garçon pour de vrai ! Ne leur dis rien, surtout !

— Non ! non ! promettait Jeanne. Sois tranquille. On ne leur dira rien.

Toutes les semaines, on recevait une lettre de Cyprien. Il n'était pas très loin, à Reims. A la fin de septembre, il envoya, comme ils en avaient convenu, deux cents francs pour la pension de Michel.

Et, brusquement, il arriva à la ferme un beau matin de dimanche, pour la journée. Il avait pu profiter de l'automobile d'un camarade. Et il n'avait pas résisté à la tentation de revoir Michel.

Il trouva le petit grandi, «remplumé» comme un jeune coq. Il lui pinça les mollets et lui tâta les joues avec étonnement. Il devait repartir le soir même, pour prendre son train à Paris. Il passa tout son dimanche avec Michel et Jeanne, mangea avec eux, fit marcher pour Michel le beau tank qu'il lui avait apporté, jusqu'à ce que la mécanique, épuisée, rendit l'âme. Et il s'en alla à la dernière minute, quand la brume, déjà, venait, navré, le cœur gros, avec, dans l'esprit, toutes sortes de choses : émotion, gratitude, remords, qu'il eût voulu exprimer à Jeanne, et n'osait pas dire. Michel et elle l'accompagnèrent jusqu'à la grand-route, par le chemin creux bordé de saules têtards. Avant de s'en aller, il balbutia tout de même :

— Je te remercie, tu sais... Je ne méritais pas ça.

— Tais-toi, dit-elle.

Chaque jour, Michel s'attachait un peu plus à Jeanne. Il était à la fois très mal élevé et très bon. Il parlait en enfant gâté, qui sent que ses désirs sont des ordres, et disait facilement :

— « Je veux » !

Mais, à peine repris, guidé, il se corrigeait tout de suite, avec une étonnante docilité. On voyait à cela qu'il possédait un fond excellent et que seule une éducation déplorable l'avait gâté. C'était, au fond, un petit être souple, heureux d'obéir et de faire plaisir, très fier de la joie qu'il causait en se montrant sage.

L'école était trop loin. A partir de novembre, Jeanne commença à instruire Michel elle-même, à le faire écrire, compter, à lui faire lire des pages faciles sur Jeanne d'Arc, Bayard, Duguesclin, à lui enseigner des petites fables morales. Il avait un cœur sensible et bon. Elle pouvait déjà lui parler de choses sérieuses et hautes, en appeler à sa conscience, un renoncement à une friandise ou un jouet, pour l'amour d'elle, ou pour le retour de papa. Il y avait là une bonne terre, oui, une bonne œuvre à faire d'ensemencement. Elle s'y mettait avec passion. Elle s'interdisait de songer à la vanité probable de ses efforts. Combien de temps lui laisserait-on ce petit ? La guerre finie, à quelles mains Cyprien le confierait-il ? Que deviendrait le bon grain déposé dans cette âme ? Elle chassait ces pensées douloureuses, quand elles lui arrivaient.

A la mi-novembre, on eut une surprise. A nouveau, Cyprien Varriège revint pour quelques heures à la ferme. Jeanne le trouva maigri et triste. Il avait abandonné toute coquetterie, portait maintenant les godillots et les chemises de l'Intendance. Il tira de sa musette un jeu de cubes très modeste, qu'il donna à Michel en un moment où Jeanne, à la cuisine, préparait un dessert en supplément.



EN MARGE DE NOS MILITAIRES

Etant donné le nombre toujours croissant de photos de militaires que nous recevons régulièrement pour publication sous la rubrique: NOS MILITAIRES, la direction du SAMEDI a pris la décision de ne plus assurer le retour des photos après publication, comme c'était l'usage à venir jusqu'à maintenant. Conséquemment, nos lecteurs sont donc priés de prendre note qu'à l'avenir, nous le regrettons, les photos que nous recevons ne pourront plus être réclamées après leur publication. Les autres conditions parues antérieurement et à plusieurs reprises demeurent les mêmes. On pourra donc continuer de nous envoyer des photos de militaires des deux sexes sans toutefois s'attendre à leur retour. Encore une fois, on est prié de se montrer patient. Nous nous efforçons du mieux que nous pouvons à satisfaire nos lecteurs et l'on devrait comprendre que les retards sont imputables au trop grand nombre de photos qui attendent leur publication. — LA DIRECTION.



Le soldat MAURICE FAIRON, en service actif outre-mer. Envoi de Mme J. FAIRON, de Montréal, P.Q.



Le soldat EMILE POULIN, en service actif au pays. Envoi de M. C.-H. Poulin, 925, rue Cathédrale,



Le soldat GERARD POULIN, en service actif outre-mer. Envoi de sa sœur, Mlle Claire Poulin et de ses parents de Broughton Station, P. Q.



Le soldat ROMEO PAUZE, en service actif outre-mer. Envoi de son épouse, Mme R. Pauzé. Montréal, P. Q.



Le sergent-major GERARD PATE-NAUDE, en service actif au pays. Envoi de son épouse, Mme G. Pate-naude, 2036, rue Laframboise, St-Hyacinthe, P. Q.



LEOPOLD DUROCHER de la R.C. A.F., en service actif au pays. Envoi de sa mère, Mme Albert Durocher, Chute à Blondeau, Ont.

Michel exhiba avec orgueil ses culottes de golf, tint à opérer une sous-traction à quatre chiffres et récitait une fable.

— Et tu sais, ajouta-t-il, on est allés voir maman, à la Toussaint.

— Comment ?

— Oui. On est allés au cimetière, à Paris, maman Jeanne et moi... Et on a mis un gros bouquet pour toi, sur la tombe de maman... C'est pas chic ?

— Si... c'est chic... C'est très chic ! murmura Cyprien.

Jeanne revint mettre le couvert. Il ne dit plus rien.

Le menu du déjeuner, bien modeste cependant, étonna le permissionnaire. Il y avait des hors-d'œuvre, et une crème renversée. Il regardait Michel dévorer et s'exclamait.

Après le repas, Michel partit jouer. Et les anciens époux se parlèrent, près de l'âtre.

— Comme autrefois, pensait malgré lui Cyprien, évoquant leurs fiançailles.

Il était venu souvent ici voir Jeanne, en ce temps-là. Ils devaient en regardant la flamme. Ils faisaient de beaux rêves, pour quand ils seraient mariés. Beaucoup d'enfants, beaucoup d'amour, un bonheur calme, le don total de l'un à l'autre. Mais Jean-Marie, leur unique petit enfant, était mort. Et voilà que Cyprien avait pris pour secrétaire une trop jeune femme. Et il n'est plus question de dévouement ni de sacrifice, pour l'homme, quand la passion parle.

— A quoi rêves-tu ? demanda Jeanne.

— A rien. Je pensais que Michel a joliment gagné, à ton contact ! Et j'étais content, voilà tout. Je me disais que je te dois un grand merci...

— Pour si peu de chose !

— Michel, physiquement, n'a jamais été comme il est, Jeanne. Et je l'ai observé tout ce matin. Il se tient. Il est discret, il a des petites prévenances pour toi, pour moi... Tu l'élèves... Tu l'élèves !

Le retour de Michel les fit taire. L'enfant apportait à Jeanne les dernières roses de l'arrière-saison, plus pâles, plus frêles, et plus belles, d'avoir souffert. Il voulait les épinglez au corsage de la jeune femme. Elle le laissait faire, le regardait, avec un demi-sourire pensif, un peu triste. Et Cyprien la regardait aussi, évoquant une « maternité », une grande toile qu'il y avait jadis dans le salon de son père, et qu'il comprenait soudain, dont le sens et la beauté profonde se révélaient soudain à lui, parce qu'il retrouvait sur la face de Jeanne exactement la même expression heureuse, douce, tendre et émouvante, infiniment. Il la trouvait pour la première fois, très belle, Jeanne, et s'étonnait de ne s'en être jamais aperçu.

La nuit vint vite. On laissa Michel aux Baraquins, et Jeanne reconduisit seule Cyprien jusqu'à la route, par le chemin planté de saules. Si souvent, jadis, sa fiancée, elle l'avait accompagné quelques minutes, le soir. Ils évoquaient tous deux ces souvenirs, et sans se l'avouer, sentaient cependant qu'ils pensaient aux mêmes choses évanouies.

Ils allèrent ainsi jusqu'au bout du chemin. Ils s'arrêtèrent dans la brume, sous un saule. Là, Cyprien demanda :

— Tu m'écriras de temps en temps ? Tu me donneras des nouvelles du petit ?

— Bien sûr. Mais tu auras bientôt une permission, sans doute ?

— Je ne sais pas, je ne pense pas.

— Une journée seulement ! Je croyais que tous les dimanches, tu pouvais...

— Oui. Mais ça ne serait pas raisonnable.

— Et pourquoi ?

— La guerre peut durer. J'ai tout de même un enfant à nourrir. Il faut prévoir... Je crois t'avoir dit, l'autre jour... ma situation pécuniaire... Oh !

je n'ai encore besoin de personne ! Dieu merci. Mais enfin, il faut être prudent, hein ?

— Oui, oui, dit-elle.

Ils se turent un instant. Puis elle demanda doucement :

— Ce Boittiez ne t'a pas encore payé, n'est-ce pas ?

Il murmura, honteux de se sentir deviné :

— Non.

Ils firent encore quelques pas en silence. Jeanne rassemblait son courage. Elle cherchait comment s'exprimer sans blesser l'amour-propre de son mari. Elle le connaissait. Enfin, elle dit :

— Ecoute, Cyprien. Tu ne paieras plus la pension du petit.

— Comment ? Comment ?

— Je n'accepte plus d'argent pour lui. D'abord, ça me blesse. On s'arrangera plus tard. Pendant la guerre, je me charge de Michel. Tais-toi ! Je veux ! Et je suis contente !

Il détourna la tête dans l'ombre.

Et elle sut qu'il pleurait. Il ne se cachait plus. Son orgueil d'homme, vaincu, capitulait. Il pleurait comme on se soulage d'un fardeau, avouant enfin sans honte sa misère et ses angoisses. Il balbutia enfin :

— Je te remercie.

— Allons, allons ! dit-elle.

— Si. Je te remercie... J'avais dû vendre ma montre... Tu me sauves la vie.

— Cyprien !

— Si. Et je vois tout ! Et Michel m'a dit... La Toussaint... Tu l'as conduit là-bas... C'est bien, Jeanne, c'est bien... Mon Dieu ! Si j'avais su !

Il tira un grand mouchoir de la poche de sa capote. Il se moucha, s'essuya les yeux, souffla.

— Allons ! dit-il. Il est temps... Adieu, Jeanne. Je pars tranquille.

Il lui serra la main, fortement. Il mettait toute sa gratitude dans ce geste. Elle le sentit et en eut les larmes aux yeux. C'était une longue poignée de mains viriles, d'amis, d'êtres qui se sont jugés, estimés, compris. Pour eux, ça valait mieux que toutes les étreintes et les baisers, une poignée de mains comme ça.

Elle écouta longtemps le pas lourd des godillots ferrés sonner sur la route. Et elle revint vers le pavillon, dans la nuit, par l'étroit chemin où les saules têtards, de place en place, dressaient des ombres trapues de gnomes à grosses caboches. Elle se sentait triste, et indéfinissablement heureuse en même temps.

Michel et elle surent bientôt que Cyprien, avec son régiment, partait pour l'Est.

Elle se reprochait maintenant de n'avoir pas osé travailler pour lui. C'était gênant, sans doute, leur situation était très spéciale, très délicate. Mais c'est avec ces calculs de sentiment et ces réticences d'amour-propre qu'on néglige son devoir. Quand recevrait-il ses pull-overs et son passe-montagne, maintenant ? Elle se mit à tricoter, pour lui et pour d'autres. Il le fallait, d'ailleurs. Elle avait compté vivre des revenus de la ferme et d'une grande maison qu'elle louait, à Pontoise. Mais son locataire, mobilisé, venait de l'avertir qu'il ne pourrait plus la payer. Encore faisait-il un effort méritoire en lui envoyant le quart du loyer.

Heureusement, des maisons de linge de Paris commandaient à Jeanne des chandails et des cache-nez.

Michel, un jour qu'il la regardait travailler, lui demanda :

— C'est pour mon papa, ce passe-montagne ?

— Celui-ci, oui.

— Est-ce qu'elle durera tout l'hiver, la guerre ?

— Peut-être. Je le crains, Michel.

[Lire la suite page 14]

TOURBILLON D'ADRESSES ...

MALGRÉ TOUS LES HASARDS DE LA GUERRE

31.500.000 LETTRES

SONT PARVENUES À NOS MILITAIRES L'AN DERNIER

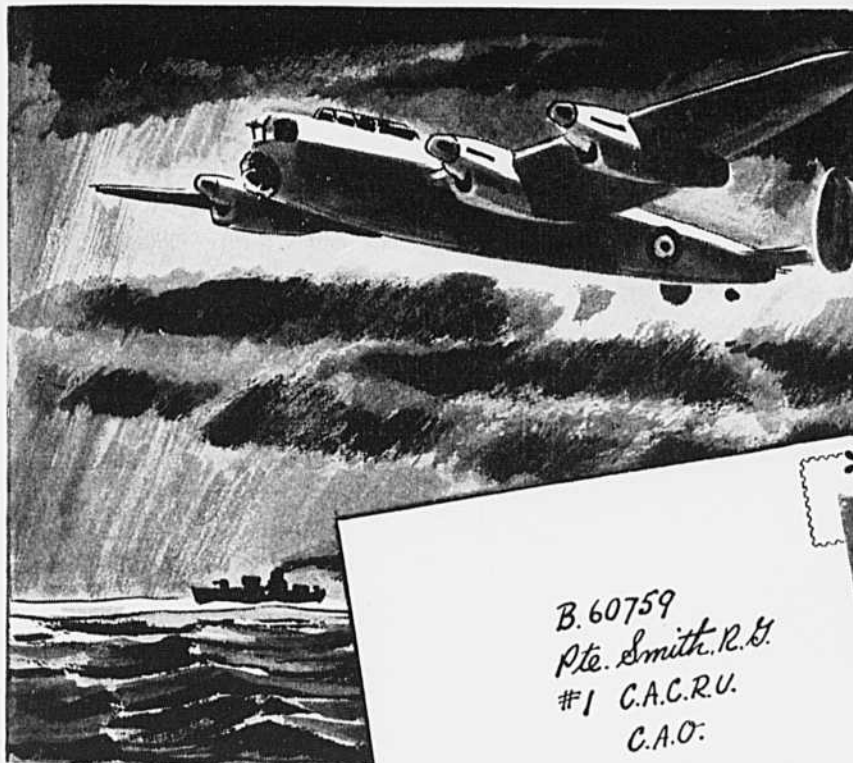
VOUS rappelez-vous de la carte de "changement d'adresse" à remplir lorsque vous changiez de domicile ? Une fois que vous l'aviez remise à votre bureau de poste, chaque lettre qui vous était destinée devait être réexpédiée à votre nouvelle adresse, et cela jusqu'à ce que tous vos correspondants soient bien au courant de votre nouveau domicile.

Vous n'avez peut-être pas souvent déménagé, mais la poste s'est occupée chaque fois de réexpédier votre courrier. Si vous vous y arrêtez un instant, vous commencerez à comprendre la tâche énorme que le courrier militaire impose au Corps postal canadien lorsque des milliers d'hommes sont déplacés presque chaque jour.

Et pourtant, malgré qu'il faille localiser les hommes depuis les unités de renfort jusqu'à leur poste sur le front ... à l'hôpital ... en congé ... lorsque leur unité se déplace ... malgré les retards de la poste aérienne dus au mauvais temps ... les retards des bateaux par suite de l'intervention de l'ennemi ... malgré enfin tous les

hasards de la guerre que vous pouvez imaginer ... la poste et le Corps postal canadien ont livré 31,500,000 lettres à nos militaires outre-mer en 1943 !

Inévitablement, la localisation de ceux qui sont déplacés ou blessés ne peut pas se faire sans qu'il survienne des retards. Inévitablement aussi, l'intervention de l'ennemi retarde la livraison en certains cas. *Mais tout ce que l'ingéniosité et l'effort humains peuvent faire pour hâter la livraison des lettres que vos militaires attendent, la poste le fait et ne cessera de le faire.* De nouveaux moyens de hâter la livraison du courrier sont mis en œuvre et de nouvelles possibilités sont étudiées. Songez à vos propres amis qui ont été placés dans de nouveaux postes outre-mer, et vous comprendrez le travail qu'il faut faire pour les localiser lorsque le courrier se rend à leur ancienne adresse. Vous pouvez aider la poste et le Corps postal canadien à vous donner un meilleur service si vous prenez le temps de vous assurer que votre courrier est bien préparé.



OBSERVEZ CES SIMPLES RECOMMANDATIONS

1. Assurez-vous toujours que chaque lettre ou colis (bien emballé) sont *complètement* et correctement adressés.
2. Utilisez du papier léger pour la poste aérienne ordinaire ou des formules de lettres-avion pour les troupes. Les messages airgraphs prennent un peu plus de temps parce qu'il faut les reproduire au Canada et outre-mer.
3. Si vous avez été averti que votre correspondant est à l'hôpital, inscrivez "A l'hôpital" sur la lettre.
4. Dans vos colis, ne placez jamais d'aliments périssables ou des substances que le froid ou la chaleur peuvent endommager.



POSTES, CANADA

Publié avec l'autorisation de

L'HON. W. P. MULOCK, C.R., DÉPUTÉ, MINISTRE DES POSTES

5 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 5 GAGNANTS — 5 JEUX DE CARTES

Solution du Problème No 648

Problème No 647

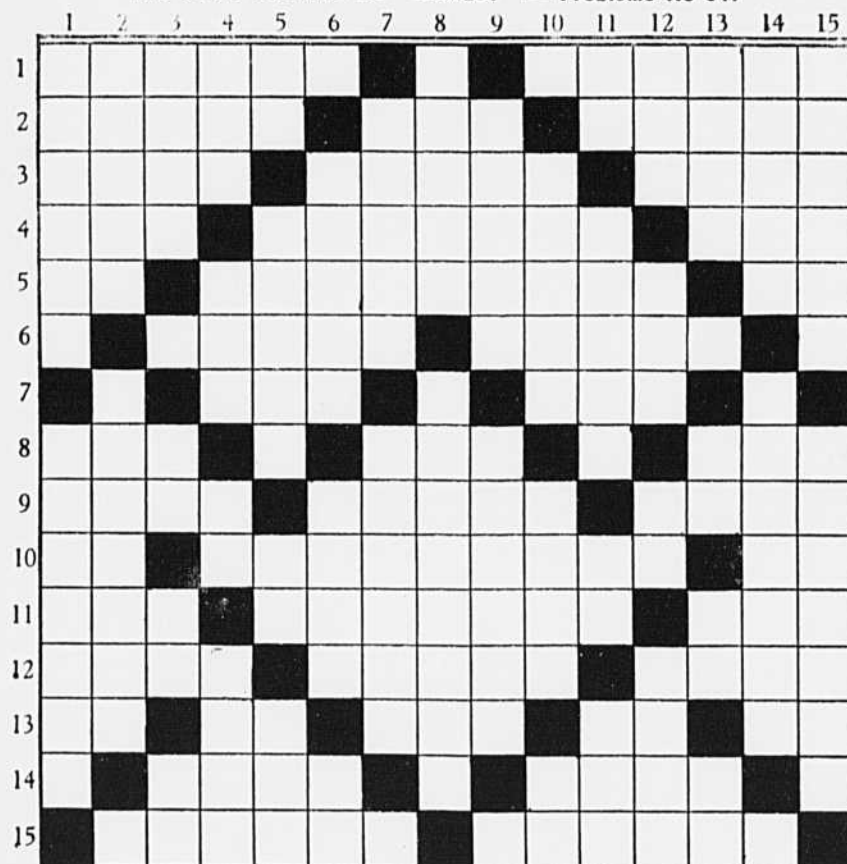
Mlle Huguette Bureau, Varennes, P. Q.;
Mlle Marcelle Pelletier, Village Des Aulnaies,
Comté L'Islet, P. Q.; Mlle Jacqueline Richard,
26, rue Cypress, Gatineau, P.Q.; M. Edmond
Bibeau, 1581, rue St-Dominique, Montréal,
P. Q.; Mlle Michelle Demeules, 35, rue De
Jumonville, Québec, P. Q.

AVIS

Le rationnement des jeux de cartes nous
oblige à n'offrir que cinq jeux par semaine.

B	I	Z	U	T	V	E	R	B	L	A	P	S
E	T	E	S	L	I	M	O	N	A	G	R	A
C	O	I	T	E	L	O	T	E	C	R	I	N
U	S	E	R	A	I	A	T	H	E	E		
R	T	R	A	M	E	U	N	I	E	S		
E	T	I	R	E	P	T	E	R	L	E		
D	O	S	D	B	O	L	R	T	O	N		
D	R	A	P	A	R	R	A	S	D	R	U	T
I	S	L	A	M	O	C	T	F	A	I	T	E
T	I	E	N	E	C	H	E	C	H	O	R	N
I	O	S	E	T	H	E	R	E	E	S	E	C
O	N	J	C	E	R	A	T	P	S	E		
N	B	O	T	S	I	L	A	O	S			
B	L	U	E	T	E	O	I	L	E	E		
G	U	E	R	R	E	S	A	R	P	E	N	T

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 649



(Les réponses doivent nous parvenir le jeudi soir, ou plus tard.)

Nom

Adresse

Ville ou Village

Province

Adressez: LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

HORizontalement

- Odeur agréable. — Corps simple gazeux de densité.
- Nom scientifique de l'occiput. — Formation géologique. — Petit volcan émettant de la boue.
- Viande cuite à sec. — Habitation. — Onomatopée.
- Mammifère solipède domestique. — Petite chambre. — Saison.
- Toi. — Qui fortifie. — Préposition.
- Mammifère carnassier de l'Inde. — Montagne de la Syrie.
- Pareil. — Fabrique.
- Unité de mesure pour les surfaces agraires. — Petit oiseau, dans le langage des enfants. — Interjection qui marque le soulagement.
- Ville de Tchécoslovaquie. — Art prétendu de produire, au moyen des pratiques bizarres, des effets contraires aux lois naturelles. — Créature purement spirituelle.
- Terminaison. — Ecritures cursives. — Terminaison.
- Affirmatif. — Nom donné à des bonbons de chocolat. — Fille de Cadmus et d'Harmonie.
- Volumineux. — Choiesies. — Palmier des régions chaudes.
- En les. — Possèdes. — Légumineuse. — Préfixe. — Pro. per.
- Morceaux de musique pour deux voix. — Quadrupède carnassier.
- Toute profession manuelle. — Chants funèbres chez les Grecs et chez les Romains.

VERTICALEMENT

- Bandit qui court les mers pour voler. — Abolir en parlant d'une loi.
- Anonacée. — Fausses doctrines.
- Ordre prescrit des cérémonies qui se pratiquent dans une religion. — Prép. — Fille d'Inachos. — Petit cube.
- Assurance de tenir un engagement. — Homme très avare. — Particule du dialecte provençal. — Chute.
- Premier. — Montées des collines. — Ancienne forme de oui. — Lui.
- Marque spéciale. — Fruit de la ronce. — Pro. pers.
- Rivière de Sibérie. — Faculté naturelle de parler.
- Crier en parlant des bovidés. — Opération qui consiste à serrer un lien.
- Qui termine. — Fais sonner lentement une cloche.
- Chef-lieu d'arrondissement, département de Constantine. — Existez. — Pro. pers.
- En les. — Os le plus gros de la jambe. — En matière de. — Mot arabe signifiant source.
- Etendue d'eau entourée de terre. — Personnage plat. — Possèdes. — Cri du chien.
- Rivière de France. — Pronom indéfini. — Terminaison. — Négation.
- Qui est en usage. — Instruments de chirurgie pour racler les os.
- Protecteur des lettres et des savants. — Sauvages et sanguinaires.

Maman de Guerre

[Suite de la page 12]

— Et encore l'été?
— Peut-être. Personne ne sait.
— Mais ça ne sera pas toujours la guerre?
— Oh, non!
— Et après la guerre? Qu'est-ce qu'on fera, toi et moi?
— Personne ne le sait non plus, mon petit Michel. Je pense que tu retourneras vivre avec ton papa.
— Sans toi?
— Hé... oui!
— Je ne veux pas! cria Michel. Je reste avec toi!

— Mais ton papa va te reprendre!
— Il n'a qu'à me laisser avec toi! Je ne veux pas partir! Dis, maman Jeanne, tu ne me renverras pas de ta maison? Dis?

Il s'accrochait à sa robe, pleurait, sanglotait. Jeanne voulut le prendre sur ses genoux. Il se débattit, il cria:
— Non! non! Jure que je resterai ici! Jure-le!

Elle regrettait de ne pas lui avoir menti.

— Mais pense à ton papa, Michel! Tu vas le laisser tout seul, alors? Tu ne l'aimes plus?

— C'est vrai! c'est vrai! sanglota Michel. Qu'est-ce qu'on va faire! Que je suis malheureux!

Son désespoir navrait Jeanne. Elle finit par l'apaiser, le consoler en lui promettant de lui tricoter une robe pour sa poupée. Car il avait, comme une fille, sa poupée.

Mais il garda le souvenir de cette conversation. Il y revint de lui-même, deux jours après. A brûle-pourpoint, il dit à Jeanne:

— Et si mon papa venait vivre ici, avec nous?

Elle dut rire.

— Tu as de belles idées.

— Pourquoi?

— Mais ça ne se fait pas, voyons! Il faut qu'un monsieur et une dame soient mariés pour vivre ensemble.

— Pourquoi? redit-il.

Elle rit.

— Tu es drôle! Allons, parlons d'autre chose!

Mais il se mit à nouveau à pleurer.

— Oui! oui! Je vois bien, va, que tu me donneras à d'autres, après la guerre!

Elle dut le consoler. Elle n'y parvint qu'à moitié.

vu votre portrait à tous les deux! Vous êtes sous les rosiers grimpants. Et tu as une drôle de petite jupe courte, comique!

— J'espère que tu n'as rien dit à la fermière?

— Oh! non. Je savais bien que tu m'expliquerais.

— Eh bien, voilà... C'est-à-dire... ton papa et moi, un moment, nous avions pensé à nous marier. Oui. Nous avons... vu que ça ne pouvait pas aller. Alors, on a préféré se séparer... Tu comprends? Et ton papa s'est marié avec une autre dame. Et ils t'ont acheté, toi, Michel!

— Ah! voilà, dit Michel. Je vois! je vois! C'est dommage. Tu aurais pu être ma vraie maman.

Il s'arrêta brusquement, traversé d'une idée lumineuse.

— Après tout, il n'est pas trop tard!

— Pour quoi faire?

— Pour te marier avec mon papa!

— Michel!

— Ça arrangerait tout! On resterait à trois! Hein?

— Tu es fou!

— Pas du tout! puisque vous y aviez déjà pensé avant moi.

— Tu dis des sottises!

Mais elle ne le convainquit pas. Il resta persuadé qu'il venait d'avoir une inspiration merveilleuse, la seule capable d'arranger cet « après-guerre » qui tourmentait son petit cœur d'enfant inquiet.

Tous les dix jours, Cyprien recevait maintenant un petit colis. Il y avait des lainages, des fruits, du chocolat et de toutes petites choses où se reconnaissait une prévoyance féminine, et qui causaient à Cyprien un étrange mélange de joie et de peine, sans qu'il pût y voir très clair en lui. Des aiguilles, du fil, une paire de ciseaux. Des sabots et des pantoufles, un briquet. Un petit réchaud à tablettes d'alcool solides. Toutes choses dont, presque chaque fois, il venait de sentir le manque. On eût dit que là-bas quelqu'un souffrait les mêmes peines que lui, pour y porter ainsi remède!

Et il y avait surtout les lettres, les courtes lettres de Jeanne, affectueuses, réconfortantes, avec, au bout, le gri-bouillage de Michel, à qui, patiemment, elle avait tenu la main, pour qu'il criât de loin à son papa: « Je t'aime! » De quoi rire et pleurer vingt fois dans ce petit billet où d'autres n'auraient rien vu.

Vers une heure, là-bas, sur la route, elle arrivait, la voiturette aux lettres, la « poulette », ainsi que l'appelaient les hommes. Cyprien, maintenant, l'attendait comme les autres, ardemment, le cœur battant. Y aurait-il quelque chose, aujourd'hui? Non. Oui. Une lettre!

— De qui? demandaient les copains.
— De ma future femme.

Bientôt, il s'inquiéta, il sentit lui-même le péril. Il y avait à présent des rêves qu'il s'était, par sa faute, interdits. Il était dangereux de laisser se renouer un attachement, un lien de reconnaissance, d'affection qui, déjà, il le comprenait bien, ressuscitait trop vite et trop puissamment en lui. Mieux valait souffrir un peu, tout de suite, que beaucoup, plus tard.

Un secours inattendu lui vint. Il reçut de son avocat un billet. Boitiez, par le truchement de son conseil, offrait un règlement transactionnel: vingt mille francs comptant. Le reste à meilleure fortune. Les poursuites seraient suspendues. L'avocat de

Il y eut quelques jours de pluie. Michel les passa avec la mère Baraquin, à traire les vaches, goûter la crème, assister à la confection du fromage au moyen d'un peu de présure que la fermière gardait dans une bouteille assez sale. Il avait avec la bonne femme de longues conversations. Elle était bien un peu bavarde, la mère Baraquin. A défaut de mieux, elle s'estimait très contente d'avoir en Michel un interlocuteur.

Un midi, il revint ainsi de la ferme très préoccupé.

— Maman Jeanne!

— Eh bien?

— Il paraît que tu as été mariée avec mon papa?

— Hein? Comment?

— C'est la mère Baraquin qui me l'a dit.

— Mais tu sais bien que je lui raconte ça afin qu'elle pense que je suis ta maman pour de vrai, voyons! Tu sais qu'on a convenu ça, toi et moi, en cachette...

Elle était prodigieusement ennuyée.

— Oui! Mais pourquoi mon papa venait-il te voir ici, il y a longtemps, longtemps, quand je n'étais pas au monde? Il demeurerait ici même. J'ai

Varriège estimait la proposition raisonnable.

« Acceptez », lui écrivit tout de suite Cyprien.

Il attendit dès lors fébrilement les nouvelles. Elles lui parvinrent cinq jours après. Boittiez avait versé vingt mille francs au compte de Varriège.

Cyprien avait espéré cela comme une libération. Il en fut à peine content, d'un contentement mêlé d'il ne savait quelle tristesse. C'était fini, maintenant. Il irait reprendre Michel, remercier Jeanne, lui dire adieu...

De Dunkerque, avec un long retard, voulu sans doute, le vieux cousin Emile avait enfin répondu. Il acceptait d'être le correspondant de Michel, au collège. Cyprien, à nouveau, lui écrivit, lui annonça son arrivée prochaine à Dunkerque. Son capitaine lui avait promis une permission de dix jours pour la fin du mois.

Il prit le train pour Paris un samedi matin, très tôt. Il comptait arriver à Vauréal avant midi, prendre Michel et l'emmener à Dunkerque dans la soirée. Mieux valait un brusque arrachement.

L'autobus le déposa au carrefour de la grand'route vers dix heures de l'avant-dîner. A pied, les épaules sciées par les courroies de ses musettes, il s'achemina vers la ferme. Il faisait froid. Un soleil malade et jaune éclairait une campagne dépouillée, des haliers et des labours poudrés à frimas par la gelée blanche. Les saules du chemin, effeuillés, gardaient autour de leur tête en boule une chevelure de souples branches rougeâtres. Les flâques des ornières reflétaient la clarté bleue du ciel. Au loin, le père Baraquin, sur le fond grisaille, menait son attelage de pommelés et labourait la grande parcelle d'où les betteraves venaient d'être arrachées. Des vols de corbeaux tournoyaient, haut, tout autour du groupe sombre de l'homme et des bêtes.

Baraquin, en retournant le soc de son « brabant », reconnut dans le chemin Cyprien. Il fit, avec son fouet, de grands signes, décrocha vivement le trait du cheval de main et vint à longues enjambées, de motte en motte, jusqu'au soldat.

— Hé ! hé ! monsieur Cyprien ! Vous arrivez tout juste !

— Et pourquoi, père Baraquin ?

— Vous pouvez dire que vous avez eu de la chance de votre Jeanne !

— Jeanne ?

— Sans elle, ça y était ! Votre petit Michel...

— Quoi ?

— Il restait dans la mare !

— Dans la mare ?

— Y a mon neveu qui était venu chez nous. Un franc galopin. Il a entraîné Michel, soi-disant qu'il voulait essayer un bateau... Total, Michel est tombé dedans, et bien dedans ! Et personne à la ferme ! Mon neveu a couru comme un fou chercher votre dame. Elle s'est jetée à la flotte tout habillée ! Et elle ne sait pas nager, ce qu'il y a de raide ! Et elle l'a repêché, empoigné, elle s'est accrochée avec lui à la grosse branche basse du peuplier, vous savez celle qui traîne sur l'eau. Une veine que je ne l'avais pas encore sciée ! Elle tenait d'une main Michel hors de l'eau. Elle est restée là un quart d'heure ! Le temps que je raccourre ! Et il gelait, du moins quatre ! Quand je suis arrivé, elle n'en pouvait plus, elle allait lâcher la branche. Mais elle ne lâchait pas le petit ! Ils seraient morts à deux, bien sûr !

— Ils sont là ? Tous les deux ?

— Oui. Elle, j'ai pensé qu'elle allait me rester dans les mains, quand je l'ai ramenée sur l'herbe. Le petit, lui, c'est après que ça lui a pris. Une fièvre,

un délire ! Eh bien ! c'est encore elle qui l'a soigné ! Croyez-vous ça ? Deux nuits entières, qu'elle a passées, à le veiller !

— Et maintenant ? Maintenant ?

— C'est fini ! Mais l'émotion, dame ! Allez, courez vite. De vous voir, ça les remettra mieux que tout le reste.

Jusqu'à la ferme, de tous ses forces, Cyprien courut. Il traversa la cour, pénétra dans le pavillon, monta sans avoir vu personne jusqu'à la chambre où Michel, dans son lit, sa poupée encore dans ses mains, sommeillait.

— Papa !

Quand ses larmes l'eurent soulagé, Cyprien, apaisé, put écouter le babil de Michel.

— C'est à cause du bateau, expliquait Michel. Il s'en allait trop loin, j'ai voulu le ramener... Et heureusement que maman Jeanne a sauté dans la mare et m'a attrapé par mes cheveux ! Après, j'ai été un peu malade, je rêvais que tu venais me chercher, tu voulais me reprendre à maman Jeanne ! Des cauchemars ! C'est fini, maintenant.

— Et moi, justement, qui allais te proposer de t'emmener avec moi en congé !

— Ah ! non, dit Michel.

— Comment ?

— Non. Je reste ici.

Sa paisible assurance déconcertait Cyprien.

— Mais, mon bonhomme, sais-tu que tu me mets dans un bel embarras, moi !

— Pourquoi ?

— Je suis revenu pour dix jours. Où veux-tu que j'aille ? Et puis, toi, ça n'est pas possible, tu ne peux pas ainsi rester toujours à la charge de maman Jeanne !

— Puisqu'elle est contente comme ça !

— Alors, tu ne veux plus de ton papa ? Je vais devoir m'en aller, passer dix jours sans toi...

— Mais non ! cria Michel. Tu n'as qu'à rester ici !

— Ce n'est pas possible, mon petit bonhomme...

— Si ! Tu n'as qu'à te marier avec maman Jeanne ! J'ai arrangé tout ça !

— Tu as...

— Oui. Puisque vous vouliez déjà le faire, dans le temps ! Y a pas de raison !

— Ah ! bien, Michel. D'où me sors-tu tout ça ?

— J'en ai parlé avec maman Jeanne, tiens ! J'ai combiné ça avec elle.

— Avec maman Jeanne ?

— Bien sûr... Naturellement, elle dit non. Mais elle dira oui, si je veux. Je me débrouillerai pour ça !

Cyprien dut sourire. Il eut un hochement de tête un peu mélancolique.

— Tu sais, mon gros père, dit-il, je ne crois pas, pour cette fois, qu'elle te dise oui. Ça ne fait rien. On arrangera ça. Repose-toi un peu, je vais te laisser tranquille. Je reviendrai te voir tout à l'heure.

Il arriva dans la cuisine en même temps que Jeanne, qui rapportait de la ferme son beurre et son lait. Elle avait une mine pâle et ravagée qui le bouleversa.

— Jeanne ! Jeanne !

Il lui avait pris les mains. Il eût voulu l'embrasser. L'émotion lui mouillait les yeux.

— C'est bien, tu sais, c'est bien... Sans toi... Je te remercie...

— Mais non, mais non, disait Jeanne, aussi bouleversée que lui. J'étais responsable... Je devais !

Pour la première fois depuis longtemps, ils se tenaient les mains, ils osaient se regarder en face, heureux, unis, tout le passé effacé, oubliant leurs griefs, liés dans leur joie commune, leur amour pour cet enfant qu'elle avait sauvé.

Elle le questionna :

[Lire la suite page 18]

“Tu l'as dit, Chérie, attaquons les Pellicules!”



L'Antiseptique Listerine tue par millions les microbes de la pellicule, dont le Pityrosporum ovale, l'opiniâtre "bacille bouteille."

Après chaque lavage de la tête, des milliers de personnes utilisent l'Antiseptique Listerine, suivi d'un massage, pour conserver l'aspect de la chevelure et du cuir chevelu.

C E traitement simple, facile, tout à fait agréable, constitue un préventif contre la pellicule, tout en étant une aide efficace contre cette affection, dès que cette dernière est nettement caractérisée.

L'Antiseptique Listerine la combat par son effet stérilisant rapide. Il procure, et à la chevelure et au cuir chevelu, un bain antiseptique rafraîchissant, revigorant, qui tue par millions les microbes de la pellicule, dont le Pityrosporum ovale, l'étrange "bacille bouteille".

Découvrez par vous-même combien rapidement l'Antiseptique Listerine, lorsqu'il est employé régulièrement deux fois par jour, contribue à vous débarrasser de ces ennuyeuses et abondantes "peaux mortes". Comme il soulage la démangeaison !

Quelle sensation de propreté sur le cuir chevelu et quelle fraîcheur agréable dans les cheveux.

N'oubliez pas qu'au cours d'expérimentations de clinique, 76% de personnes affligées de pellicules obtinrent un réel soulagement ou une amélioration marquée 30 jours après ce traitement.

Prenez l'habitude de faire régulièrement usage de l'Antiseptique Listerine. Il a rendu service à tant d'autres... il peut faire de même pour vous. Rappelez-vous bien que — l'Antiseptique Listerine est le même antiseptique célèbre depuis plus de 60 ans en ce qui a trait à l'hygiène buccale.

LAMBERT PHARMACAL CO. (Canada), Ltd.
Toronto, Ont.

Au premier symptôme révélateur

Vite! — L'ANTISEPTIQUE LISTERINE

● Notre Feuilleton

L'INJUSTE CHÂTIMENT

Par François de Méryllon

MARGOT se tord les mains de désespoir. Elle ne peut pas secourir Liane. Elle-même, elle n'est pas en sûreté.

Ei si le vieux Berthold ne veut pas l'aider et ne peut rien faire pour la défendre.

Elle se lève et monte l'escalier, en tâtant le mur dans l'obscurité.

Quand elle arrive au deuxième étage du donjon, une porte s'ouvre et le vieux Berthold se trouve devant elle.

Une faible lumière tombe de la chambre dans l'escalier obscur et sur Margot.

— Qui êtes-vous ? Comment venez-vous ici ? lui demande-t-il d'une manière brutale.

Margot lève les mains en implorant et s'avance vers lui.

— Oh, secourez-moi — aidez-moi ; mon bon monsieur ! dit-elle d'un ton déchirant. Pour la grâce de Dieu — défendez-moi !

— Contre qui ? demande le vieux, étonné.

— Contre ceux qui m'ont emmenée jusqu'ici, moi et mon amie infortunée. Ah, les misérables veulent nous assassiner !

— Quoi ? L'homme et sa sœur, qui sont au château ?

— Oui, ce sont eux ! Nous nous sommes enfuis, mais ma pauvre amie est certainement tombée dans les mains de ces voyous. Oh, sauvez-la, s'il vous est possible ! implore Margot.

Le vieux regarde la fille malheureuse en secouant la tête.

On tonne en bas à la porte, et les coups résonnent lugubrement dans la tour.

— Mon Dieu, le voilà — c'est lui, l'assassin ! crie Margot, peureuse. Oh, ne le laissez pas entrer — je vous en supplie au nom de Dieu miséricorde !

— Tenez-vous tranquille, mon enfant, dit calmement le vieux. L'homme ne vous fera pas de mal, aussi longtemps que vous êtes sous ma protection. Entrez et expliquez-moi l'affaire exactement comme elle s'est passée.

Margot soupire à moitié rassurée.

Elle suit le vieux Berthold dans sa chambre et raconte très vite les aventures de Liane et les siennes. Elle raconte aussi de quelle façon elles sont parvenues à s'échapper de leur prison.

Le vieux écoute attentivement et se sent porté vers la pitié de son sort.

Quand Margot parle de la bizarre apparition du fantôme, ses traits s'obscurcissent de plus en plus.

— Ce n'était pas un fantôme qui vous a délivrées ! déclare-t-il ensuite. Je connais cette femme — elle est aussi malheureuse — encore plus malheureuse que vous et votre amie.

— C'est l'ancienne maîtresse du château — la somnambule — n'est-ce pas ?

— Oui ! approuve sombrement le vieux. Mais je vais voir tout d'abord ce que je puis faire pour votre malheureuse campagne.

— Voulez-vous vous rendre tout seul dans le château ?

— Certainement ! Je n'ai pas peur de l'homme ni de la femme qui est son alliée.

A ces mots, l'homme prend sa lourde canne et une liasse de clefs, qui pend au mur.

— Restez ici tranquillement dans la chambre, mon enfant, dit-il d'un ton paternel. Je fermerai la porte en bas, vous êtes ici complètement en sûreté.

— Ah ! j'aimerais mieux vous accompagner — quand vous me protégez, je ne suis pas peureuse.

— Non, non, il vaut mieux que vous restiez ici ! conclut le vieux et il s'en va.

Margot l'entend descendre lentement le corridor.

Elle ferme la porte à clef et écoute sans oser respirer.

Tout est tranquille en bas ; Alfred et Fanny sont retournés dans le château.

Le vieux Berthold ouvre la porte et vient dans la cour ; maintenant il ferme la porte derrière lui et se rend vers l'entrée du château.

A l'aide d'une de ses clefs, le vieux ouvre facilement la porte du vestibule et entre dans le corridor.

Au même instant, Alfred apparaît et sort d'un des appartements qu'il occupe avec Fanny ; celle-ci le suit de tout près.

Les deux ont vu venir l'homme. Ils sont pâles et excités et s'avancent vers le vieux, et dans une attitude menaçante.

— Où est la fille, qui s'est enfuie chez vous dans la tour ? s'écrie aussitôt la furieuse Fanny. Pourquoi ne m'avez-vous pas laissés entrer ?

— Parce que je n'y avais pas envie ! répond rudement et dédaigneusement le vieux serviteur. Je ne fais pas cause commune avec des individus de votre espèce.

— Quoi ? Espèce de vieux rat, prenez garde à votre langue ! interrompt furieusement Alfred. Vous devez nous rendre immédiatement la jeune fille !

— Dieu m'en gardera ! s'écrie l'autre, devenu enragé. La chose me paraissait louche du premier abord. Je sais à cette heure à qui j'ai à faire. La fille m'a tout raconté. Vous êtes de la bonne pâte de potence.

— Tonnerre ! ricane Alfred, fermant les poings menaçants. Etes-vous fou, vieux ? Encore un mot comme celui-là et vous vous en repentirez !

— Croyez-vous, bandit, que j'aie peur de vous ? tonne le vieux Berthold et il tient plus fortement son bâton dans son poing de fer. Voulez-vous faire de cette habitation une caverne de bandits ? Pourquoi traînez-vous une couple de femmes sans défense ici, pour les assassiner ensuite ? Croyez-vous que je regarderai calmement de pareils crimes ? Le diable vous emporte !

Alfred tremble de colère et il veut se jeter sur le vieil homme, mais sa taille forte et sa position résolue le retient de cela.

Maintenant Fanny s'avance vers lui et prend la parole.

— Vous êtes en erreur, mon bon ami. On vous a menti. La fille est folle ! dit-elle d'un ton résolu.

— Tiens ! L'autre est sans doute aussi folle, n'est-ce pas ? dit ironiquement le concierge.

— En effet, elle l'est aussi ! déclare Fanny avec une certitude froide. Nous les tenons toutes deux prisonnières, parce qu'elles trouveront leur guérison dans la solitude. Cette nuit elles ont réussi à s'enfuir de leur chambre et une d'elles s'est cachée dans la tour.

— Oui, elle y restera sous ma protection, jusqu'au moment où nous aurons d'autre secours ! répond le vieux. Et maintenant je vais chercher l'autre. Qu'avez-vous fait d'elle ? J'exige que vous rendiez aussitôt la liberté à la jeune dame !

Alfred pousse un rire ironique.

— Vous êtes un insensé ! s'écrie-t-il en levant la tête. Vous êtes un individu très impoli. Depuis quand vous occupez-vous de nos affaires ? Cette dame est mon épouse, comme vous avez déjà entendu. Cela ne vous regarde pas, ce qui lui arrive !

— Vous mentez ! Cette dame n'est pas votre épouse. Elle est la femme du gentilhomme von der Marwitz et vous l'avez arrachée avec violence à la liberté et vous l'avez traînée ici.

— C'est de la bêtise — des racontars insensés. Je suis le gentilhomme von der Marwitz et, par conséquent, elle est ma femme !

— En effet ! rit le vieux. Vous êtes un superbe baron ou gentilhomme. Je ne crois pas le plus petit mot de toutes vos louches tromperies !

— Prenez garde à vous, vieux ! menace le comédien, furieux et rageant. Je me plaindrai auprès de votre maître. Le baron von Fohen vous chassera au diable !

— Faites cela. Nous attendrons le reste. Quant à vous deux, faites de suite vos malles. Vous pouvez décamper ! Je ne veux pas de gens de telle qualité dans le château !

Alfred s'approche du domestique avec un juron. Mais celui-ci tourne son bâton formidable et ne bouge pas d'un pied.

— Venez ici, vaurien ! crie-t-il au comédien qui tremble de colère.

Celui-ci reste à distance respectable du vieux.

Fanny tâche encore une fois de calmer la lutte en voulant tromper le vieux. Celui-ci ne l'écoute pas.

— Si vous ne quittez pas tout de suite le château et ne livrez pas aussitôt la dame emprisonnée, répond-il enfin, j'irai rapporter le fait. Alors la police viendra et vous interrogera tous les deux. Alors, on verra enfin quelles belles gens vous êtes !

— Soyez tout de même raisonnable, mon ami ! dit encore une fois Fanny. La femme de mon frère nous a échappé aussi. Nous ne l'avons même plus dans notre pouvoir. Comment pouvez-vous attacher une importance aux paroles insensées d'une détraquée.

— Allez, venez ! Laissez courir le vieux rat ! ricane Alfred. Qu'il ose un peu mettre ses menaces à exécution. On se moquera de lui. Et nous aurons bientôt Margot dans nos mains !

— Essayez une fois ! répond dédaigneusement le vieux. Je saurai bien

défendre la jeune fille. Et maintenant je vais chercher la malheureuse jeune femme. Si elle est encore dans le château, je la trouverai. Vous pouvez vous rendre tranquilles !

Il ouvre, à l'aide de ses clefs, une porte au fond du vestibule et disparaît derrière celle-ci.

Les deux le regardent très pâles.

— Il la trouvera ! dit Alfred. Suivons-le. Le vieux hibou devient dangereux pour nous — il nous trahira. Nous devons le rendre muet.

— Restez calme, observe calmement Fanny en le retenant. Nous ne devons pas trop nous dépêcher. Nous sommes tout seuls avec le vieux et il n'y a personne ici aux alentours, qui sait quelque chose des événements de cette maison.

— Mais il se rendra au village pour chercher du secours !

— Nous saurons bien empêcher cela. Mais ne perdez pas la tête, en aucun cas. Si cela est nécessaire nous le rendrons muet.

— Et Margot ?

— Celle-là restera où elle est. Elle ne peut tout de même pas s'enfuir d'ici !

Le digne couple se retire dans ses appartements et on continue la délibération.

Quelques instants après, Alfred se rend dans la cour et Fanny attend dans le vestibule. Leur visage exprime une sombre résolution.

Ils attendent le vieil intendant, qui apparaît bientôt.

Il ne vient pas par le vestibule, mais il quitte le château par une des tours latérales.

Il est seul. N'a-t-il pas trouvé Liane ?

A son arrivée, Alfred se retire sous la voûte de la tour.

Le vieux l'a bien aperçu, mais il ne le regarde pas. Calmement, il ouvre la porte de la tour et entre.

Au même instant, Fanny arrive.

Celle-ci apporte toutes sortes d'outils et commence à barricader, à l'aide de ceux-ci, la porte de la tour.

— Voilà ! dit-elle en triomphant, quand la besogne est finie. Il n'en sortira plus maintenant. Nous avons sûrement Margot et ce vieux singe !

Qu'est-il arrivé à Liane ?

S'est-elle enfuie hors du château ou bien est-ce qu'Alfred a enfermé la malheureuse dans un endroit, où même le vieux n'a pu la découvrir ?

CLXXVII — Les alliés en danger

UN JOUR, Ritter arrive dans la ville, tout près de laquelle a eu lieu l'accident du chemin de fer.

Il se rend d'abord chez la police, se présente au premier employé et explique le cas, qui le retient dans cette place.

Comme la question obscure n'est pas encore éclaircie, on ne peut rien lui dire.

Quand Alfred accourt et tâche d'ouvrir la porte, il la trouve fermée.

On ne sait absolument rien de la demeure du gentilhomme et son épouse. Ritter s'aperçoit qu'il ne peut se fier qu'à ses propres investigations.

Il appelle le cocher d'un fiacre et se fait conduire au village, où se sont tenus, quelques temps après l'accident, le gentilhomme avec sa femme et un étranger.

Arrivé au village, le détective trouve la maison cherchée.

Les paysans le reçoivent avec quelque étonnement, quand il se fait passer pour un ami de Kurt et demande des renseignements concernant ce dernier.

— Ah, monsieur, il y a déjà tant de gens, qui sont venus prendre des renseignements, déclare la femme du paysan. Même un prince — l'oncle du gentilhomme — a envoyé quelqu'un ici. Que devons-nous dire? Nous ne savons rien. Comment est-ce possible qu'ils peuvent disparaître si vite?

— Cela ne me regarde pas non plus, mes bonnes gens! dit Ritter en coupant d'un rire le flot de mots de la paysanne. Car je comprends très bien que vous n'en savez rien. Il s'agit maintenant d'autre chose!

— Si nous pouvons vous être utiles, monsieur, nous sommes tout de suite disposés, dit sérieusement le paysan. Je crois cependant que cela ne sera rien de particulier pour vous.

— Nous verrons. Racontez-moi aussi exactement que possible comment ces gens sont arrivés chez vous et ce qui arriva ensuite. Je dois vous dire que je suis très étonné que le gentilhomme ne se soit rendu à la ville, comme tous les sauvés du train, et qu'il se soit rendu avec sa femme malade à ce village.

— Oui, monsieur, dit le paysan en secouant la tête, cela me paraissait aussi très drôle. Mais ce n'était pas seulement cela qui rendait le cas extraordinaire. La jeune femme était devenue complètement folle. Elle ne reconnaissait plus son propre époux. Elle jurait et était très peureuse de lui et l'appelait un meurtrier et un escroc. Enfin c'était une histoire effrayante.

Après ces renseignements, les deux gens racontent séparément, aussi longuement que Ritter le désire, ce qui est arrivé à Liane dans leur habitation.

Le détective écoute avec attention. Il pose entre-temps des centaines de questions et parvient à savoir le nom du prétendu ami Kurt.

Les gens ne savent plus s'il s'appelle Fohren ou Fahren, mais Ritter ne doute pas une minute à ce nom.

Et l'autre, qui s'appelait Kurt von der Marwitz, était donc Alfred — l'allié de Olga.

Liane avait appelé, en présence de ces gens, cet individu par son véritable nom. Cela était suffisant à Ritter pour lui donner l'éclaircissement nécessaire.

Mais Alfred était en possession du portefeuille de Kurt. Comment s'était-il emparé de cela? Est-ce que Kurt avait péri dans l'accident ou bien avait-il été assassiné par les alliés d'Olga?

Le baron l'avait aidé dans la tromperie et aussi dans l'enlèvement de Liane. Il était donc coupable à tout.

Qu'était-il arrivé à Kurt?

— Il est mort — cela est certain! murmure douloureusement Ritter. Et Liane, son épouse? Qu'a fait ce bandit de la femme? Où l'a-t-il emmenée?

Sans dévoiler aux paysans les idées de son cerveau, il demanda ensuite:

— Le jeune homme partit donc d'ici avec son épouse vers la ville, n'est-ce pas? Savez-vous où il prit son logement là-bas?

— Certainement, monsieur! Le cocher a dû raconter cela plusieurs fois, répond le paysan. Vous n'apprendrez rien de plus là.

Ritter remercie les gens pour leurs renseignements et retourne à la ville.

Il a appris plus qu'il ne l'avait espéré. Maintenant il s'agit de trouver la trace de Liane. Et cela ne sera pas aussi facile, car un gaillard aussi rusé qu'Alfred Wenzel ne laisse jamais de traces.

Arrivé en ville, Ritter cherche l'hôtel où Alfred et le baron von Fohren se sont quittés et où le premier est entré tout seul avec Liane.

L'hôtelier lui donne volontiers des explications.

Ritter apprend maintenant que la prétendue femme d'Alfred était en syncope et que le voyage fut continué avec hâte.

Vers où? Le cocher ne savait pas dire cela. Mais Alfred l'avait déjà abandonné au village suivant et s'était acheté un cheval et une voiture. On n'avait donc donné des renseignements.

Et avec cela, Ritter est à la fin de ses recherches. Que faire ensuite?

Il ne soupçonne pas que Kurt vit et est tout près du lieu de la catastrophe.

Ritter a bien appris qu'il y a un malade dans la maison du garde-barrière, qui fut trouvé dévalisé et à moitié mort dans la forêt.

Comment pourrait-il venir à l'idée que ce prétendu docteur américain Sheffield n'est personne d'autre que le gentilhomme von der Madwitz?

Quand il déclare le jour suivant, avec un cœur triste, ne plus continuer ses recherches inutiles et retourner à la résidence, il reçoit le télégramme de son subalterne Muller.

En effet! Vous êtes donc ici? s'écrie le comédien, qui tend la main au baron. L'hôtelier me le disait. Je ne voulais pas le croire, parce que vous n'aviez pas annoncé votre arrivée.

— Je viens à charge de la comtesse Olga, répond froidement le baron, qui ne regarde pas la main tendue. Je viens voir comment les choses sont ici. La comtesse est un peu craintive parce qu'elle n'a pas reçu de réponse de vous.

— Et je voulais justement lui envoyer un télégramme et lui prier de vous envoyer ici, monsieur le baron, car nous avons besoin de votre aide, dit Alfred. Cela tombe très bien que vous soyez présent.

— Pourquoi? Qu'est-il arrivé? demande le baron.

— Oh — je ne puis raconter cela en deux mots. N'y a-t-il pas une chambre ici, où nous pouvons parler à notre aise?

— Entrons à côté! — Garçon! crie le baron à l'hôtelier. Apportez-nous une bouteille de vin dans cette chambre et ne venez pas nous déranger!

— Très bien, monsieur!

Plein de soin, l'hôtelier apporte la commande, allume la lampe et descend les rideaux devant les fenêtres.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Liane, la malheureuse victime d'une belle pécheresse, après avoir fui le toit paternel pour suivre un dépravé, ose se montrer à son vieux père, un châtelain. La belle Liane, fouettée par les paroles dures et blessantes du vieillard qui lui refusa l'entrée de sa maison, implore vainement un pardon — Olga, la seconde femme du comte de Rothenburg, ayant poussé Liane dans son amour frivole, ravit l'époux de Liane, le comédien Alfred. Les deux compères diaboliques accusent Liane de l'empoisonnement de son père. Les autorités policières l'enferment dans un cachot, d'où elle s'évade mystérieusement.

Non contents de leurs méfaits, Olga et Alfred poursuivent Liane jusqu'au bord d'un précipice. Les deux compères lui assènent un coup violent qui la fait tomber dans ce gouffre béant... Maintenant assurée que Liane n'existait plus, la comtesse et son complice tentèrent de mettre à exécution leurs diaboliques projets. Toutefois, ils furent pris de peur à la pensée que le comte Henri, qu'ils avaient enfermés dans le caveau du châtelain, pût revenir parmi eux. Pour mettre fin aux suppositions, ils s'attaquèrent aux gens qui pouvaient leur disputer l'héritage du riche comte.

Les deux rusés compères ne reculèrent devant rien pour atteindre leur but. Le comte Henri, en particulier, et Liane virent la guigne s'acharner à eux, d'une manière étonnante. Toutefois, ils eurent trop de fierté pour ne pas préférer la mort au déshonneur. Quelle que fût la puissance d'Olga, aidée d'un groupe de contrebandiers, ils ne renoncèrent pas à leur projet de déjouer tous les plans sataniques de la comtesse... Tel est le cadre singulièrement pittoresque où l'on a vu se présenter les péripéties d'un drame long et haletant. Toutefois, quel que puisse être le pathétique des événements eux-mêmes, il est encore dépassé en intensité par celui de la poignante lutte morale qui déchire les consciences.

Cela le touche comme un courant électrique. Il crie presque de contentement.

Il comprend ce que Muller entend par trace découverte.

Il part tout de suite et prend l'express, qui lui paraît rouler trop lentement et qui doit le conduire d'abord à la résidence.

Sans s'attarder plus qu'il ne le faut — il ne fait qu'envoyer un télégramme qui annonce son arrivée — il continue son voyage vers l'endroit écarté où se trouve Muller qui l'attend.

Le baron von Fohren attend quelque temps au village. Il a encore à faire quelques milles de chemin jusqu'au vieux château et doit donner un peu de repos aux chevaux.

Quand il doit partir le soir, un cavalier s'arrête devant le logement.

Le baron jette un regard par la fenêtre et reconnaît dans cet homme, à son grand étonnement, son allié Alfred.

Celui-ci met pied à terre et entre dans la maison. Bientôt il apparaît dans la chambre de conversation et les deux acolytes de Olga se trouvent ensemble.

— Grand Dieu! mais cela est terrible! Alors le vieux sait tout! Qu'allons-nous faire maintenant? Il ne se taira pas, interromp le baron anxieusement.

— Non, il nous a déjà menacés. Il veut rendre compte de l'affaire à la police!

— Oh, alors tout est perdu! s'écrie le baron. En voilà une histoire, qui peut tourner mal pour nous tous. Pourquoi aussi n'avez-vous pas pris mieux vos précautions?

— C'est facile à dire pour vous. Nous avons fait une surveillance continue et le diable m'emporte si nous pouvons comprendre ou expliquer l'évasion. La chambre était fermée à clef! Pas une souris ne pouvait sortir!

— Oh Ciel! soupire le baron, pendant que les gouttes de sueur couvrent son front. Maintenant le tout sera découvert. Oh! si je ne m'étais pas occupé de cette vile affaire. Naturellement, on me tiendra responsable!

— Mais tout n'est pas perdu, console Alfred. Si nous agissons vite et sans scrupules, nous pourrions encore arranger la chose!

— Oui? Et comment?...

— C'est précisément sur quoi nous devons délibérer.

— Moi, je ne vois pas d'issue, si les deux femmes sont parties!

— Mais elles n'ont pas encore quitté le château. L'une — je vous l'ai déjà dit — est entre les mains de ce vieux bougre.

— Et l'autre?

— Liane? — Le diable sait où elle s'est cachée, grommelle le comédien, furieux. Nous avons cherché toute la journée. Le châtelain même a fouillé partout. Nulle part une trace. Mais ce qui est certain, c'est qu'elle n'a pu quitter le château!

Le baron respire. La première peur étant passée, il se remet lentement.

— Mais le vieux, grommelle-t-il soucieux, voilà un ennemi, qui peut nous conduire tous à notre perte!

— C'est précisément ce que nous devons empêcher, interjette Alfred. N'avez-vous, comme maître et seigneur, aucun pouvoir sur lui?

— Aucunement! je n'ai rien à commander à cet homme. Il est indépendant.

— Mais si vous venez approuver tout ce que j'ai dit, alors l'homme devra comprendre raison!

— Qui sait! Naturellement je ferai ce que je peux.

— Et puis s'il ne veut se soumettre de bon gré, on emploiera la force! déclare Alfred. Nous avons trop en jeu.

— Cela est vrai, approuve le baron en soupirant. Le comte lui-même commence à avoir des soupçons concernant la fuite de sa fiancée. Je crains le pire pour nous, si nous ne parvenons à régler l'affaire ici!

— En tout cas, nous sommes maintenant à deux, répond Alfred. Aussi je crois qu'il n'y a pas lieu de retarder et qu'il est bon de nous mettre immédiatement à la besogne! Retournons au château.

— Pourvu que le vieux Berthold n'ait pas pris la clef des champs avec la fugitive!

— Cela est impossible, car je les ai enfermés tous deux dans la tourelle.

— Mais comme vous avez déjà eu avec lui tant de difficultés, je crois qu'il sera difficile d'arranger la chose à l'amiable! dit le baron von Fohren. Qu'est-ce qu'il nous reste à faire?

— Bah! bah! cela s'arrangera bien. L'essentiel c'est que nous ayons les deux femmes. Nous ne pouvons cependant pas les enfermer éternellement?

— Il n'y a qu'un moyen sûr et certain — c'est de les faire disparaître de la terre, dit Alfred avec un cynisme diabolique.

Le baron fait un mouvement d'horreur et de refus en disant :

— Pour l'amour de Dieu ! Non ! non ! pas de meurtre !

Le comédien lève les épaules.

— Savez-vous quelque chose de mieux ? demande-t-il brutalement.

Mais le baron, devenu pâle d'émotion, répond :

— A aucun prix je donne à un tel acte mon approbation. Songez aux conséquences. Voulez-vous un jour faire connaissance avec la guillotine ?

— Allons, allons ! n'exagérez pas. Qui pensera à cela ? Qui pourra prouver quelque chose ? Aux grands maux les grands moyens ! Ce n'est pas le Ciel qui nous aidera.

— Faites ce que vous voulez. Moi je m'en lave les mains, je tire mon épingle du jeu ! réplique le baron d'un ton résolu.

— Mais que diable ! ne faites pas la bêtise, voyez donc aussi bien que moi qu'il n'y a pas d'autre moyen.

— Pour vous, cela se peut. Un meurtre de plus pour vous ne fera rien, dit dédaigneusement le baron. Mais moi, je veux avoir la conscience tranquille !

Alfred reprend son rire railleur et ses traits pâles deviennent rouges de colère.

— Voulez-vous gâter complètement les choses par vos enfantillages ? s'écrie-t-il, furieux. Vous vous êtes engagé dans cette affaire et vous devez nous rester fidèle jusqu'au bout. Tenez-le-vous pour dit !

— Non ! reprend le baron d'un ton persiflant. Dans ce cas-ci, je ne vous accompagne pas au château, mais je repars immédiatement en voyage. Ainsi, on ne me soupçonnera pas d'être votre complice.

— Ah ! Ah ! Et ensuite vous vous croyez libre de tout soupçon ? s'écrie le comédien, plein de rage. Ah ! vous oubliez complètement, mon cher monsieur le baron, qu'on peut vous arrêter tout aussi bien que moi, car vous m'avez donné un coup de main pour faire disparaître le gentilhomme et pour enlever son épouse. Comment ! vous croyez y échapper ainsi des plus facilement ?

Olga lui a déjà répété souvent la même chose, et il ne voit que trop bien qu'il s'est laissé entortiller dans ce réseau de crimes, sans ressources, perdu à jamais.

— Et puis, vous devez songer à la comtesse, poursuit Alfred. Si l'affaire vient au jour, elle est perdue avec nous. Alors vous pouvez dire adieu à tous vos beaux projets d'avenir. — Diable ! monsieur, résignez-vous ! termine-t-il impatientement. Vous devez accompagner, cela va sans dire.

Au souvenir d'Olga, le baron n'hésite plus. Il a vite pris une résolution.

— Alors, c'est bon — j'accompagne ! dit-il en réprimant un soupir. Mais à cette condition : que vous agissiez selon mes désirs et que vous ne fassiez rien aux deux femmes ni au vieux châtelain sans mon consentement.

— Accepté ! s'écrie Alfred sans hésitation. Nous verrons bien là-bas comment la chose s'arrangera.

En ce moment, il se retourne et il jette un regard au dehors. Mais tout à coup un cri d'épouvante s'échappe de ses lèvres.

— Qu'y a-t-il ? demande le baron étonné.

Sans répondre un mot, Alfred se précipite vers la fenêtre, l'ouvre vivement et se penche au dehors.

Il découvre une ombre humaine, qui disparaît derrière le coin de la maison.

Une pâleur mortelle couvre ses traits. Il referme la fenêtre et dit en se retournant : Nous sommes épiés !

Le baron se saisit fortement.

— Mon Dieu ! Comment est-ce possible ? balbutie-t-il. Avez-vous vu quelqu'un ?

— Oui, j'ai vu un homme près de la fenêtre — un homme à la barbe foncée, chemise blanche et au costume clair. Ce n'est donc pas un villageois, mais un étranger.

Le baron a écouté avec inquiétude. Il pense au policier secret qui était son compagnon de voyage.

— Ciel ! Cet homme — si c'est le même — me suit depuis la résidence, dit-il la voix tremblante.

Il raconte maintenant comment il s'est trouvé dans le même compartiment que Muller et comment il ne l'a perdu qu'à la dernière station.

— Cet homme est sans doute un espion qu'on a envoyé après vous ! dit Alfred.

— Un espion ? Voulez-vous dire un policier ? demande le baron. Probablement que nous avons à faire ici à un de ces gens. Le comte aura confié l'instruction à la police.

— Oui — oui... dit le baron en haletant. Il tombe en tremblant sur une chaise. Mon Dieu ! — et je n'avais aucun soupçon. Cet homme prenait un air si innocent ; il se faisait passer pour un marchand. S'il avait entendu tout...

Ils se regardent, pâles et affolés.

Maman de Guerre

[Suite de la page 15]

— Avait-il mangé ? Pas encore ?

En hâte, elle lui coupa du pain, mit la cafetière à chauffer sur le feu. D'ici le déjeuner, il pouvait bien avaler quelque chose.

— Tu as obtenu vingt-quatre heures ?

— Non. Dix jours.

Elle se retourna, saisie.

— Oui, continua-t-il. Et même, je voulais te demander, pour ce soir, de préparer la valise de Michel...

— La valise de Michel ?

— Je compte l'emmener à Dunkerque, chez le cousin Emile...

— Tu vas en permission à Dunkerque ?

— Oui. Je demanderai au cousin Emile un certificat d'hébergement.

— Et... après ta permission ?

— Je mettrai Michel en pension. Boittiez m'a payé.

— En pension ?

— Je ne peux pas le laisser indéfiniment à ta charge, Jeanne.

— Puisque je ne te demande rien ! Puisque je suis contente ainsi !

— Ça ne serait pas chic, Jeanne. Je ne peux accepter ça.

— Eh bien, paie-moi, si tu as de l'argent ! Si ton amour-propre...

— Il n'y a pas qu'une question d'amour-propre. Je ne sais pas comment te dire... Mais réfléchis toi-même. Cette permission de dix jours... Où veux-tu que j'aille ? Je ne peux pas être ici du matin au soir, voyons ! Non ! Non !

— Et bien, reprends Michel pendant ta permission. Et ramène-le moi ensuite !

— Ce n'est que reculer la difficulté ! Il y aura d'autres « permes ».

— Je ne vois aucune difficulté dans tout cela ! Tu es toujours libre de reprendre chaque fois Michel. A chaque occasion que tu auras de revenir, même pour vingt-quatre heures, préviens-moi. Je t'emmènerai Michel à Paris, je le reprendrai le soir. Je veux bien tout, moi, je consens à tout, pourvu que tu me le laisses ! Je l'aime, moi, maintenant ! C'est comme si... C'est un peu comme si j'avais retrouvé le nôtre... Jean-Marie... Tu ne peux plus me l'enlever comme ça, Cyprien ! Tu ne peux plus faire ça, voyons !

— Il n'a certainement pas entendu une parole, car nous avons parlé très doucement, croit le comédien après un long silence. Mais si cet homme me connaît, alors...

— Vous auriez dû vous déguiser aussi, lui interrompt le baron.

— Oui ! mais qui est-ce qui pense à tout ! Ici dans les environs personne ne me connaît ! — Diable ! — Que devons-nous faire maintenant ?

— Partir aussitôt que possible.

— Cet homme nous suivra.

— Oh ! nous avons à faire deux lieues à travers la forêt, et il fait noir. Dans la forêt nous lui échapperons certainement.

— Cela ne nous aidera à rien, monsieur le baron. Si cet homme est vraiment un espion de la police, alors il sait déjà où vous voulez aller. Il viendra demain au château.

Le baron commence à désespérer.

Encore un nouvel ennemi. Encore un obstacle. Il ne voit nulle part une issue.

Après une longue délibération, les deux alliés prennent une décision.

Ils se séparent.

Alfred retourne seule dans la salle de dégustation, il n'y trouve personne

d'autre que le patron et le cocher de la malle poste.

Il demande, d'un air indifférent, s'il n'est pas arrivé un hôte.

Le cocher raconte qu'il a amené un voyageur, mais celui-ci était déjà descendu avant d'avoir atteint l'auberge.

Il n'est pas difficile au comédien de deviner qui était ce voyageur.

Il fait seller son cheval et se rend en galop vers le vieux château.

Il ne voit pas de Muller. Personne ne le suit.

Après quelque temps, il laisse son cheval aller au pas et quand il a atteint la forêt, il saute à terre et se cache dans les hauts taillis, le long du chemin.

Le baron ne s'attarde pas plus longtemps.

Ne voulant pas faire usage plus longtemps de sa voiture il demande un bon cheval de selle, parce qu'il peut faire plus de chemin de cette manière-là.

Le baron met un cheval à son service, et après avoir arrangé son compte avec le cocher, le baron s'en va.

A peine a-t-il quitté le village, que Muller entre dans l'auberge.

Il commande un souper et lie une conversation avec le patron.

Souvent il regarde l'horloge, dont les aiguilles ne semblent avancer que très lentement.

Les heures se suivent ; les paysans, qui sont venus prendre leur verre habituel, vont à la maison et le patron se tient à moitié endormi auprès de la table.

Muller devient impatient. Il se lève, sort de l'auberge et écoute quelque temps du côté du grand chemin et retourne dans la salle de dégustation. Le patron s'est efforcé par tous les moyens de faire comprendre à son client qu'il est temps de déguerpir.

Muller, cependant, ne s'y prépare pas.

— Je reste ici — vous avez probablement de la place pour moi et encore une autre personne, n'est-ce pas ? dit-il enfin.

— Certainement ! attendez-vous encore un ami ? répond le patron.

— Oui, mais ne vous dérangez pas, je veillerai bien.

Le patron sort en secouant la tête.

Muller parcourt la salle avec impatience.

Enfin — il est déjà deux heures passées — il entend dans ce silence nocturne le trot d'un cheval.

Le policier secret va vers la fenêtre et regarde sur la rue.

Il voit arriver un cavalier, qui mène son cheval de telle sorte qu'il évite la lumière sortant de la fenêtre du logement.

— Dieu merci, monsieur le commissaire, que vous soyez venu, s'écrie Muller joyeux, quand il a reconnu le cavalier.

Il s'empresse d'aller ouvrir la porte. En même temps, apparaît le patron, qui salue son hôte attardé.

C'est Ritter, que Muller a désiré si ardemment.

Bientôt ils se trouvent tous deux dans la même chambre, où dans la soirée a eu lieu l'entretien d'Alfred avec le baron von Fohren.

Ritter est exténué par ce long voyage, mais il ne sent plus la fatigue quand Muller se met à raconter.

Quand ce dernier a fini, le détective se lève vivement, ses yeux scintillent.

— D'après tout ce que vous avez entendu et de ce que vous avez vu, il est bien sûr que Liane, l'épouse du gentilhomme von der Marwitz, a été amenée au vieux château ancestral du baron von Fohren ! s'écrie-t-il. En tout cas elle y est encore. Le baron et Alfred Wenzel s'y sont déjà rendus. Probablement que quelque chose

MAXENCE VAN DER MEERSCH.

[Lire la suite page 20]

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager
de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM

ROULEAU DE JAMBON FARCI AU MACARONI

3 tranches de jambon crû	2 c. à tb. de farine
2 tasses de macaroni cuit	$\frac{3}{4}$ de tasse de lait
2 c. à tb. de graisse	1 c. à tb. de moutarde préparée
2 c. à tb. d'oignon haché finement	Sel et poivre

Faire cuire le macaroni coupé en bouts d'un demi-pouce dans l'eau bouillante salée. Egoutter et rincer à l'eau. D'autre part, faire fondre dans une casserole 2 c. à tb. de graisse, ajouter 2 c. à tb. d'oignon finement haché puis 2 c. à tb. de farine. Mouiller avec le lait. Laisser cuire en brassant jusqu'à épaississement. Retirer du feu, assaisonner de sel et de poivre et y ajouter la moutarde. Bien mélanger à cette sauce avec le macaroni cuit. Le mélange doit être très épais. Ajouter un peu de mie de pain s'il est trop clair. Etendre sur des tranches de jambon d'un $\frac{1}{4}$ de pouce d'épaisseur et rouler, fixer le rouleau avec une brochette. Mettre dans un plat beurré et cuire au four de 350° F. 40 à 45 minutes.

ŒUFS FARCIS A LA CREME

6 œufs cuits durs	$1\frac{1}{2}$ tasse de lait
12 tranches de bacon	1 c. à thé de moutarde
4 c. à tb. de graisse de bacon	$\frac{1}{4}$ de c. à thé de poudre de cari
4 c. à tb. de farine	(curry powder)

Sel et poivre

Faire cuire les œufs en les mettant dans $1\frac{1}{2}$ pinte d'eau froide. Couvrir la casserole, porter à l'ébullition, retirer du feu et laisser séjourner dans l'eau bouillante 20 à 25 minutes. Retirer de l'eau et couvrir d'eau froide pour avoir plus de facilité à écaler les œufs. Cette manière de les faire cuire donne des œufs plus tendres dont le blanc n'a pas la consistance du caoutchouc. Séparer les œufs en 2 sur la longueur, retirer le jaune, l'écraser finement, assaisonner avec 1 c. à thé de moutarde, $\frac{1}{4}$ de c. à thé de poudre de cari et 1 c. à tb. de crème douce. Remettre les jaunes dans les blancs et dresser sur des tranches de pain rôties et beurrées. D'autre part, faire frire à la poêle le bacon jusqu'à ce qu'il soit transparent et croustillant et tenir à la chaleur. Faire une sauce blanche avec 4 c. à tb. de graisse de bacon, 4 c. à tb. de farine et $1\frac{1}{2}$ tasse de lait. Verser cette sauce bien assaisonnée sur les œufs et garnir avec le bacon et une petite touffe de persil.

TARTE AU CHOCOLAT

$1\frac{1}{4}$ tasse de farine	1 c. à tb. de sucre
$\frac{1}{4}$ de c. à thé de sel	6 c. à tb. de beurre ou de graisse
	2 jaunes d'œufs

Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau dans un bol avec le sucre et le sel. Ajouter le beurre ou la graisse ramollie, bien mélanger à la farine à l'aide d'une fourchette. Battre légèrement les jaunes d'œufs et ajouter au mélange farine et gras et toujours avec la fourchette, travailler la pâte jusqu'à ce qu'elle soit bien liée. Au besoin, se servir de ses mains. Cette pâte une fois terminée, doit être molle mais non collante; si elle reste granuleuse, c'est que le mélange n'aura pas été bien fait, ce sera alors le temps de se servir de ses mains. Etendre cette pâte dans l'assiette en mettant la boule de pâte au milieu et à l'aide des doigts, presser la pâte vers les bords de façon à ce que l'assiette en soit entièrement recouverte. Faire cuire au four de 350° F. jusqu'à ce qu'elle soit légèrement dorée, 25 à 30 minutes environ. Remplir après refroidissement de la préparation suivante:

$\frac{1}{2}$ tasse de sucre	$\frac{1}{4}$ de c. à thé de sel
3 c. à tb. d'amidon de maïs	$1\frac{1}{2}$ tasse de lait
4 c. à tb. de cacao	1 c. à thé de vanille

Mettre dans une casserole le sucre, l'amidon de maïs, le sel et le cacao. Bien mélanger et délayer avec $1\frac{1}{2}$ tasse de lait. Laisser cuire jusqu'à épaississement, retirer du feu, aromatiser avec la vanille. Battre au mousoir pour rendre plus léger, verser dans la pâte déjà cuite et laisser prendre. Garnir d'une glace mousseuse faite comme suit:

Mettre au bain-marie 1 tasse de sucre, 2 blancs d'œufs, 6 c. à tb. d'eau froide et $\frac{1}{8}$ de c. à thé de crème de tartre. Battre au mousoir jusqu'à ce que la glace soit bien blanche et très ferme.

Mes chères lectrices,

En réponse à vos instances répétées de publier un livre de recettes, j'ai le plaisir de vous annoncer que je suis actuellement à faire imprimer un recueil des recettes données au poste Radio-Canada, au programme "Le Courrier du Jour". Ce recueil, intitulé "Le Menu du Jour", comprend 240 menus et recettes appropriées à la cuisine de famille. Je crois que ce livre rendra de grands services aux maitresses de maison qui veulent préparer des repas variés, rationnels et économiques.

Ce livre paraîtra bientôt et sera en vente à l'Ecole Ménagère Provinciale, 461 est, rue Sherbrooke, au prix de \$1.00 plus la taxe et 10 sous pour frais d'expédition, payables en bon de poste seulement à Madame Rose Lacroix, 461 est, rue Sherbrooke, Montréal.

MA FEMME SAIT VRAIMENT MÉNAGER LES ALIMENTS!



CASSEROLE AVEC BOULETTES DE PÂTE

CASSEROLE MIXTE: $\frac{1}{2}$ livre d'agneau en cubes; $\frac{1}{4}$ tasse d'oignon en dés; $\frac{1}{4}$ tasse de pois égarés; $\frac{1}{4}$ tasse de céleri en dés; 1 tasse d'eau de légumes; $\frac{1}{2}$ tasse de tomates égouttées; 1 tasse de farine.

BOULETTES DE PÂTE: 2 tasses de farine à pâtisserie tamisée une fois ou $1\frac{1}{4}$ tasse de farine à pain tamisée une fois, 4 c. à thé de poudre à pâte, $\frac{1}{2}$ c. à thé de sel, 3 c. à soupe de shortening, $\frac{1}{4}$ tasse de lait (environ). Tamisez les ingrédients secs. Coupez-y la graisse. Ajoutez du lait jusqu'à ce que la pâte se tienne.

(1) Faites risoler la viande, l'oignon, le navet et le céleri dans une poêle épaisse légèrement graissée. (2) Ajoutez les pois, les tomates, le liquide et le sel. Faites chauffer jusqu'à ce que le mélange commence à bouillir. (3) Versez dans le Plat-Casserole à Double Usage en Pyrex de 64 onces. (4) Saupoudrez 1 c. à soupe de farine sur le dessus. Faites tomber les boulettes de pâte par cuillerées sur le dessus. Couvrez et faites cuire 25 minutes dans un four à 400°.

POUR TIRER LE PLUS de ce que vous avez récolté dans votre jardin de la Victoire, servez-vous de ce Plat-Casserole à Double Usage en Pyrex! Il épargne du temps et du combustible, car il faut $\frac{1}{2}$ de moins de temps pour la cuisson, 3 grandeurs: 32 onces, 48 onces et 64 onces.

Par les temps qui courent, il est important de ménager les aliments autant que nous le pouvons. Voici comment vous pouvez aider! N'avez-vous jamais remarqué combien de nourriture se perd quand vous vous servez d'un plat à rôtir ordinaire?

Voyez le tableau ci-dessous. Ne perdez pas de nourriture en la passant de plat en plat.

Vous perdez peut-être au moins une portion! Voyez ce que vous épargnez avec les Ustensiles en Pyrex. Vous faites cuire, servez et gardez dans le même plat transparent. Vous faites même réchauffer les restes dedans. Pas besoin de changer de plat.

Vous ménagez des aliments précieux. Et vous vous épargnez du temps, de la vaisselle, du savon et de l'eau chaude!



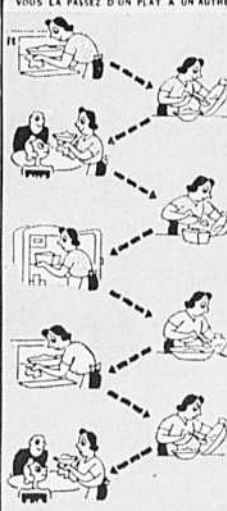
CETTE SÉRIE DE BOIS EN PYREX sert pour faire cuire, servir, garder et mélanger. Nouveau bord qui permet de verser facilement. Pour salades, gâteaux, cossettes, poudings ou fruits! Trois grandeurs: 80 onces, 48 onces et 32 onces. Se mettent l'un dans l'autre et prennent peu de place.



CETTE ASSIETTE À TARTE "CONSERVE-SAVEUR" EN PYREX est la première avec oreilles en verre. Grâce à sa profondeur et à son bord festonné, la saveur et le jus restent dans la tarte—non pas dans le four. Un superbe plat pour votre table. Grandeur pratique, 10" de diamètre.

MÉNAGEZ LES ALIMENTS FAITES CUIRE, SERVEZ ET GARDEZ DANS LE MÊME PLAT!

VOUS PERDEZ DE LA NOURRITURE QUAND VOUS LA PASSEZ D'UN PLAT À UN AUTRE.



PAS BESOIN DE LA PASSER D'UN PLAT À UN AUTRE AVEC LES USTENSILES EN PYREX.



UN PLAT EN PYREX SUFFIT POUR TOUT

RECHERCHER CETTE MARQUE
DÉPOSÉE ÉTAMPÉE SUR CHAQUE
PLAT EN PYREX



CONCESSIONNAIRES EXCLUSIFS
POUR LE CANADA:
JOHN A. HUSTON, CO. LIMITED,
TORONTO



se passe de nouveau. Je crois que le château ne sera pas une cachette sûre pour leur prisonnière. Ils voudront certainement transporter Liane dans un autre lieu.

— Au moins si la jeune femme est encore en vie, remarque le jeune homme d'un air significatif.

Ritter le regarde un moment, d'un air pensif. Ses traits s'assombrissent.

— Il ne serait pas impossible qu'elle ait déjà été tuée par ce coquin qu'est Alfred Wenzel, dit-il. A en juger par les différentes indications, ce ne sera pas le cas. Faisons d'abord un bon arrangement, cher Muller. Nous devons agir avec la plus grande prudence, vu que les deux — le baron et Alfred — ont déjà des soupçons.

— A mon grand regret, c'est moi qui en suis la faute, soupire Muller. Il m'a vu à la fenêtre, et quoiqu'il ne sache pas qui je suis, il le soupçonnera bien.

— Certainement, mais il n'y a plus rien à y changer maintenant. Cela aurait pu m'arriver aussi, cher Muller. Nous sommes maintenant à nous deux et nous avons affaire à deux hommes qui, quand ils voient qu'ils sent démasqués et pris, seront prêts à tout. Nous ne devons pas oublier non plus qu'ils disposent de la vie d'une femme sans défense. Nous devons agir en conséquence.

Jusqu'à la pointe du jour, tous deux délibèrent. Alors le plan est dressé.

Sans penser à dormir, Ritter monte de nouveau à cheval.

Muller cherche pour lui-même dans le village un cheval et emmène aussi le gendarme qui demeure ici.

Le détective lui souhaite la bienvenue, car il connaît très bien le chemin qui mène au château.

Les trois cavaliers partent.

Réussiront-ils à s'emparer de la victime des alliés d'Olga? Arriveront-ils trop tard?

CLXXVIII — Visite nocturne

LE CHATEAU de Rothenburg est plongé dans l'obscurité et le silence de la nuit.

Tout dort, seulement au second étage dans les appartements de la comtesse, quelques fenêtres qui donnent sur le jardin, sont éclairées.

C'est là qu'Olga se trouve, dans son boudoir.

Son beau corps est enveloppé dans un magnifique peignoir de soie grenat, entièrement garni de riches dentelles.

Etendue dans un fauteuil, la belle femme, plongée dans de sombres réflexions, regarde le plafond magnifiquement décoré.

Il n'y a plus de doute possible, la fin de son règne est proche.

Le comte Henri est devenu méfiant. Sa bonne foi en elle est ébranlée.

Malheur à elle si, un beau jour, il apprend toute la vérité.

Son cœur se serre d'angoisse et de préoccupation.

Fera-t-elle naufrage avec ses plans si bien combinés?

Devra-t-elle perdre tout espoir?

En arrivera-t-elle au point où celui qu'elle aime, avec tant de passion, la renoussera avec haine et dégoût?

Oh! quand, un jour, il saura ce qu'elle a fait, il la chassera du château comme un chien. Il la dénoncera à la police et lui fera subir une punition si bien méritée.

— Avant d'en arriver là, il mourra, dit Olga doucement, mais fermement déçue. S'il devient mon ennemi et s'il veut m'écraser, je l'en empêcherai, comme je l'ai fait pour son père.

Et on est près d'y arriver. Chaque jour peut amener le dénouement.

Attendra-t-elle ce jour? Ne sera-t-il pas trop tard pour se sauver?...

La même heure, trois hommes, d'une apparence très suspecte et portant des fusils sous leur large man-

L'Injuste Châtiment

[Suite de la page 18]

teau, se glissent dans le parc du château.

Ce sont Barbe-Rouge, Toit de Ciseau et le fraudeur Rasman. Ils s'approchent du château, du côté postérieur.

Prudemment, regardant de tous côtés, ils avancent dans le parc obscur.

— Halte! chuchote Barbe-Rouge, s'arrêtant avec ses compagnons. D'après ce qui paraît, tout est sûr. Dans le château tous dorment sous leur édredon. Nous aurons donc le jeu facile.

— Qui sait! gronde tristement le faux-monnayeur. Je n'ai pas la moindre envie de m'y hasarder. Ecoutez mon conseil, vieil ami, et renoncez à cette misérable histoire.

— Ah bah! ne commencez pas vos réflexions ennuyantes! répond Barbe-Rouge, fâché. Je me suis promis de dévaliser madame la comtesse, et je tiendrai parole. Vous verrez comme nous y entrerons facilement.

— Entrer là? Oui, cela je crois! gronde Toit de Ciseau. Mais en sortirons-nous? Voilà la question. Vous savez que le comte est chez lui?

— Bah, avez-vous peur de lui? rit Barbe-Rouge ironiquement. Alors vous pouvez rester dehors. J'arrangerai cette affaire avec Rasman.

La dispute dure encore un petit temps. Toit de Ciseau tâche en vain de détourner son audacieux camarade de son projet téméraire.

Enfin, il se séparent. Le faux-monnayeur reste en arrière et Barbe-Rouge et Rasman s'introduisent dans le château.

Sans faire le moindre bruit, ils ont ouvert une fenêtre et ils se trouvent dans une chambre du souterrain d'une aile inhabité du château.

Rasman prend une lanterne sourde et l'allume.

Doucement, ils se glissent vers la partie principale du château.

Bientôt ces hommes, à l'aspect effrayant, arrivent à l'étage où se trouvent les appartements d'Olga.

Jusqu'ici tout a bien marché; personne n'a remarqué les intrus, personne ne bouge, personne ne se montre.

Une porte s'ouvre et une femme, tenant une bougie en main, apparaît. Vivement, les deux hommes se sont retirés dans une niche et ferment leur lanterne.

— Il paraît que c'est la femme de chambre de la comtesse, chuchote Barbe-Rouge. Quel bon hasard. Cette petite doit nous montrer le chemin.

— Diable, c'est une charmante fille! dit Rasman, dévorant de ses regards la fille qui s'approche sans le moindre soupçon. Elle me plairait!

Barbe-Rouge rit et fait un signe d'intelligence.

La femme de chambre, qui veut aller se coucher, ne s'aperçoit pas du danger qu'elle court.

Quand elle veut passer devant la niche obscure, les deux hommes apparaissent tout à coup, et avant que la pauvre fille effrayée n'ait pu pousser un cri, ils l'ont saisie.

Une main lui ferme la bouche et, devant ses yeux, brille un poignard.

— Pas de bruit ou... dit Barbe-Rouge brutalement à son oreille.

A moitié évanouie de peur, la fille tombe à genoux, elle ose à peine respirer.

Barbe-Rouge enlace de son bras son corps tremblant et la relève.

— Allons, n'ayez pas peur, mon enfant! tranquillise-t-il. Nous ne vous ferons rien. Dieu me garde! Mais vous devez vous tenir très tranquille, autrement...

— Ah, mon Dieu! que me voulez-vous? demande la femme de chambre qui tâche en vain de se soustraire aux rudes tendresses de Rasman. Vous êtes des voleurs, des assassins!

Silence! dit Barbe-Rouge. Vous devez nous mener auprès de la comtesse. Je dois lui parler, comprenez-vous?

— Grand Dieu! Qui êtes-vous alors?

— Est-ce que vous ne me connaissez pas, ma fille! rit le chef des bandits. Je suis Barbe-Rouge.

— Oh ciel! Sainte-Mère Marie, secourez-moi! dit la fille, haletante d'émotion. Epargnez ma vie!

— Dinde que vous êtes; cessez ces pleurs, nous ne vous faisons rien, n'est-ce pas. Montrez-nous le chemin de la chambre de votre maîtresse!

— Que voulez-vous d'elle? balbutie la fille plutôt morte que vivante.

— Cela ne vous regarde pas! lui dit Barbe-Rouge. Marche, ou...

Son maintien menaçant en impose à la pauvre fille.

Les jambes fléchissantes, elle avance. Dans la chambre de devant, elle avance.

— Je... dois... quand même vous annoncer, balbutie-t-elle d'une voix tremblante.

Barbe-Rouge rit ironiquement.

— Nous ferons bien cela nous-mêmes. Rasman, vous resterez ici avec cette jeune dame. Observez-la bien et si elle veut faire du spectacle, alors...

Il fait un geste menaçant avec le poignard, qu'il tient en main.

Rasman rit satisfait. Il maintient la pauvre fille et ses yeux brillent d'une ardente passion.

Barbe-Rouge se dirige vers les appartements d'Olga. Là il trouvera bien la comtesse.

Sans faire de bruit, il avance sur les épais tapis et ouvre doucement la porte.

Avec prudence, Barbe-Rouge regarde dans la pièce.

Olga se trouve devant la glace et s'apprête à mettre sa toilette de nuit.

Ses belles épaules et ses bras magnifiques se font bien valoir, dans ce costume sommaire.

Cette femme, d'une parfaite beauté, offre une vue charmante et séduisante.

Stupéfait, Barbe-Rouge regarde ses belles formes. Le sang lui monte à la tête, ses yeux ressemblent à de charbons ardents.

Involontairement, il avance de derrière la portière qui le cachait.

Olga fait un mouvement, elle a remarqué dans la glace la sauvage apparition.

Elle pousse un cri de frayeur et s'élance vers le mur où se trouve le bouton de la sonnette électrique, à côté de son lit.

Une seule pression sur le bouton mettrait tout le personnel sur pied.

Au premier moment, Barbe-Rouge est ébahi, mais immédiatement il court à Olga.

Il comprend ce qu'elle veut faire.

— Halte! — pour le diable — ou c'en est fait de vous, avant que personne n'ait pu vous secourir, crie-t-il, en levant son poignard.

— Sortez, bandit! Sortez! crie Olga à haute voix. Elle tâche d'atteindre le bouton de la sonnette.

Barbe-Rouge recule. Son visage barbu et sauvage prend une expression terrible.

Savez-vous qui je suis? fait-il avec rage.

— Probablement le chef des bandits, Barbe-Rouge? répond Olga d'un ton, qui tient le milieu entre la peur et le mépris.

— Oui, vous l'avez deviné, madame la comtesse.

— Ah, et vous risquez de vous introduire dans le château? Vous risquez, misérable, de me surprendre dans mes appartements? Que me voulez-vous?

— Je veux vous parler.

— Partez! crie Olga, irritée, sinon j'alarme les domestiques et je vous fais faire prisonnier. Le comte von Rothenburg se trouve aussi au château, il vous tuera comme un chien!

Barbe-Rouge pousse un formidable juron et sa tenue devient de plus en plus menaçante.

— Madame la comtesse, vous devez me laisser dire en paix ce que j'ai à vous dire, ou — pour tous les diables — votre dernière heure aura sonné! tonne-t-il de sa grave voix de basse. Je ne suis pas seul ici. Si vous donnez l'alarme, mes hommes tueront sans grâce ni pitié tous ceux qui se montreront.

Cette menace rusée fait peur à Olga et paralyse son courage. Elle pense que Barbe-Rouge s'est introduit dans le château avec une bande d'au moins une dizaine d'hommes.

— Mais que voulez-vous? Parlez! Je vous écouterai! répond-elle pleine de rage, quoique extérieurement calme.

— Bien! Asseyez-vous, madame la comtesse, dit Barbe-Rouge, qui montre en riant une chaise, à côté de lui.

Olga se tient, cependant, près de la sonnette et répète, hautaine et brutale, son ordre de communiquer ce qu'il désire.

— Ne vous approchez pas! crie-t-elle, menaçante, quand Barbe-Rouge fait un pas vers elle.

— Bah! madame la comtesse, rit-il ironiquement, si je voulais, je pourrais faire de vous ce qu'il me plaît. La sonnette ne vous aiderait en rien. Mais je vois que vous avez peur de moi et je ne veux pas vous faire plus peur encore. Venons-en au fait. Il s'agit de mes dernières exigences. Vous ne m'avez pas encore envoyé de réponse à ce propos. C'est pour cela que je suis venu moi-même.

— Tiens? vous voulez encore avoir de l'argent, n'est-ce pas?

— Naturellement! Vous savez aussi pourquoi!

— Je n'ai pas d'argent

— Oh, ce sont des contes!

— Ah, si vous ne voulez pas me croire, je n'en puis rien, répond Olga froidement. Depuis que le comte est ici, je ne puis, à son insu, disposer de si fortes sommes.

— Comment et où vous vous procurez l'argent, cela m'est bien égal! répond Barbe-Rouge brutalement. Mais il faut, et cela immédiatement, au moins vingt mille francs!

— Bandit insolent! grince Olga, indignée. Vous n'aurez pas un sou!

— Réfléchissez avant de parler, madame la comtesse. Je puis vous forcer de me donner l'argent demandé. J'ai le détective entre mes mains, et si vous ne me donnez pas immédiatement l'argent, je remets cet homme en liberté dès demain.

— Je veux bien l'en laisser venir là.

— Effectivement?

Barbe-Rouge se tait un instant et continue:

— Mais je n'ai pas encore besoin de faire cela, je puis m'adresser à monsieur le comte et lui raconter toutes vos belles actions.

Olga éclate d'un rire outrageant.

— Essayez-le seulement! Le comte...

— Ah, misérable bandit! Avez-vous oublié ce que vous avez fait au comte? Allez le trouver. Il vous recevra comme vous le méritez.

— Vous ne voulez donc pas vous montrer intelligente?

— Je ne veux avoir aucune affaire avec vous. Partez et ne risquez plus jamais de vous introduire dans le château, si votre liberté et votre vie vous sont chères.

— Est-ce là votre dernière parole, madame la comtesse ? demande Barbe-Rouge avec un calme apparent, pendant que ses yeux brillent de colère.

— Oui, je ne donne plus rien !

— Alors... s'écrie Barbe-Rouge, ne contenant plus sa rage et sa colère, vous apprendrez à me connaître. Encore une fois — oui ou non ?

— Non ! dit Olga, d'un ton calme et incisif.

— Ne pourrai-je plus m'emparer de Margot non plus ? demande le chef des fraudeurs.

— Non, elle restera entre mes mains !

— Diabliesse ! hurle Barbe-Rouge et, d'un bond, il s'élance vers Olga.

— Au secours ! Au secours ! crie-t-elle, d'une voix alarmée.

Elle presse le bouton et les sonneries électriques résonnent dans tout le château.

Barbe-Rouge la saisit et, avec une force d'hercule, il la jette sur les coussins du lit.

Olga lutte en vain avec cet enragé qui, avec un rire satanique, la presse toujours plus fortement entre ses bras.

Dans la chambre de devant, on entend des cris perçants.

Tout le monde s'éveille dans le château et accourt.

Barbe-Rouge ne s'en inquiète pas. Son compagnon Rasman entre dans la chambre.

— En avant — Barbe-Rouge ! crie-t-il avec peur. La femme de chambre s'est échappée et elle crie tout le personnel ensemble. Les domestiques sont éveillés. Le comte vient.

— Laissez-le venir ! grince Barbe-Rouge. Mettez-vous à la porte et faites feu sur tout le monde qui veut entrer. Cette femme me payera sa dette par sa vie.

Cependant, Rasman se sent peu d'envie pour une lutte, sans chance de victoire.

— Non, non, la lutte est trop inégale. Fuyons, Barbe-Rouge, avertissez. Prenez ce que vous trouvez et partons !

La rumeur qui s'approche fait changer d'avis Barbe-Rouge. Il lâche Olga, qui se trouve sur les coussins, se lamentant à moitié évanouie.

Vivement, le bandit découvre un joli coffret, incrusté d'ivoire et d'argent qui se trouve sur la table de toilette.

Quand il l'ouvre, il pousse un cri de surprise, car c'est rempli de bijoux et de diamants.

— Ah ! ah ! les bijoux de la comtesse ! rit-il, triomphant, c'est une bonne trouvaille !

Il s'empare du coffret et, suivi de Rasman, il s'enfuit.

De la chambre attenante, ils s'enfoncent dans un corridor, qu'ils traversent en courant.

Déjà apparaissent des domestiques avec de la lumière. Quelques-uns sont armés.

Quand les fuyitifs ont atteint l'escalier, le comte apparaît, un revolver en main.

— Ils sont là — halte ! les voleurs ! tonne-t-il.

Barbe-Rouge et Rasman accélèrent leur fuite. Derrière eux, sifflent des balles de revolver.

Cependant, les agiles bandits atteignent la sortie, sains et saufs et disparaissent dans le parc obscur, où ils retrouvent Toit de Ciseau.

— Soyez sur vos gardes, diabliesse ! grince Barbe-Rouge, en élevant le poing menaçant vers le château. Ce ne sera pas la dernière fois. Je reviens !

Il regagne la forêt avec ses compagnons.

Le comte Henri n'a pas reconnu les deux bandits dans l'obscurité. Il apprend, cependant, par la femme de chambre que c'était Barbe-Rouge.

Il est saisi de peur et de colère. Il rassemble tout le personnel et poursuit les fuyitifs.

Ceux-ci ont quitté le parc et les environs.

La poursuite est infructueuse.

Le comte Henri retourne et se rend auprès d'Olga, qu'il trouve en grande excitation, en compagnie de sa femme de chambre.

— Avez-vous saisi le bandit ? demande-t-elle.

Le comte Henri secoue négativement la tête. Il tremble de surexcitation.

Sa haine contre Barbe-Rouge s'est réveillée.

— Si j'avais seulement soupçonné que vous couriez un si grand danger et que ce diable dans une peau humaine avait risqué de s'introduire dans le château ! grince-t-il. Oh, si seulement quelqu'un m'avait appelé. La canaille ne me serait pas échappée.

Olga lui raconte comment Barbe-Rouge l'a surpris, dans sa chambre à coucher.

— Que vous voulait-il, ce coquin ? demande le comte Henri. Pourquoi ne s'introduisit-il pas chez moi ?

— Il l'aurait bien fait après ! dit Olga d'une voix faible et haletante. Mais j'ai réussi à donner l'alarme. C'est par là que je l'ai mis en fuite. Il voulait voler. Le misérable a emporté mes bijoux, pleure-t-elle avec désespoir.

Elle ne souffle pas un mot de ses relations avec Barbe-Rouge, ni du véritable but de sa visite.

Le comte Henri n'en soupçonne rien non plus. Il tâche de consoler Olga par la promesse de remplacer ses bijoux volés par d'autres, dans le cas où l'on ne pourrait plus mettre la main sur ceux qui ont disparu.

— Je déclarerai immédiatement cette invasion brutale à la police ! dit-il. Les poursuites contre ce bandit doivent être entamées, cette fois-ci, pour du bon. Je voudrais bien qu'il revint ! Alors, sa dernière heure aura sonné !

— Mais aussi la vôtre, gronde Olga, quand il a quitté la chambre. L'idée ne serait pas encore si mauvaise. Si vous êtes perdu pour moi et si l'on n'y a plus d'espoir de vous posséder et que je dois craindre ma perte par vous, ce serait le meilleur moyen de laisser à Barbe-Rouge le soin d'y mettre fin !

CLXXIX — Dans les voûtes du vieux château

DANS LA FORÊT, le baron von Fohren retrouve Alfred et continue avec celui-ci son chemin vers le château.

Après une course folle, ils atteignent le lieu de destination, avant la pointe du jour.

Alfred ouvre lui-même la porte et la ferme soigneusement. Alors, ils se rendent ensemble chez Fanny.

Celle-ci n'est pas peu surprise de l'arrivée du baron.

Hâtivement, on la met au courant de tout et ils forment ensemble un plan.

— Liane n'a pas encore fait réapparition, n'est-ce pas ? demande Alfred.

— Non, déclare Fanny. Toute seule, je ne pouvais pas la chercher. Je crains qu'elle soit sortie du château.

— C'est presque incroyable, dit Alfred, douteux. Y a-t-il un chemin secret qu'elle aurait découvert et dont elle aurait pu faire usage, s'adressait-il au baron.

— Pour autant que je sache, il n'en existe pas.

— Alors elle doit être ici. Nous devons la trouver, dit Fanny, décidée.

Il ne nous restera maintenant que le temps pour la trouver, dit Alfred, préoccupé. Je crains que l'homme, que nous tenons pour un policier secret, sera ici dans quelques heures.

Renommé Depuis 50 Ans

THÉ "SALADA"

Malgré les difficultés actuelles la qualité superbe de ce thé favori est maintenue.

Si votre budget...

Si votre budget ne vous allouait que \$5.00 pour toute l'année au chapitre des distractions, vous vous trouveriez sans doute la personne la plus malheureuse du monde. Il est vrai que la somme de \$5.00 représente bien peu de chose à une époque comme la nôtre où jamais l'inflation ne

s'est jamais montrée aussi menaçante ! Et pourtant, cette modique somme de \$5.00 peut, si vous le voulez, vous procurer plus de cinquante romans d'amour, un nombre encore plus considérable de nouvelles sentimentales et récits policiers, sans compter d'innombrables articles illustrés, de chroniques variées et instructives, de conseils pratiques, de recettes de cuisine et quoi encore ? Bref : cette somme de \$5.00 peut représenter une abondante matière à lire qui alimentera vos moments de loisirs toute l'année durant... Il n'y a ni mystères ni trucs là-dedans, et en agissant ainsi, vous obéissez agréablement au principe de saine économie que le simple bon sens nous recommande ; voilà : souscrivez un abonnement à nos trois magazines :

LE SAMEDI

LA REVUE
POPULAIRE

LE FILM

C'est facile, mais il fallait y penser. Parlez-en à ceux qui ont réduit de cette façon le budget de leurs distractions !



COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom _____

Adresse _____

Localité _____ Province _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

—S'il vient seul, ce n'est pas si grave, dit Fanny.

—Oh, très probablement qu'il amènera du renfort. Nous devons nous préparer à tout.

—Vous avez raison, approuve le baron. Nous devons emmener la fille, qui a trouvé protection chez le vieux Berthold. Nous pourrions bien nous tenir cachés ici, si ce vieillard n'y était pas. Mais il ne se tairait pas. Il connaît le château jusque dans ses moindres détails et il nous trahirait.

Alfred et Fanny se mettent immédiatement à la besogne.

Ils emballent tout ce qu'ils possèdent et se déguisent pour ne pas être reconnus.

Entre-temps, le baron se rend à la tour.

Il fracture la porte qu'Alfred a clouée et monte l'escalier, qui mène à la chambre du vieux régisseur.

Le baron von Fohren frappe à la porte du second étage.

—Qui est là? demande le vieillard.

—C'est moi, le baron von Fohren, répond le baron. Ouvrez, Berthold.

Après quelques instants, la porte s'ouvre et sur le seuil se trouve le vieux régisseur, regardant stupéfait le visiteur inattendu.

—D'où venez-vous, monsieur le baron? demande-t-il. Savez-vous ce qui s'est passé ici?

—Oui, je sais tout, répond le baron brutalement, et je suis très mécontent de vous.

Il entre dans la chambre, qui n'est éclairée que faiblement par une petite lampe.

Il regarde et ne découvre pas Margot.

—Berthold, où est la fille que vous avez prise, auprès de vous?

—Partie, monsieur le baron, est la réponse calme.

Le baron, tout ému, regarde le régisseur d'un air douteux.

—Quoi? — partie? Pour où? s'écrie-t-il, irrité.

—Je ne sais pas où elle est allée, mais puisque la fille n'était pas en sûreté chez moi, je l'ai descendue, au moyen d'une corde, par la fenêtre. Elle voulait partir pour ne pas tomber entre les mains de ses assassins.

Au premier moment, le baron n'en revient pas de stupéfaction.

—Elle s'est donc enfuie? grince-t-il, irrité. Et vous, vieil imbécile, vous avez aidé cette folle dans sa fuite. Oh Ciel! clame-t-il, désespéré.

—La fille n'est pas folle du tout, monsieur le baron.

—Comment? comment pouvez-vous juger de cela? s'écrie le baron en colère. Vous avez causé un grand malheur, vieux. Comment l'idée vous est-elle venue de vous mêler de ces choses-là? Ces gens sont mes hôtes. Vous vous êtes comporté très grossièrement envers eux, vous avez totalement manqué de respect.

—Monsieur le baron, lui interrompt le vieux, sombre et décidé, j'admets que vous ne sachiez rien de ce que ces gens ont fait ici. Autrement vous ne me feriez pas de reproches. A mes yeux, ce ne sont que des criminels. La pauvre fille me racontait —

—Oui, je puis bien penser de quelles histoires aventureuses cette folle vous a régalié. Mais il n'y a pas un mot de vrai là-dedans. Et je vous répète que vous vous êtes mal conduit.

D'un air indifférent, le vieux hausse les épaules.

—J'ai fait ce que j'ai cru être mon devoir, répond-il fermement.

Le baron est tellement surexcité et tellement en colère, qu'il continue d'adresser les plus vifs reproches au vieux, jusqu'à ce que celui-ci, de son côté, abandonne toute politesse et reprend son ton habituel et grossier.

—Si, monsieur le baron, vous faites cause commune avec ce malendrin, qui se trouve dans le château, alors

cette affaire ne me regarde pas. Mais vous ne m'en ferez pas accroire," clame-t-il, indigné. Je dispose de mon bon sens et je puis très bien distinguer si quelqu'un est fou ou non. Et cette autre doit être folle aussi, n'est-ce pas? C'est très facile à dire. Avec cela, on cache le crime qu'on commet envers ces deux malheureuses jeunes femmes.

—Pour le diable, vieux, prenez garde à vos paroles, crie le baron hors de lui. Comment osez-vous vous permettre de me jeter à la tête des insultes, à moi, votre seigneur?

—Des insultes? Je n'ai encore rien dit de semblable à vous, monsieur le baron.

—Vous insultez mes hôtes, cela me regarde aussi, crie le baron, rageant. Je vous chasse, allez au diable, je ne vous tolère pas plus longtemps ici. Le vieillard se redresse et sur ses lèvres se montre un petit rire, qui paraît presque méprisant.

—Vous n'en avez ni le droit, ni la puissance, monsieur le baron, dit-il calmement. Vous n'êtes pas mon maître et je ne suis pas votre serviteur.

—Vous êtes un insolent, un entêté, grince le baron. Je vous prouverai bien que je puis vous chasser.

—Vous ne pouvez pas anéantir le testament du baron défunt.

Pour toute réponse, le baron pousse un juron et parcourt le chambre en jurant et en insultant, pendant que le vieux se dirige vers le poêle et commence à préparer son déjeuner.

—Bien, alors — je vois que, de cette manière, on arrive à rien avec vous, gronde le baron, se calmant enfin. Tenez-vous à votre opinion, alors. Mais ce que j'ai à vous dire, c'est qu'il ne faut pas exagérer l'affaire en racontant ces choses-là partout. Ce que cette fille vous a raconté ne sont que des illusions. D'ailleurs, mes hôtes partent aujourd'hui avec l'autre jeune femme. Moi, je ne reste pas plus longtemps ici. J'ai voulu voir comment marchent les affaires ici. Vous êtes donc de nouveau seul et, pour ma part, vous pouvez inviter à danser le diable en personne. De ma vie, je ne reviens plus dans ce refuge de hiboux!

—Dieu merci! gronde le vieillard en soi-même et ferme brusquement la porte, derrière le baron.

Plein de rage, le baron retourne auprès de ses alliés et raconte sa conversation avec le vieux régisseur et la fuite de Margot.

Alfred et Alfred l'écoutent tout effrayés.

La fuite de Margot déjoue tous leurs plans et leur indique un danger menaçant.

Il ne leur sert à rien de maudire le vieux régisseur, leur victime s'est échappée et une poursuite de Margot leur paraît inutile.

—Nous le ferons sentir à ce vieux rusé! hurle Alfred, impatient de se venger. Lui seul en est la faute. Il est cause de notre perte à nous tous!

—Naturellement! approuve Fanny. Si l'on vient faire une enquête ici, ce vieux grondeur nous trahira sans pitié et racontera tout ce que Margot lui a dit. On doit donc le rendre inoffensif.

—Non, non, je ne veux pas de violences, pas de meurtre! décline le baron, décidé.

—Nous ne devons pas le tuer. Dieu nous garde! répond Fanny. Je ne prétends pas cela. Mais peut-être que nous pourrions l'enfermer quelque part de sorte qu'il ne pourra pas nous trahir.

—On pourrait bien le découvrir et la chose serait d'autant plus grave pour nous. Nous devrions nous hâter de partir, déclare le baron von Fohren.

—Et Liane? demande Alfred.

—Il ne nous reste pas le temps de la chercher.

—Mais nos ennemis pourraient la trouver?

—Ce n'est pas impossible. En tout cas, nous devons tenir compte de cela, croit le baron.

—Et alors tout est fini, s'écrie Fanny, surexcitée. Non, nous devons empêcher cela. Nous ne pouvons pas partir.

—Je ne reste pas une heure de plus ici! persiste le baron.

Alfred ne se sent plus en sûreté au château. Il aime mieux abandonner tout le reste que de se perdre lui-même.

A la fin, Fanny doit reconnaître qu'il ne leur reste rien d'autre chose à faire que de disparaître aussitôt que possible.

—Mais, moi je sais autre chose, remarque-t-elle. Si Liane est encore au château, elle sortira bien de sa cachette, aussitôt que nous serons partis. Le vieux régisseur la prendra aussi près de lui, et quand viendront les

policiers, elle pourra triompher. Nous devons tâcher d'écarter ce danger.

—Mais comment? demande Alfred. Monsieur le baron a raconté au régisseur que nous partions tous et emmenions Liane.

—C'est très bien comme cela, continue Fanny. On ne se doutera pas que Liane est encore ici et on ne la cherchera pas avec autant de zèle. Pour empêcher qu'elle se montre, un de nous trois doit rester ici.

—C'est vrai, approuve le baron. Mais qui doit rester ici?

—Moi! dit Fanny, décidée. Je me cacherais si bien que personne ne me trouvera et, en même temps, nous saurons ce qui se passe ici.

Sans hésiter, les deux hommes se déclarent satisfaits de cet arrangement et se préparent hâtivement pour le départ.

Entre-temps, la voiture est attelée.

Quoique personne n'y montera, on doit faire semblant que Fanny et Liane s'y trouvent, ceci pour tromper le régisseur, qui observera bien le départ de ses hôtes.

Alfred monte sur le passé comme cocher et le baron à cheval se tient à côté de la voiture.

C'est ainsi qu'ils sortent de la porte, que le baron ferme de nouveau à l'extérieur.

Quand il regarde la fenêtre du second étage de la tour, il remarque, en effet, le vieux Berthold, qui voit s'éloigner la voiture.

On s'en va au grand trot dans la direction opposée du village. Le baron devance de beaucoup la voiture pour reconnaître le chemin.

Puisque Margot s'est probablement enfuie dans cette direction — autrement elle aurait dû rencontrer le baron et Alfred — ils espèrent rattraper la fille et pouvoir s'en emparer. parer.

Après le départ de ses alliés, Fanny ne se montre plus dans la cour.

Elle prend un panier avec des vivres, ainsi qu'une lanterne, et ferme ses appartements.

Elle monte vite l'escalier tournant d'une des tours angulaires.

Sous le toit de la tour se trouvent des ouvertures circulaires, comme des fenêtres ouvertes, d'où l'on peut voir très loin sur la bruyère.

Ici, dans cette tour bien aérée, Fanny s'installe et regarde par les ouvertures, de tous côtés. Elle voit au loin la voiture et le baron.

De l'autre côté, elle n'aperçoit rien de l'ennemi, qui viendra, cependant.

C'est encore très tôt et Fanny doit attendre deux heures, avant qu'elle voit monter, à la lisière de la forêt, une nuée de poussière, qui indique que Ritter et ses compagnons vont arriver.

Elle ne soupçonne pas qui arrive. Mais bientôt elle voit briller dans le soleil le casque et les armes du gendarme et elle sait maintenant que l'affaire est plus sérieuse qu'on ne le pensait.

Elle prend dans le panier une paire de jumelles et, au moyen de celles-ci, elle observe les trois cavaliers qui s'approchent au galop.

Fanny n'attend pas leur arrivée, car la tour ne lui paraît pas une cachette appropriée. En toute hâte, elle descend les escaliers.

Dans les voûtes du château, elle entend le vieux Berthold.

Fanny l'évite avec prudence.

Probablement qu'il cherche Liane.

Elle-même cherche aussi la disparue, mais en vain.

Elle entend frapper fortement contre la porte.

Les cavaliers sont là et désirent entrer.

Fanny entend que le régisseur quitte le château. Elle regarde par la fente

HYGIÈNE ET IMMUNISATIONS

Afin d'assurer la prépondérance des naissances sur les décès et, par conséquent, de faire en sorte que la population continue d'augmenter et de se maintenir bien portante, le ministère de la santé et du bien-être social de la province de Québec s'efforce de répandre dans tout notre territoire les principales notions d'hygiène et de médecine préventive, de prémunir contre les maladies contagieuses adultes et enfants. Dans ce but, les bureaux de santé connus sous le nom d'unités sanitaires, se livrent à une propagande intensive par des conférences d'hygiène générale, des cours aux jeunes filles, des leçons de secourisme, des représentations cinématographiques, des communiqués aux journaux et aux autres périodiques et la distribution d'une instructive littérature. Au cours de 1943, les visiteuses d'hygiène de nos 55 unités sanitaires se sont rendues dans 199,663 familles. Au cours de 1,956 cliniques antituberculeuses, nos spécialistes ont examiné 55,778 personnes durant la même période. Quant aux différentes maladies contagieuses, elles ont nécessité l'examen de 65,042 contacts et cas suspects.

L'excellence des résultats obtenus dans la lutte contre la diphtérie se traduit par une diminution considérable. Au cours de 1943, les hygiénistes des différentes unités sanitaires ont effectué 47,367 immunisations complétées et 20,169 immunisations de rappel. Durant la même période, les vaccinations antivaricelliques réussies ont atteint 20,369 et les vaccinations antityphoïdiques, 11,401. Il y a eu 90 conférences et démonstrations publiques d'hygiène maternelle, 12,193 démonstrations à domicile et 22,686 visites prénatales. L'hygiène de la première enfance a nécessité 7,334 cliniques de puériculture au cours desquelles on a examiné 127,813 nourrissons (0 à 1 an), 93,884 enfants d'âge préscolaire. Pendant ces 12 mois, les hygiénistes ont visité à domicile 125,637 nourrissons et 175,910 enfants d'âge préscolaire. Quant à l'hygiène de l'âge scolaire, il appert que 230,281 enfants habitants les circonscriptions desservies par des unités sanitaires ont assisté à 8,413 conférences; 108,172 ont subi l'examen physique et 26,414 l'examen médical. Il y a eu 817 conférences d'hygiène dentaire avec examen de 36,696 enfants.

Ceci n'est qu'une partie du travail excellent accompli par le personnel de nos 55 unités sanitaires.

d'un volet et le voit courir vers la porte.

Maintenant, elle se glisse dans la halle, d'où, sans être vue elle-même, elle peut voir sur la cour.

Elle est très téméraire, car, du moment qu'elle ne peut pas fuir très rapidement, elle doit nécessairement tomber entre les mains de ses ennemis.

Et cependant elle reste, retenue par le désir de voir ses ennemis de près et d'écouter leur conversation.

En dehors de cela, elle est inquiétée par la question : où est Liane ? qu'est-elle devenue ?

A chaque instant, elle craint que Liane apparaisse soudainement et coure à la rencontre de ses sauveteurs, sans qu'elle — Fanny — puisse l'en empêcher.

Les trois cavaliers arrivent dans la cour.

Fanny ne reconnaît ni le détective Ritter, ni son subordonné Muller, parce que tous deux ont mis des fausses barbes et se sont déguisés par d'autres moyens.

— Qui sont ces deux hommes ? se demande Fanny, étonnée. Sont-ce des policiers ou non ? La présence du gendarme le ferait supposer.

Elle voit qu'ils sont en conversation animée avec le régisseur et que celui-ci montre, à diverses reprises, le château.

Il raconte naturellement ce qu'il sait et à peine a-t-il fini, que tous s'approchent de l'entrée.

Maintenant, Fanny doit se mettre en sûreté aussi vite que possible. Elle n'hésite donc pas plus longtemps.

Comme une ombre, elle se glisse au fond de la halle, ouvre une porte sous la voûte de l'escalier et descend l'escalier de pierre qui mène aux caves. A peine a-t-elle fait quelques pas que les hommes s'introduisent dans la halle et dirigent également leurs pas vers la large porte, sous l'escalier.

Avec une hâte redoublée, Fanny descend, éclairant son chemin au moyen de sa lanterne.

Elle est en bas. Deux corridors, fômés par de sombres voûtes et qui se croisent, se trouvent devant elle.

Par où fuira-t-elle ? Elle n'a pas le temps de réfléchir, elle entend qu'on ouvre déjà la porte.

L'a-t-on aperçue ? Les ennemis sont-ils sur la trace ?

Elle fuit dans le corridor à gauche. Un peu plus loin celui-ci se bifurque. Elle suit une des bifurcations.

Derrière elle, elle entend les pas et les voix de ses ennemis qui résonnent sombrement dans ces voûtes obscures.

Il n'est pas facile pour Fanny de bien trouver son chemin, quoi qu'elle soit déjà venue avec Alfred.

Elle court plus loin, traverse un corridor après l'autre et se trouve enfin devant une porte, entièrement garnie de plaques de cuivre et sur lesquelles se trouvent écrits quelques mots.

Fanny ne peut en déchiffrer la signification.

Elle ne sait pas ce qui se trouve, derrière cette porte mystérieuse.

Elle ouvre la porte qui se meut lentement, en grinçant sur ses gonds.

Hésitante, Fanny se trouve sur le seuil. Un air humide et moisi sort de cette place, où règne une obscurité et un silence de tombeau.

Elle entend de nouveau ses ennemis qui s'approchent. Il ne lui reste pas de choix.

Probablement qu'elle pourra se mettre en sûreté. Elle sent les premières marches d'un escalier, qui doit la mener dans des profondeurs inconnues.

Fanny ferme la porte derrière elle et y met le verrou.

Maintenant personne ne peut la suivre. Elle descend doucement.

L'escalier est en pierre, les marches sont humides et glissantes ; l'air de-

vient de plus en plus lourd et, à mesure qu'elle descend, sa lanterne brûle plus faiblement.

Arrivée en bas, elle se trouve en face d'un corridor entièrement garni de cuivre.

Elle y entre. Des deux côtés, il y a de lourdes portes en fer et, quand elle ouvre une de celles-ci, elle recule en frissonnant.

Elle voit un espace étroit et humide dans lequel se trouve un squelette, attaché à une chaîne.

Où se trouve-t-elle ?

Dans d'autres temps, ces places souterraines ont peut-être servi de prison et ont probablement eu d'autres destinations.

Plus tard, on s'en servit comme sépulcres, tel que le constate Fanny, quand elle ouvre une autre porte.

Dans la voûte, qui se trouve devant elle, elle voit deux cercueils en métal. Ici a été enterrée la dernière châtelaine, dont la vie a eu une fin si tragique.

Un frisson glacé parcourt Fanny dans tous ses membres. Soudainement, elle se sent prise d'une peur superstitieuse.

N'apercevait-elle pas un bruit ? N'entendait-elle pas un soupir, sombre et frissonnant, comme si un esprit planait dans ces voûtes mystérieuses ?

Ses ennemis veulent entrer. Ils veulent également descendre.

Maintenant, elle doit chercher une issue pour leur échapper.

Déjà, en haut le verrou, rongé par la rouille, se brise.

Poussée par une peur fiévreuse, Fanny s'élance en avant. Le corridor est long.

Là, de son côté, une des portes en fer est ouverte et, au moment où Fanny arrive, une apparition blanche en sort.

Une femme, enveloppée d'un drap mortuaire et qui a un extérieur cadavérique !

Fanny pousse un cri d'effroi.

— La léthargique ! crie-t-elle et recule. Et là — est-ce une vision causée par sa peur ? — là apparaît une femme.

— Liane ! dit Fanny, en haletant.

Au même moment, la porte de fer se referme et elle se trouve seule.

L'apparition a disparu.

Comme poursuivie par le diable en personne, Fanny continue sa course folle, à travers ces voûtes obscures.

Etait-ce Liane qu'elle a vue ? Et celle-ci sera-t-elle découverte par Ritter et ses compagnons ?

CLXXX — Funeste fatalité

PUISQUE Margot ne pouvait soupçonner l'approche de sa libération, elle s'était enfuie.

Le vieux serviteur avait dit la vérité au baron, car Margot s'est, en effet, échappée du château avec son assistance.

Ils avaient vu qu'Alfred se rendait au village et immédiatement Margot prenait une décision.

Ne pouvant ouvrir la porte de la tour, il ne lui restait qu'à passer par la fenêtre.

Avant minuit, le vieillard descendait la malheureuse fille au moyen d'une corde.

Il conseillait Margot de ne pas prendre la direction du village, car sur ces chemins elle pourrait rencontrer Alfred.

La libérée fuyait d'un autre côté.

Pendant toute la nuit, elle marchait à travers les bruyères et la forêt obscure.

A la pointe du jour, elle atteint un village.

Elle est exténuée et ses jambes refusent de la porter plus loin ; mais la crainte d'être poursuivie par Alfred ne lui laisse pas un moment de repos.

Sur la charrette d'un paysan, elle fait le trajet à la ville la plus proche, une petite localité où se tenait justement la foire annuelle.

Dans les rues, autrement si paisibles et désertes, règne une grande animation.

Le petit nombre d'hôtels sont remplis et Margot peut se féliciter de trouver encore une chambre.

On lui indique une petite mansarde.

Elle se fait apporter un déjeuner et se remet de sa fatigue par un sommeil de plusieurs heures.

Elle s'éveille dans l'après-midi.

Du dehors, elle entend le bruit de la foire. A cette heure, elle est précisément très animée.

Les paysans des environs sont arrivés pour faire leurs emplettes.

Pendant des mois, on compte sur la foire et les femmes mettent quelques deniers de côtés pour se procurer le nécessaire ou quelque parure.

Les jeunes gens achètent des bibelots pour eux ou pour leur dulcinée et les forains font d'excellentes affaires.

Parmi la foule, circulent des enfants qui regardent avec des yeux avides toutes ces belles choses, qui se trouvent devant eux. Et par-ci et par-là un d'eux se sent le plus heureux des mortels, quand ses parents lui font cadeau d'un jouet.

L'hôtel ressemble à une ruche d'abeilles. Dans cette animation, personne ne fait attention à Margot, personne ne la voit, personne ne la connaît.

Cela lui est très agréable, car maintenant personne ne la pressera de questions embarrassantes. Elle se sent en sûreté ici.

Elle visite la foire et se promène entre les échoppes. Quel spectacle attrayant, quel mélange singulier. Que de choses admirables et bonnes à acheter !

En résumé, la foire est admirablement belle, et Margot, en contemplation devant toutes ces magnifiques choses, oublie pour quelques heures sa peine et ses préoccupations.

Quand elle retourne, vers le soir, dans l'hôtel, elle trouve sa chambrette prise.

On a oublié qu'elle l'avait louée et on l'a donnée à un autre hôte.

Dans son embarras, Margot s'adresse à la femme de l'hôtelier et la prie de lui donner un autre appartement.

Margot éveille l'attention de l'hôtelière, qui jusqu'ici ne l'a vue qu'à peine.

Pleine d'étonnement et de méfiance, elle regarde la jeune fille qui, à en juger d'après son extérieur et sa tenue, ne ressemble en rien aux autres logeurs.

De plus, la beauté de Margot éveille son admiration.

Vous êtes étrangère ici, n'est-ce pas, mademoiselle ? demande-t-elle.

Margot répond que oui.

La femme est curieuse de savoir d'où elle vient et où elle veut aller et, par ces questions, la pauvre fille est bien embarrassée.

Elle se garde bien de confier ses aventures à l'hôtelière, car elle craint, avec raison, qu'on ne la croirait pas.

Elle donne une réponse évasive, qui fait croître la méfiance de la femme.

— Ecoutez un peu, mademoiselle, dit-elle, mécontente, vous m'avez l'air d'une personne qui n'est pas dans le droit chemin. Car, comment une jeune fille parcourrait-elle seule le pays, sans protection aucune ? Je vois que vous êtes en quête de quelque aventure.

— Dieu me garde ! s'écrie Margot, rougissante de honte. Comment pouvez-vous penser de telles choses ?

— Oh ! avouez-le, continue l'hôtelière. Vous vous êtes enfuie de la maison paternelle ?

— Ma bonne femme, vous me peinez vraiment par vos soupçons, répond

Frictionnez bien à l'Absorbine Jr.

... quelques gouttes suffisent

Les muscles de la cuisse courbaturés ? Appliquez quelques gouttes d'Absorbine Jr. et frictionnez-vous. Ceci active la circulation dans les parties affectées et chasse les acides qui causent la fatigue. Le soulagement suit bientôt. Ayez toujours de l'Absorbine Jr. à portée. \$1.25 la bouteille aux pharmacies.

W. F. Young, Inc., Lyman House, Montréal, P.O.

ABSORBINE Jr.

* Une Sauce Epaisse faite d'après la recette anglaise — Donne du piquant à tous les plats de viande et de poisson. 19F



C & B
THICK SAUCE
PAR
CROSSE & BLACKWELL

COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI

(Canada seulement)

1 an \$3.50
6 mois \$2.00

IMPORTANT — Indiquez d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Margot, indignée. Je n'ai plus de parents et je suis indépendante. Vous comprendrez facilement que je ne puis confier mes affaires à la première personne venue.

— Bien ! répond brutalement l'hôtesse. Mais si je dois héberger quelqu'un, je veux savoir ce qu'elle est et qui elle est. Et puisque vous ne voulez rien me communiquer à ce sujet, je ne puis vous héberger plus longtemps.

— Mon Dieu ! s'écrie Margot, effrayée, et les larmes aux yeux. Où dois-je me rendre maintenant ?

— Cela ne me regarde pas ! est la réponse brutale.

Margot ne sait que faire.

Racontera-t-elle à l'hôtesse ses malheurs et ses peines ? Peut-être lui réussira-t-il d'émouvoir le cœur de cette femme.

Où pourra-t-elle trouver de la protection et un abri ?

Mais quand elle veut s'adresser à la patronne, celle-ci s'occupe d'autres consommateurs, qui croissent toujours en nombre et qui veulent être servis tous à la fois.

Margot se trouve dans le plus pénible embarras.

On lui a montré la porte, comme si elle était une mendicante ou encore pire.

Non, elle doit tâcher de trouver du logement pour cette nuit, dans un autre hôtel.

Les autres personnes commencent à s'apercevoir d'elle. De curieux regards l'observent et elle entend toutes sortes de remarques.

On questionne la patronne et Margot entend que celle-ci la juge avec beaucoup de mépris et qu'elle parle même de la police.

La malheureuse jeune fille s'éloigne en silence. Elle ne sait comment se tenir de honte.

En sanglotant, elle traverse la foire, où il y a beaucoup de monde devant les échoppes bien éclairées.

Là-bas, au bout de la ville, se trouve un logement le plus mauvais de la localité, où tous les ambulants, les joueurs d'orgues, les danseurs de corde, etc, se sont installés.

Margot tremble en entrant et en voyant les logeurs. Mais elle n'a pas de choix.

Si elle ne veut pas passer la nuit à la belle étoile, elle doit bien se résigner à la passer ici.

On la reçoit sans difficultés. Le patron demande son nom et quelques autres particularités, mais il se contente des renseignements reçus.

Mais il ne reste que peu de places. A la fin, la ménagère, qui voit qu'elle ne peut pas compter Margot parmi les autres habitués, lui prête sa propre chambre, mais cela à un prix exorbitant.

Margot prend son porte-monnaie et paye d'avance, sans marchander.

Il ne lui reste plus que quelque petite monnaie, car ses moyens étaient restreints.

En tout cas, elle se réjouit d'avoir trouvé un gîte. Elle se fait apporter de quoi écrire et commence une lettre pour le comte Henri.

Elle veut lui communiquer tout ce qui lui est arrivé. Dans sa lettre, elle lui dénonce toutes les intrigues d'Olga et ses cruautés envers elle et Liane.

Elle finit son épître par ces mots :

« Je sais maintenant que tout ce qui nous sépare ne sont que des tromperies et des mensonges et que vous m'aimez encore. Je suis parvenue à m'échapper des mains de mes ennemis. Je vous en supplie, cher Henri, venez ici et libérez aussi votre malheureuse sœur Liane ! »

Quand Margot a fini sa lettre il était déjà tard. Dans le logement, il y a beaucoup d'animation.

Les logeurs chantent et boivent et font un tapage infernal.

Pendant quelque temps, Margot écoute le bruit et les voix qui montent de la salle de consommation, jusque dans sa chambre.

Elle se trouve là, sa lettre en main, hésitant pour aller la mettre à la poste. Elle craint de traverser la chambre qui héberge également une troupe étrangère.

Soudainement, son attention est attirée par une voiture qui s'arrête devant la maison. Il arrive toujours des logeurs ?

Elle jette un regard derrière le rideau, dans la rue, et voit une voiture qui ne lui est pas inconnue.

Dans le café tout se tait. Les étrangers sont entrés. Margot a entendu une voix au son de laquelle son cœur s'emplit de peur et d'angoisse. Elle est comme pétrifiée. Elle est saisie d'effroi et, avec une peur désespérée, elle regarde la porte.

Alfred et le baron ont pris le chemin par où Margot s'est enfuie. Tous deux arrivent dans le village où Margot s'arrêta.

Ils apprennent qu'un paysan a emmené Margot en ville.

Alfred est joyeux, car il ne doute pas que ce soit vraiment Margot qu'on lui a décrit.

Aussitôt que les chevaux se sont suffisamment reposés, ils continuent le voyage. Vers le soir, ils atteignent la petite ville et les alliés s'installent dans un hôtel, près de la foire.

Ce n'est pas dans celui où Margot a logé. A peine les chevaux sont-ils dans l'écurie et les hommes ont-ils

profité de quelque nourriture, qu'Alfred commence son enquête.

Dans cette maison, on ne sait rien de Margot.

Le comédien ne désespère pas.

Si Margot est encore dans la ville, il la trouvera bien.

Il raisonne le baron, pour l'accompagner, quoique celui-ci ne s'y sent pas disposé.

Ils se rendent à l'hôtel, de l'autre côté de la rue, et là ils sont sur la bonne trace.

Alfred décrit à la patronne la fugitive et ajoute que c'est une fille de sa famille qui s'est enfuie.

— J'y ai bien pensé, s'écrie vivement la patronne. Oui, voilà ce que j'ai vu aussi, mais elle ne voulait pas l'avouer. Si j'avais pu soupçonner que vous seriez venu pour chercher votre parente désobéissante, je l'aurais bien laissée ici.

— Oui, c'est dommage que vous n'ayez pas fait cela, ma chère femme, reprend le comédien, feignant une grande douleur. Une bonne récompense vous est ainsi échappée. Où dois-je aller chercher la pauvre parente séduite ?

La patronne regrette d'avoir montré la porte à Margot, car elle aurait volontiers empoché la récompense promise.

— Peut-être que la demoiselle est encore en ville, répond-elle. Il y a encore des hôtels en ville. Demandez des renseignements nécessaires pour la retrouver. Je vous aiderai volontiers.

Elle indique tous les hôtels de la place et en donne l'adresse.

— J'espère que nous la trouverons, dit Alfred, plein de confiance, pendant

qu'il se trouve avec le baron dans la chambre destinée aux consommateurs de marque, où la patronne leur a apporté une bouteille de vin.

— En voilà une chance ! J'ai le cœur soulagé, car il aurait été terrible pour nous, si la fille nous échappait pour toujours.

— Nous ne l'avons pas encore, gronde le baron, triste.

— Oh, attendez, le domestique nous apportera de bonnes nouvelles !

— Hum ! c'est possible. Et si nous retrouvons réellement la fille, que ferons-nous d'elle ? répond le baron, quelque peu préoccupé.

— Ah ! nous le verrons bien, dit Alfred légèrement.

— D'après moi, nous devrions décider cela d'avance. Nous ne pouvons pas la ramener à mon château.

— On trouvera bien une place.

— Je ne sais pas où !

— Après tout — je m'en charge ! déclare Alfred. Vous ne voulez pas vous mêler plus longtemps de ces choses.

— Non, je resterai ici jusqu'à demain et, alors, je retournerai de grand matin à la résidence.

Alfred ne s'y oppose pas.

Après une demi-heure d'attente le domestique réapparaît avec la nouvelle qu'il a trouvé Margot. Il l'a découverte dans le dernier hôtel de la ville.

Alfred rit, triomphant.

Il donne au domestique un bon pourboire et demande :

— Est-ce que la demoiselle sait qu'on la cherche ?

— Oh non ! J'ai parlé au patron et je lui ai décrit la demoiselle. Il m'a promis de ne rien lui en dire ; elle loge dans la meilleure chambre. Je l'ai vue, en regardant par la fenêtre ; elle était en train d'écrire une lettre, probablement.

— Ah ! fait Alfred, jetant un regard significatif au baron. C'est bien, je vous remercie, dit-il au domestique.

Le baron paye le vin et il suit le comédien à l'hôtel, de l'autre côté de la foire.

Après une courte délibération, Alfred se fait amener la voiture et un cocher.

C'est à contre-cœur que le baron se décide à aider, pour cette fois-ci, son allié.

Il entre avec Alfred dans la voiture et, après quelques minutes, ils atteignent le logement.

Les deux alliés entrent.

Dans le corridor, le patron vient à leur rencontre pour demander ce qu'ils désirent, y ajoutant qu'à son grand regret il n'a plus place pour de nouveaux logeurs.

— Nous ne sommes pas d'avis de rester non plus, déclare Alfred, qui se pose en grand seigneur. Je cherche seulement ma parente, une jeune fille qui, d'après ce qu'on m'a dit, se trouve dans votre maison.

— Oui, il y a une jeune dame ici, confirme le patron.

— Bien, je sais que c'est celle que nous cherchons, répond Alfred. J'espère que vous ne nous ferez pas de difficultés, si nous voulons emmener cette jeune fille. Nous devons user de force. Elle nous est échappée et ne voudra certainement pas retourner volontiers dans sa famille.

— Hum ! Je ne m'en mêlerai naturellement pas, monsieur, si c'est comme vous le dites, répond le patron. Est-ce que la demoiselle est votre sœur ?

— Non, pas cela, mais une proche parente. Je suis le baron von der Marwitz. La fille a été trompée par un séducteur. Vous comprenez donc qu'il est de mon devoir de ramener l'égarée, auprès de sa famille.

— Oui, c'est ainsi, approuve le baron von Fohren. J'espère que vous voudrez nous livrer la fille.



Les bouteilles entières peuvent être réutilisées telles quelles, après avoir été stérilisées. Des millions de bouteilles peuvent encore servir, si on prend soin de les remettre intactes. Pour cela, il faut se soumettre à des précautions additionnelles, mais quelle est la maîtresse de maison canadienne qui n'y consentirait pas si elle savait que ces bouteilles qui ne lui servent plus peuvent faire leur modeste part pour la Victoire, si elles sont récupérées ? PHOTO O.N.F.

Le patron devient très obligeant, après qu'Alfred lui ait donné une pièce d'or.

— Cela va de soi, monsieur ! Je ne vous ferai pas de difficulté, répond-il, soumis. Vous pouvez trouver la demoiselle dans cette chambre, je crois qu'elle est encore éveillée.

— Bien ! dit Alfred, qui a beaucoup de peine pour cacher sa joie. Ecartez autant que possible vos consommateurs, je ne veux pas faire de spectacle.

En disant, cela, il fait signe au baron et, suivi de celui-ci, il entre dans la chambre.

Tremblante de peur, Margot regarde les deux hommes.

Alfred s'approche d'elle avec un rire ironique.

— Enfin, nous vous avons retrouvée, mon trésor ! rit-il. Oui, oui, il n'est pas facile de nous échapper.

Il remarque la lettre que Margot tient en main et la lui arrache.

— A monsieur le comte de Rothenburg, lit-il sur l'enveloppe.

— Ha ! Ha ! il était donc grandement temps ! crie-t-il, triomphant. Nous n'enversons pas cette lettre, ma chère enfant.

Il la met dans sa poche et Margot revient de son émotion.

Avec un cri perçant, elle s'élance vers le comédien.

— Ma lettre, misérable coquin, rendez-moi ma lettre !

— Je n'y pense pas ! dit Alfred. Et maintenant : En avant, ma chère demoiselle, accompagnez-nous.

— Jamais ! Si vous ne vous éloignez pas immédiatement, j'appellerai au secours les gens qui se trouvent en bas ! s'écrie Margot, indignée.

— Personne ne vous aidera, vous pouvez en être certaine. Et si vous ne nous suivez pas de bon gré, nous userons de force.

— Ne faites pas tant de compliments ! dit le baron au comédien. Cela nous retient inutilement.

Alfred s'approche de Margot, les bras tendus, pour la saisir.

Celle-ci, devenue anxieuse, s'enfuit vers la fenêtre, l'ouvre et commence à crier au secours.

Mais au même moment le comédien l'a déjà saisie. Il l'enlace de son bras et lui met la main sur la bouche.

Ses cris cessent, elle se défend avec des efforts désespérés et réussit à s'enfuir.

D'un bond, elle atteint la fenêtre et saute dans la rue.

Alfred pousse un juron et sans hésiter il la poursuit.

Le baron sort également.

Margot a une avance trop petite pour pouvoir échapper à ses ennemis mis.

Elle n'a fait que quelques pas quand le comédien, soufflant de rage, se trouve déjà derrière elle ; le cocher la poursuit également.

Après une courte poursuite, la malheureuse est rattrapée. On la traîne de force jusqu'à la voiture et on l'y entre brutalement.

Ses cris de secours sont vains.

— En avant ! crie Alfred au cocher, qui monte vivement son siège.

Le baron s'approche de la voiture et saisit le bras du comédien, qui va prendre place à côté de la prisonnière.

— Ici, nous nous séparons. Que voulez-vous faire de la jeune fille ? demande le baron, excité.

— Je n'en sais rien encore ! est la réponse évasive.

— Promettez-moi de ne lui faire aucun mal, avertit le baron, sinon je ne me tairai pas.

— J'agirai selon les exigences des circonstances, répond Alfred tout court. Partez-vous pour la résidence ?

— En effet !

— Alors vous pouvez dire à la comtesse qu'elle n'a plus à s'inquiéter de cette jeune fille.

Ceci dit, Alfred saute dans la voiture, qui s'éloigne avec lui et Margot.

Le baron se rend à l'hôtel où il veut passer la nuit.

Qu'est-ce que Alfred veut faire de la malheureuse Margot ? Où la conduit-il ?

Il n'a pas encore formé de projet définitif, et pendant que la voiture brûle le pavé, il réfléchit à ce qu'il veut faire.

Margot s'est visiblement contentée de son sort.

Elle pleure tranquillement dans son coin. Elle ne peut ouvrir la portière, quoiqu'elle désire ardemment se sauver.

Alfred le sait et voilà pourquoi il ne s'occupe pas de l'état de sa prisonnière.

Enfin, il faut faire halte, parce que les chevaux fatigués ne peuvent plus continuer.

On se trouve dans un bosquet par où une allée conduit à une ville. Celle-ci est encore à deux lieues de distance et aux environs il n'y a aucune localité, aucune maison.

Alfred fait arrêter, descend et ferme la portière. Le cocher descend également de son siège ; il conduit la voiture avec les chevaux dans un sentier et Alfred et le cocher se mettent à se consulter.

— Etes-vous connu en ville ? demande-t-il.

— Oh, certes !

— J'aimerais bien y abriter la fille. Ne pouvez-vous pas me conduire où elle est bien cachée ?

— Hum ! grogne le cocher d'un air pensif. C'est un cas difficile et tout le monde n'aime pas se mêler de ces choses-là.

— Oh, pourquoi pas ? Pour de l'argent, on fait tout. Et je paye bien !

— Alors, je vous donnerai un conseil, monsieur le baron. Avant d'atteindre la ville, nous arrivons à l'institut du docteur Jenkins. Ceci serait, selon mon opinion, une bonne place.

— Qu'est-ce que c'est pour un asile ? Une maison d'aliénés ?

— Quelque chose dans ce genre. On l'appelle : institution pour neurasthéniques. — Mais le docteur Jenkins ne regarde pas de si près. Il y a aussi des fous qui sont traités chez lui. Et si vous payez bien, le médecin est votre homme.

— Vous voulez dire que le docteur Jenkins fait, pour l'argent, ce qu'un autre ne ferait pas ? demande Alfred.

— Oui ! Du moins, j'ai entendu raconter beaucoup de choses.

Evidemment et je ne puis rien vous dire de définitif, reprend le cocher prudemment.

Alfred est content.

Selon toute probabilité, le docteur est l'homme qu'il lui faut.

Alfred donne une bonne récompense au cocher et lui fait promettre de garder le silence.

Peu de temps après, on continue le voyage et, quand le jour point à peine, la voiture s'arrête devant un jardin, entouré de hauts murs.

Un grand bâtiment s'élève au centre de cette enceinte : c'est l'établissement du docteur Jenkins.

A deux cents pas plus loin, se trouvent les premières maisons de la ville.

Le cocher descend de son siège et va sonner.

Le portier ouvre. La voiture entre dans une cour couverte de gravier et continue jusque devant un grand et beau bâtiment, ressemblant à une villa.

Un domestique apparaît en livrée simple et conduit le comédien à l'intérieur, aussitôt après qu'il a fait savoir le motif de sa visite. Il est introduit dans la chambre de réception, richement meublée.

Alfred doit bien attendre une demi-heure, avant l'arrivée du docteur Jenkins.

C'est un homme d'un âge moyen, à la figure très respectable, où seul un regard perçant peut distinguer des traits de calme et une astuce cachée.

Alfred remarque de suite qu'il a sonné à bonne porte.

Le docteur Jenkins ne désire que les renseignements ordinaires et ne pose pas de questions embarrassantes.

— Les facultés mentales de la jeune fille sont donc levées, monsieur le baron ? demande le médecin.

— Eh bien, ce n'est précisément pas cela que je prétends, répond le comédien prudemment. Elle est monomane et se figure d'être la fiancée d'un homme qu'elle ne connaît pas du tout. C'est une folie d'amour.

Le docteur secoue la tête d'un air sérieux.

— Un symptôme grave.

— Oui ! — Et elle poursuit cet homme, lui écrit des lettres ; bref, elle suscite du scandale. Notre famille ne connaît d'autre moyen que de confier la malheureuse à vos soins.

— Je vous suis fort obligé ! Vous pouvez être convaincu que la jeune dame est extrêmement bien placée ici, dans notre institution.

— Je dois encore vous faire remarquer, monsieur le docteur, que la jeune fille tâchera évidemment de s'enfuir. Je n'ai pu l'emmener que de force. Vous devrez donc prendre de bons moyens pour rendre une évasion impossible.

Le médecin rit malicieusement.

— Soyez sans inquiétude, monsieur le baron. Tout est arrangé de façon à rendre toute fuite impossible.

Parfait ! Alors, je suis tranquille. Vous me promettez de me donner des renseignements à personne, quant à l'état de ma parente, n'est-ce pas, monsieur le docteur ?

— Certes ! — Personne ne saura que la jeune dame se trouve ici, dans cet institut.

Après avoir arrangé la question financière au gré du docteur, celui-ci appelle, par une sonnerie électrique, une garde-malade et lui communique quelque chose à voix basse.

Alfred voit qu'ensuite le domestique et la garde-malade échangent quelques mots avec le cocher, après quoi la voiture est conduite plus près par une porte latérale.

Tout reste silencieux ; pas même un cri ne pénètre jusqu'aux oreilles d'Alfred.

Quelques moments plus tard, la besogne est finie et le domestique est sur les lieux.

Il rapporte à voix basse une communication à son maître.

Le médecin Jenkins hoche la tête d'un air de contentement et il s'adresse au comédien :

— La jeune dame est introduite dans la maison, monsieur le baron.

Alfred prend congé. Il est fort content de la réussite de son lâche projet.

— Il est fort probable, monsieur le docteur, dit-il en serrant la main du brave homme, que je conduise ici une autre malade.

— Je me tiens à votre service. Cela me sera fort agréable ! répond le docteur.

Alfred monte en voiture et, un moment après, la porte de la cour est refermée.

Le cocher s'en va en ville.

— Maintenant vous êtes bien cachée ! siffle le comédien. Derrière ces murs, vous êtes enterrée vivante — ce bon baron aura beau vous chercher, jamais il ne vous trouvera !

Alfred ne s'arrête pas longtemps en ville.

Il veut rentrer au vieux château.

Que serait-il arrivé là, pendant son absence ?

Cette

Crème Désodorisante Enraye la Transpiration

SÛREMENT N'irrite pas la peau ni n'abîme les vêtements.

RAPIDEMENT Agit en 30 secondes. Vous l'appliquez, essayez le superflu et vous vous habillez.

EFFECTIVEMENT Enraye la transpiration et l'odeur.

DURABLEMENT Garde les aisselles sèches et inodores pendant 3 jours.

AGRÉABLEMENT Aussi agréable que votre crème préférée pour la figure — odorante, elle ne tache pas.

ET ne sèche pas

Ce grand pot contient 21 applications de plus, pour 39¢, que d'autres désodorisants bien connus — et le contenu entier est utilisable parce qu'il ne sèche pas.



pour **MEILLEUR SOMMEIL**
MEILLEURE DIGESTION
MEILLEURE SANTÉ...



La Nourriture du Dr. Chase
POUR LES NERFS
CONTIENT LA VITAMINE B₁

Peut-être a-t-on emprisonné Fanny. Quant au dernier fait, il veut, avant tout, en avoir la certitude.

CLXXXI — Fausses pistes

EN ARRIVANT au château, Ritter apprend du vieux régisseur que le baron von Fohren et son complice ont déjà pris la fuite.

Le détective s'y était attendu.

L'intendant lui communique complaisamment tout ce qu'il sait.

A son grand étonnement, Ritter apprend que Margot y est également emprisonnée et il devine que sa gardienne n'est autre que Fanny Rabe.

A présent, il lui aurait été possible d'arrêter tous les complices de la comtesse Olga, s'il était arrivé quelques heures plus tôt.

Liane a aussi été emmenée par ses ennemis.

Que faire maintenant ? Serait-il préférable de continuer la poursuite des fuyitifs ?

Mais, d'un autre côté, il suppose que ce soit seulement Alfred et le baron qui se sont enfuis du château.

Peut-être Liane s'y trouve-t-elle encore et se tient-elle cachée, dans une des nombreuses caves du château ?

Il se décide à la rechercher. Avec ses compagnons, précédé du vieux Berthold, il pénètre dans la voûte. Le gendarme doit rester dans la halle.

Fanny n'est pas vue par ses ennemis.

Ritter cependant a entendu, en arrivant dans les voûtes souterraines, le cri que Fanny poussait, à la vue de l'apparition du fantôme.

Ils continuent jusqu'au bout du corridor. Puis un escalier monte, au haut duquel une porte ouverte.

— C'est certain qu'il y avait ici un être humain, car j'ai très bien entendu le cri, pense Ritter, excité. Qui cela peut-il avoir été ? Liane ? Ou était-ce probablement la voix de l'esprit ? dit-il en s'adressant à l'intendant. Car ici il y a aussi des esprits, n'est-ce pas ? dit-il d'un air moqueur.

— Non, monsieur, répond gravement le vieux. Il n'y a pas de fantômes, que je sache. Mais je comprends bien qui a poussé ce cri. Ne la cherchons plus. Nous l'avons effrayée.

— Que voulez-vous dire, mon vieux ? De qui parlez-vous ? demande Ritter, étonné.

D'une malheureuse qu'on croit morte et enterrée et qui vit, reprend le vieux, et il raconte en peu de mots l'histoire de la prétendue morte.

Ritter est convaincu que cette étrange créature a poussé le cri.

Il ne retourne plus dans les voûtes souterraines et cherche dans les appartements supérieurs du château.

Tout est en vain. Point de trace de Liane, ni d'aucune créature humaine. Est-ce que les complices d'Olga ont emmené Liane ?

Il croit Margot en sûreté. Elle fuira bien à la résidence ou enverra des nouvelles au comte Henri.

Ainsi pense Ritter et il ne veut chercher que Liane.

Il quitte le château et prend la direction qu'Alfred et le baron ont suivie.

Muller seul l'accompagne, il renvoie le gendarme au village.

Au galop, les deux cavaliers franchissent la bruyère suivant continuellement les ornières, bien visibles dans le sable, des roues fraîchement passées.

Dans la forêt, où les chemins se croisent, la trace de la voiture devient douteuse.

Il y a tant de traces qu'on ne distingue plus celle qu'on suivait jusqu'ici.

Ritter consulte le poteau indicateur et une carte géographique qu'il a sur lui. Il décide de faire suivre à Muller le chemin conduisant à gauche, tandis

que lui-même prendra celui allant à droite.

Ils prennent congé.

Ritter arrive au même village, où Margot, le baron et Alfred se sont abrités.

Dès que Ritter a appris cela à l'hôtel, il sait qu'il suit la bonne piste.

Le comte Henri lui a donné une photographie de sa fiancée. Il la montre aux gens, qui y reconnaissent l'image de Margot.

Avec cela, disparaît pour Ritter le dernier doute. Cela ne peut avoir été Liane, quoique cela fut possible.

Si Liane s'est évadée du château, elle doit avoir pris un autre chemin.

Peut-être est-elle au pouvoir d'Alfred et du baron. Voilà pourquoi il doit tout faire pour les rejoindre.

Au village, on ne peut lui dire s'il y avait quelqu'un dans la voiture.

Il est donc clair que le baron et Alfred ont suivi la trace de Margot.

Celle-ci est allée à la petite ville, située à deux lieues de distance et là les deux complices se sont aussi rendus.

— Je les rejoindrai bien ! se dit Ritter, éperonnant son cheval fatigué pour le faire avancer plus vite, sur le chemin sablonneux.

La petite ville, qui avait été si animée pendant toute la journée à cause de la foire annuelle, est plongée dans un silence profond.

La cloche de la tour de l'église sonne une heure, au moment où Ritter passe le marché.

Là-bas à l'hôtel, où le baron von Fohren a pris son entrée, règne encore une animation.

A la lueur de la lampe du corridor, le détective descend et entre dans la salle de restaurant, où quelques enragés buveurs jouent aux cartes.

Ritter prend place. Il se fait apporter une bouteille de vin et du manger.

Son cheval est soigné par le cocher. L'aubergiste s'approche de l'hôte tardif et demande avec un salut poli :

— Monsieur passera la nuit ici ?

— Je n'en sais rien encore, répond Ritter en riant. Asseyez-vous près de moi et buvons un verre de vin.

— Oh ! avec plaisir ! ricane l'hôtelier, en s'asseyant vis-à-vis de l'hôte. Monsieur a sans doute des affaires en ville, si j'ose le demander ?

— Oui, je cherche quelqu'un.

— Ah ! Monsieur est peut-être un ami ou une connaissance de monsieur le baron, qui cherche ici une parente enfuie ?

Ritter devine aussitôt la combinaison. Il rit singulièrement.

— Très possible ! Comment s'appelle-t-il ce baron ?

— Il s'appelle von der Marwitz. Un ami, baron von Fohren, est avec lui.

— Et ces messieurs ont eu du succès ? demande Ritter visiblement calme. Ont-ils trouvé la parente enfuie ?

— Oui ! La jeune fille — une très belle blonde, je l'ai vue aujourd'hui au marché — a habité en face l'hôtel « Au Cheval Blanc ». La femme de l'hôtelier ne voulait plus la garder, parce que la demoiselle ne voulait pas donner de ses renseignements, ni ne voulait dire d'où elle venait.

— Hum ! — et puis ? dit Ritter quand l'hôtelier se tait un moment.

— Alors elle est allée à « l'Ours Noir » — un hôtel près de la porte de la ville. Une maison d'un rang inférieur, surtout pendant la foire ce n'est pas un séjour pour une telle dame. Et c'est là que ces messieurs l'ont trouvée.

— En êtes-vous sûr ?

— Oui ! Monsieur le baron von Fohren me l'a dit. Il est revenu de « l'Ours Noir » il y a environ une heure. Il loge chez moi.

— Que dites-vous ? Monsieur le baron est donc encore ici ?

— Certes ! Il ne s'en va que demain ! — Savez-vous où il se rend ?

— A la résidence. Je lui ai entendu dire moi-même.

— Et l'autre monsieur ? Est-il encore ici ? demande le détective, plein d'attente.

— Oh non ! Celui-ci est parti avec la demoiselle.

— Seul ?

— Oui. Il a seulement emmené mon cocher. Il a sa propre voiture, mais il est arrivé sans cocher ici, ce qui m'a étonné un peu.

— Votre cocher l'a donc accompagné ? — Eh bien — alors j'apprendrai le but du voyage, dit Ritter, soulagé. Ou savez-vous peut-être où ils sont allés ?

— Non, le baron von Fohren ne m'a rien dit.

— Monsieur le baron dort déjà, n'est-ce pas ? demande Ritter.

— En effet, monsieur. Voudriez-vous lui parler ?

— Oh non — au contraire. Il ne doit pas du tout savoir que je me suis informé de lui et que j'ai appris ses belles actions.

L'hôtelier paraît très étonné.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? N'êtes-vous pas un ami intime du baron ?

— Le ciel m'en préserve, monsieur ! Ni un ami du baron von Fohren, ni de l'autre qui se fait passer pour monsieur von der Marwitz. Je suis cependant bien l'ami de la malheureuse fille, que ces gaillards ont de nouveau en leur pouvoir. Dommage que je sois arrivé trop tard !

Tout ahuri, l'hôtelier regarde le détective. Il ne comprend plus rien.

— Vous voulez donc dire que ces messieurs n'avaient pas le droit d'agir de la sorte envers la jeune fille ? bégaye-t-il.

— Non, ils n'y avaient aucun droit, car la jeune fille n'est ni parente du soi-disant monsieur von der Marwitz, ni une échappée du toit paternel. Cet homme est un malfaiteur, un bandit de la pire espèce, recherché par la police. Et quant au baron von Fohren... — mais il ne me reste pas assez de temps pour vous expliquer tout cela, finit Ritter, qui est très excité. Je me rends immédiatement à cet hôtel et je tâcherai d'enlever son butin à cet escroc, ajoute-t-il.

— Juste ciel ! Que dites-vous là ? s'écrie l'hôtelier.

— Comment parvenez-vous — si les faits sont réellement ainsi — à savoir toutes ces choses ? Qui êtes-vous ?

Ritter, qui s'était apprêté à partir, prend le patron à l'écart, tandis que les hôtes leur lancent de curieux regards.

— Je me ferai connaître à vous, monsieur, dit-il à mi-voix. J'exige cependant que vous ne communiquiez rien à personne et surtout pas au baron von Fohren.

Ceci dit, il dévoila à l'hôtelier son identité, ce qui fait voir au patron à qui il a affaire.

— Donc silence ! répète Ritter. Je reviendrai bientôt. Peut-être aurai-je besoin d'un cheval. Tenez, si possible, une bonne monture à ma disposition. Vous serez largement payé.

— Monsieur le commissaire, je vous accompagne à « l'Ours Noir », dit complaisamment le patron. Il fait déjà noir et vous trouverez difficilement le chemin.

— Soyez sans crainte. Restez tranquille ici ! conseille Ritter. Votre société serait trop marquante, avertit-il.

Non, le baron von Fohren ne peut rien soupçonner, il ne peut pas savoir que Ritter est ici ; il ne peut pas le voir, car il le reconnaîtrait au premier abord. Et cela doit être évité à tout prix.

Ce n'est qu'en travaillant à l'insu du monde que Ritter peut atteindre quelque chose.

L'hôtel « l'Ours Noir » est trouvé sans difficulté. Là aussi règne une grande animation et la salle de restaurant est remplie de buveurs.

Ici Ritter, en voyant l'hôtelier, prend un autre moyen. Il se présente comme le fiancé de Margot et tâche par un solide pourboire de délier la langue de l'aubergiste.

Sans sourciller, celui-ci dévoile tout ce qui est arrivé dans sa maison.

Mais il ne peut dire que Alfred et Margot sont partis avec le cocher. Il ne sait où ils sont allés. Il ne peut qu'indiquer la direction.

L'allée bifurque près de la ville et chacune des deux grandes chaussées a plusieurs sentiers latéraux.

Il est impossible de deviner où Alfred s'est dirigé avec sa prisonnière.

En outre, il a une avance de plusieurs heures.

Fera-t-il subir un interrogatoire au baron von Fohren ? Celui-ci dira-t-il la vérité ? Sans doute, non. Il n'obtiendrait rien par ce moyen.

Ritter ne doute pas du bon résultat de son enquête.

Puisque Alfred a emmené sa prisonnière, il est probable qu'il n'ait pas l'intention de tuer Margot.

Où serait Liane ?

Les deux complices ne peuvent l'avoir tenue dans la voiture et si bien cachée que personne n'a rien remarqué.

Liane doit s'être enfuie, si elle n'est plus au château.

Ritter tâchera de trouver Margot et de prendre le coquin Alfred Wenzel.

Où est restée Fanny ? C'est une énigme pour lui.

Le lendemain matin, de bonne heure, le baron fait seller son cheval.

Il ne se doute pas que l'ennemi commun d'Olga ait couché, sous le même toit. Il ne voit pas non plus le détective.

Au départ du baron, Ritter monte en selle et le suit.

Il est possible que le baron, avant de retourner à la résidence, ait une entrevue avec Alfred.

Peut-être ont-ils un rendez-vous et le baron se rend-il maintenant au lieu indiqué.

Le baron prend le chemin de la ville, où sont aussi allés Alfred et Margot.

Ritter se tient à une bonne distance derrière lui, pour que le baron ne se méfie pas.

Dans le premier village voisin, le baron s'arrête devant l'auberge.

Près de la ville, les deux cavaliers passent devant l'institut du docteur Jenkins, mais ni le baron, ni Ritter ne se doutent que Margot se trouve derrière ces murs.

Voilà que le baron rencontre un homme, en qui il reconnaît le cocher d'Alfred. Il retient son cheval et l'appelle.

Le cocher le reconnaît, salue de sa casquette et s'approche.

— Doux venez-vous ? lui demande le baron.

— De la ville, monsieur !

— Le baron von der Marwitz a donc pris ce chemin-ci, n'est-ce pas ?

— En effet ! Vous pouvez peut-être le trouver à l'hôtel « La Rose », mais il partira bientôt.

— Avec la jeune fille ? demande le baron von Fohren, curieux.

— Oh non, monsieur n'est plus avec elle ! ricane le cocher malicieusement.

— Tiens ? Où l'a-t-il laissée ?

— C'est ce que je ne puis vous dire, monsieur le baron. Je ne le sais pas.

Alfred a imposé silence au cocher et celui-ci tient parole.

Il craint aussi que l'affaire puisse avoir des conséquences graves pour lui, si la vérité se fait jour.

Le baron von Fohren ne croit pas le cocher. Il soupçonne quelque mauvaise action de la part d'Alfred.

— Vous étiez continuellement avec le baron von der Marwitz et vous devez savoir où est restée la jeune fille! reprend-il rudement.

Le cocher soutient qu'il ne sait rien. Irrité, le baron éperonne son cheval et va vers la ville.

En attendant, Ritter s'est approché. Il a remarqué que le baron a parlé au cocher, mais n'en a rien compris. Il ne sait pas qui est cet homme.

— Holà, l'ami! dit-il. Etes-vous de la ville?

— Non, monsieur!, répond le cocher tout court.

— Je suis un étranger, continue Ritter en lui donnant une pièce de monnaie, et je vous serais bien reconnaissant, si vous pouviez m'indiquer un bon hôtel.

Le cocher est très poli; la pièce d'argent produit son effet.

— Oh monsieur, quant à cela — il y a beaucoup d'hôtels en ville et tous sont bons.

— Ce monsieur, auquel vous parliez tout à l'heure, semble étranger, ici. Il vous a demandé des renseignements, n'est-ce pas?

— Oh! ce monsieur, c'est autre chose! dit le cocher sans arrière-pensée. Je le connais, lui. Il a couché à l'hôtel chez moi.

Le cocher est tout consterné quand, d'un vigoureux poing, l'étranger le lui dit:

— Vous me conduisez aussitôt à l'hôtel où est descendu le baron von der Marwitz et où vous avez conduit le baron von Fohren! — Marche! — point de résistance ou j'use de violence!

— Monsieur! s'écrie le cocher effrayé, tâchant de se dégager des mains de Ritter. Qui êtes-vous? Que faites-vous? Lâchez-moi!

— En avant! s'écrie Ritter, en éperonnant son cheval et en tenant, d'un poing de fer, son prisonnier qui résiste violemment. Vous devez me dire où est restée la jeune fille que ces deux messieurs ont emmenée avec votre concours!

Pâle d'effroi, le cocher regarde le détective.

— Je ne sais pas ce que vous voulez! s'écrie-t-il, furieux. Laissez-moi tranquille!

— Vous avez conduit l'homme et la jeune fille ici, pendant la nuit. Je le sais, c'est inutile de nier. Voulez-vous dire où est la jeune fille? Dites! Ce n'est pas un jeu d'enfant! Vous vous conduisez en prison, si vous n'avouez pas tout de suite ce que vous savez!

Le cocher tremble de tous ses membres, la peur et la consternation sont peintes sur sa figure.

— Je ne sais rien! dit-il, furieux. Vous êtes sans doute fou? Lâchez-moi, que diable! — je saurai me défendre!

— Soyez calme! dit Ritter avec une froide décision. J'ai le droit de vous interroger. Je cherche la jeune fille, je veux l'arracher à son ravisseur, car cet homme est un malfaiteur; le savez-vous?

— En effet, pourquoi pas? dit le cocher en riant. Mais si vous voulez savoir quelque chose de ce monsieur, alors il faut aller le trouver. Il est à l'hôtel « La Rose ». Qu'est-ce que cette histoire me regarde?

De la ville arrive un gendarme à cheval.

Quand il voit la lutte entre les deux hommes, il excite son cheval et approche le plus vite possible.

Ritter a rejoint le cocher et le tient ferme au collet.

— Holà! qu'arrive-t-il ici? s'écrie le gendarme d'un ton bourru. Que vou-

lez-vous de cet homme? dit-il à Ritter. Lâchez-le aussitôt!

— Descendez et mettez les menottes à cet homme! commande Ritter. C'est un prisonnier.

— Comment? Qui est cet homme et qui êtes-vous? s'écrie le gendarme, étonné.

— Laissez là toutes ces questions inutiles! répond Ritter d'un ton rude. Obéissez à mon ordre! Vous saurez plus tard qui je suis!

— Quoi? Quel ordre? demande-t-il, étonné et inquiet.

— Monsieur, je vous prie de dire qui vous êtes? Répondez-moi. Et je vous engage à lâcher aussitôt cet homme!

Le détective reste calme. Il ne peut lâcher le cocher pour expliquer au gendarme qui il est, car le prisonnier profiterait de ce moment pour se sauver.

— Je suis un policier secret, explique-t-il. J'établirai mon identité, mais tenez d'abord cet homme!

— Tiens! — Vous faites partie de la police secrète? bégaye le gendarme, qui commence à soupçonner la vérité.

— En effet! — Exécutez promptement l'ordre donné!

— Qu'a donc fait cet homme? demande ensuite le gendarme.

— Cela ne vous regarde pas! J'exige que vous arrêtiez ce gaillard!

— A votre responsabilité, monsieur! reprend le gendarme, s'emparant du prisonnier.

— Voici — convainquez-vous! dit Ritter, en lui montrant les insignes légitimes de son emploi.

Le gendarme s'excuse et salue respectueusement le policier.

— A votre service monsieur le commissaire!

— Transportez l'arrêté au bureau principal. Quand vous pourrez continuer votre service.

— Marche! commande le gendarme au prisonnier.

Ritter avance au trot.

Enfin, il descend devant l'hôtel indiqué par le cocher. Le valet accourt pour garder le cheval.

— N'est-il pas arrivé ici, il y a un quart d'heure environ, un monsieur à cheval? demande le détective.

— Oui, monsieur! Mais ce monsieur est déjà parti! ajoute le valet.

— Monsieur le baron n'a-t-il pas dit où il se rendait?

— Non.

— N'en savez-vous absolument rien? Ne pouvez-vous le deviner?

— Pas le moins du monde, monsieur! Ritter donne un bon pourboire au valet et lui fait conduire son cheval à l'écurie.

Ensuite, il demande un voiture de remise et se fait conduire au bureau de police.

Si le cocher, prisonnier, ne lui donne pas les renseignements demandés, la dernière trace est perdue.

Ritter est convaincu que le cocher sait très bien ce qui est arrivé à Margot.

Mais si Alfred a assassiné la jeune fille et que le cocher fut son complice, ce dernier n'avouera certainement rien.

Au bureau de police, une nouvelle surprise désagréable attend le détective.

On le reçoit avec tout le respect dû à son rang.

Le gendarme a livré son prisonnier et celui-ci a été introduit dans un réduit pour combustibles toutes les cellules étant occupées.

Quand on ouvre la porte pour présenter le prisonnier au détective, la pièce est vide et le cocher a disparu sans laisser de traces.

Ritter est consterné.

Comment le prisonnier a-t-il pu se défaire de ses menottes et s'évader par

la fenêtre, voilà ce que les policiers ne comprennent pas.

On se met immédiatement à la poursuite du fugitif.

Ritter n'attend pas le résultat. Il continue à rechercher Margot.

CLXXXII — Sans pitié

TOUT EST SILENCIEUX, après le départ du détective Ritter et ses compagnons.

Soudain, s'ouvre la porte de la pièce où Fanny aperçut l'apparition du spectre.

La forme blanche du fantôme sort, tenant dans la main de cire une lampe dont la lumière vacillante projette de très faibles rayons rougeâtres.

Ses yeux brillent comme ceux d'une folle, des boucles irrégulières d'un blanc d'argent encadrent sa figure livide.

Elle murmure quelques paroles incompréhensibles et, tout doucement, elle se glisse plus loin dans le corridor.

A peine a-t-elle quitté la pièce si longtemps fermée, que derrière elle apparaît une autre forme féminine, qui se glisse également dans le corridor.

Fanny ne s'était pas trompée, quand elle crut reconnaître la forme de Liane.

Des heures entières, Liane avait resté dans la pièce en compagnie du fantôme et en proie à une angoisse terrible.

Elle ne pouvait plus en sortir.

Elle se croyait heureuse d'avoir trouvé refuge.

Lorsque Ritter poursuivait, avec ses compagnons dans les voûtes souterraines, la fugitive Fanny, Liane croyait alors que c'étaient ses ennemis.

Désespérée, Liane est tout à coup seule, entourée de profondes ténèbres. Elle ne peut ouvrir la porte.

Elle s'arrête et, s'agenouillant, elle prie: « Dieux miséricordieux! Ne m'abandonnez pas! Aidez-moi à fuir de cette maison, délivrez-moi du pouvoir de mes cruels ennemis!

Le sort de Margot lui est inconnu. Est-elle retombée au pouvoir d'Alfred et ses complices?

Elle ne soupçonne pas que Fanny seule est au château.

Voilà pourquoi elle avance avec la plus grande prudence.

Tout à coup, Liane s'arrête. Elle entend le bruit de pas. A l'angle où deux corridors se croisent, une forme apparaît soudainement devant la prisonnière.

C'est Fanny qui sort de sa cachette. Elle a vu partir le détective et ses gens.

Un cri de joie sort des lèvres de Fanny. Elle se précipite sur Liane, qui recule et fuit.

Comme une fauve, Fanny la poursuit, revolver en main.

Liane se retourne et, courageuse, elle s'adresse à son ennemie:

— Misérable créature! crie-t-elle, brûlant de colère. Partez! Laissez-moi sortir!

Son attitude menaçante fait reculer Fanny, qui tient son revolver prêt à tirer.

— Oh! Gardez-vous bien de me toucher! riposte Fanny à sa prisonnière, qui s'avance vers elle.

— Coquine! Allez-vous-en et ne m'empêchez pas de sortir!

— Non, non! Jamais! Vous ne sortirez plus d'ici! Et, si vous osez avancer d'un pas, je vous tue comme une bête!

— Faites cela! Je préfère mourir que de continuer à souffrir ce martyre!

Liane se précipite, d'un bond, sur Fanny et une lutte acharnée est engagée.

Fanny ne peut se servir de son revolver, car l'attaque de sa prisonnière a été si subite qu'elle n'eut pas le temps de se défendre avec son arme.

RELEVEZ

VOS

SOUPES -

ÉTUVÉS -

SAUCES et

VOS RESTES

AVEC

BOVRIL

4-4-1878


VOUS POUVEZ AVOIR UNE
BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convaincant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS: Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont:
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand

Case Postale, 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Prov. _____

Liane est trop faible pour résister plus longtemps et, après quelques moments, épuisée, elle se débat désespérée.

Elle se sent serrée à la gorge par les rudes poings de Fanny.

Liane fait un effort suprême pour se dégager des mains de son adversaire, mais en vain.

Presque étouffée et toujours entre les mains de la brute, elle perd toutes ses forces et tombe inanimée sur le sol.

En même temps, Fanny dirige le canon du revolver sur la tête de la malheureuse fille, qui ne bouge plus et attend anxieusement le moment qui la séparera à jamais de tous ses parents et amis d'ici-bas, mais qui la délivrera également des mains de ses ennemis mortels.

Elle murmure une courte prière et n'ose plus regarder cette lâche et indigne créature, qui se tient prête à lui brûler la cervelle.

A ce moment suprême, la malheureuse reçoit du secours!

Derrière elle, une porte s'ouvre et l'effrayante apparition blanche se présente sur le seuil.

Un cri aigu à fendre le cœur résonne dans le sombre espace.

Epouvantée, Fanny lâche sa victime en poussant un cri strident. Elle recule tout ébahie.

Le spectre s'avance vers elle, d'un pas précipité.

Mais Fanny a pris la fuite et s'est enfermée dans son appartement.

Liane se tient à genoux, appuyant sa tête contre le mur.

La léthargique se penche sur elle et caresse de ses mains douces et froides les pâles joues de la pauvre prisonnière.

Elle murmure quelques paroles touchantes, comme une mère à son enfant bien-aimée.

Liane se lève et, saisie d'effroi, elle cache sa figure dans les mains.

— Venez avec moi, pauvre ange! dit la léthargique. Venez dans la tombe! Là nous avons du repos — là tout est tranquille et les plus épaisses ténèbres nous y entourent!

Elle prend le bras de Liane et la traîne dans son propre lieu de refuge. Puis, elle ferme la porte.

Après quelque temps, Fanny est revenue de son émotion et elle a maîtrisé sa peur. Elle retourne donc, à l'endroit où eut lieu la lutte avec Liane.

Elle trouve la porte fermée et, en vain, elle tâche de l'ouvrir.

— Où Liane se trouve-t-elle à présent? se demande Fanny, en grinçant des dents. Grand Dieu! Quelle apparition! Mais cela ne peut être un esprit! Non, au milieu du jour, les esprits ne se montrent pas! Au lieu de m'enfuir, j'aurais dû tuer ma prisonnière!

Elle retourne dans la vaste halle et arpente tout le château, en s'adonnant à toutes sortes d'idées.

Point de trace de Liane.

A la tombée de la nuit, Fanny se tient tranquille dans son appartement dont les portes sont soigneusement fermées à clef et bien verrouillées.

Mais, voilà! — Ne frappe-t-on pas à la porte extérieure de la halle?

Fanny se lève et écoute. En effet! On frappe de nouveau.

Douze coups résonnent du clocher de l'église. Il est minuit.

Qui veut entrer à une telle heure? Que désire ce visiteur nocturne?

Ce ne peut être le vieux régisseur, car celui-là possède toutes les clefs.

Les coups sur la porte sont redoublés. Il faut donc qu'elle aille voir qui est là.

Une lampe à la main, elle sort doucement de sa chambre, mais par prudence elle pose la lampe à terre, der-

rière la porte. Elle sort de sa poche un revolver chargé, qu'elle tient dans la main.

Elle s'approche de la porte où on continue à frapper et elle y colle l'oreille.

Tout à coup, l'impatient visiteur nocturne pousse un juron et se demande à mi-voix:

— Que diable! Ne serait-elle plus ici?

Fanny reconnaît la voix de cette personne.

Tout doucement, elle ouvre la porte et dirige son revolver dans la direction du visiteur.

Elle prend cette précaution pour ne pas se laisser surprendre au cas où elle se serait trompée.

Le visiteur — qui n'est autre qu'Alfred — n'entre pas tout de suite, mais se tient à deux pas de la porte.

Cependant, ils se reconnaissent facilement.

— Est-ce vous, Fanny? demande Alfred.

— Oui, oui! Vous arrivez à point. Etes-vous seul?

— Oui! fait-il.

Alfred entre dans le château et Fanny ferme la porte.

— Où en sont les affaires? reprend le comédien.

— Liane est encore au château. Je l'ai découverte.

— Ha! Vraiment? — Où l'avez-vous enfermée?

— Elle s'est cachée... — mais entrons dans la chambre, là je vous raconterai tout.

— Vous savez où elle se trouve, n'est-ce pas? continue-t-il impatientement, en suivant Fanny.

Fanny le met au courant des faits arrivés, pendant son absence.

Alfred l'écoute attentivement et l'histoire du fantôme lui inspire de la terreur.

— Nous trouverons bien Liane, et au fantôme nous ferons bien son compte! dit-il. Quel bonheur pour nous que tout se soit passé de la sorte! Je craignais que les espions ne vous eussent découverte et emprisonnée.

— Ils sont partis et ne reviendront probablement plus. — Mais dites, comment est-ce que vous vous êtes tirée d'affaire? Je remarquai que les espions vous ont suivie de près, n'est-ce pas?

— C'est possible qu'ils aient été à nos trousses, mais je ne crois pas qu'ils nous aient suivis de l'œil. Ce qui vaut mieux, c'est que nous ayons repris la fiancée du comte!

— Margot? s'écrie Fanny, contente. Ah! quelle chance! Qu'avez-vous fait d'elle?

Alfred lui raconte toute cette histoire. Puis il reprend:

— Quand nous aurons Liane en notre pouvoir, le mieux sera de la mettre également à l'institut du docteur Jenkins. Elle pourra y finir ses jours et

ainsi nous pourrons continuer, sans souci aucun, notre vie habituelle.

— Vous avez raison, consent Fanny. Mais le régisseur empêchera, par tous les moyens possibles, que nous emmenions Liane avec nous.

— Nous enfermerons ce vieil hibou dans la tour. Il n'aura qu'à crever de faim!

— Est-ce qu'il vous a vu entrer, tantôt?

— Non, il dort probablement; les fenêtres de son appartement ne sont pas éclairées.

Le lendemain, Fanny et Alfred recommencent leur recherches.

Mais toute peine est inutile. Tout est tranquille à l'intérieur, rien ne bouge.

Alfred frappe si violemment à la porte avec son rossignol qu'un bruit sourd se fait entendre.

— Ouvrez! dit-il, d'une voix altérée. Nous sommes des amis. Nous venons vous délivrer.

Point de réponse. Se seraient-ils trompés? N'y a-t-il personne?

— N'entendez-vous pas? crie le cabotin, tâchant d'imiter la voix du vieux Berthold. Je suis l'intendant. Il y a des amis qui viennent vous chercher.

Un rire strident résonne, comme s'il sortait de la bouche d'une folle.

Un effroi saisit le cabotin.

— Mon Dieu, qu'était-ce? dit-il.

— Ce sera la maîtresse — le fantôme du château, dit Fanny. Elle doit être folle. Nous n'avons pas besoin de la craindre. Liane est sans doute avec elle. Tâchez de l'attirer dehors.

Mais il n'y a point de réponse, quelles que soient les belles paroles qu'Alfred profère.

— Si vous ne voulez pas m'écouter, crie-t-il tout irrité, imitant la voix de l'intendant, alors nous partons et nous vous abandonnons à votre sort!

Le rire effrayant résonne de nouveau, comme une moquerie diabolique.

Alfred perd patience et frappe furieusement à la porte.

— Nous savons que Liane est ici. Pourquoi ne répond-elle pas? Pourquoi n'ouvre-t-elle pas la porte pour ses amis?

— Misérable coquin! résonne une voix de l'intérieur. Oui, je suis ici et je sais qui vous êtes! Changez votre voix autant que vous voudrez, vous ne pouvez pas me tromper!

— Que diable! jure Alfred, furieux. Sortez! On ne vous fera pas de mal!

— Plutôt que de tomber entre vos mains, misérables assassins, je préfère périr dans ces voûtes!

— Soyez raisonnable! Vous êtes perdue, si vous n'ouvrez pas la porte!

— Allez-vous-en, lâche coquin! coquin! Laissez-moi tranquille! Vous ne m'attirez ni par des promesses hypocrites, ni par des tromperies!

— Mourez donc de faim! dit-il en grinçant des dents furieusement. Res-

tez dans la tombe que vous avez choisie. Nous barrerons le passage. Vous ne verrez plus le jour!

En jurant et invectivant, il s'éloigne avec Fanny, qui approuve son projet diabolique.

— Oui, enfermons-la avec son amie! dit-elle avec une joie féroce. Alors, nous n'aurons rien à craindre d'elle.

Et aussitôt le couple inhumain se met à l'œuvre.

Les deux portes de sortie du corridor souterrain sont barricadées par des barres de fer, de sorte qu'elles ne peuvent être ouvertes à l'intérieur.

Liane et la folle sont irrévocablement enfermées dans les voûtes et livrées à une mort atroce et douloureuse.

— Si l'intendant n'y était pas, nous pourrions bien nous en aller, dit Fanny, une fois entrés dans leurs appartements. Mais le vieux pourrait les délivrer, si nous ne revenons plus ici.

— Je voudrais bien lui préparer le même sort, dit Alfred. La porte de la tour peut également être barricadée. C'est ce que nous avons fait aussi. Alors, il lui reste l'issue par la fenêtre.

— Nous n'avons plus de vivres, soupire Fanny d'un air sombre. Vous devez aller au village faire des emplettes.

— Sacré tonnerre grogne le cabotin, saisi. Je ne puis le risquer. Ce serait nous trahir. Nous devons partir.

— Ecoutez! s'écrie Fanny, effrayée. Il y a quelqu'un dans la halle!

— C'est l'intendant. — Que diable, il entre ici!

Alfred saute vers la porte pour la fermer, mais trop tard.

Elle est ouverte et le vieux Berthold se trouve devant le couple surpris.

— Je pensais bien que les braves gens étaient de nouveau ici, grogne le vieux, plein de colère. « Vous croyiez sans doute le terrain libre, n'est-ce pas? »

— Allez vous promener, vieil hibou! glapit le cabotin, furieux. Laissez-nous tranquille, sinon cela pourrait finir mal pour vous!

Le vieux s'approche en ricanant avec mépris.

— J'aurai soin de vous, coquin, vous et cette femme, vous serez écroués! dit-il menaçant. Restez ici! En effet, vous ne partirez pas avant qu'il y ait des gens pour vous recevoir!

— Ah! ah! dit, en ricanant, Alfred. Vieux fou, croyez-vous pouvoir nous retenir? Si nous en avons envie, nous partirons.

— Essayez-le! Vous ne sortirez pas!

— Voilà la porte! dit Alfred, en grinçant des dents. Allez-vous-en, vieil ours!

— Non, il doit rester ici, dit Fanny, décidée. Elle court à la chambre pour verrouiller la porte.

Elle verrouille la porte de la chambre où ils se trouvent tous et met la clef dans sa poche.

La figure pâle et menaçante, elle se place à côté d'Alfred.

— Voilà — maintenant nous parlerons un peu d'autre façon à ce fou! dit-elle, en sortant son revolver. Il nous a clairement fait connaître ses projets. Alfred, nous savons ce que nous avons à attendre de lui!

Celui-ci consent avec une mine féroce.

— En effet, nous saurons bien l'empêcher de nous trahir!

Le vieux Berthold a regardé avec calme ce que Fanny a fait.

Les paroles menaçantes du digne couple le font sourire avec mépris.

— Croyez-vous, crapule, que je me laisse intimider par vous? répond-il, se redressant et toisant de ses regards enflammés ses antagonistes. Je suis vieux, mais je veux me mesurer avec vous, malgré les armes dont vous me menacez!

— Je doute que vous puissiez résister aux balles, ricane Fanny. Et je

Volcans qui Sommeillent

[Suite de la page 4]

somme, un appareil simple mais encore fallait-il le trouver; tout comme pour l'œuf de Christophe Colomb.

Aujourd'hui, l'appareil du professeur Gutton a fait place à d'autres qui sont moins encombrants et d'un maniement plus facile. Ils sont indispensables dans la présente guerre ou l'emploi des mines terrestres est si répandu; sans ces appareils il serait pratiquement impossible de découvrir et d'enlever les mines placées par l'ennemi sur le parcours probable des troupes et du matériel de guerre; il faudrait autant dire remuer le terrain pouce par pouce, opération dangereuse et forcément lente.

Avec les détecteurs de mines on localise avec facilité et très rapidement l'endroit où est cachée chaque mine; il n'y a plus qu'à enlever avec précaution la terre qui la recouvre, à l'enlever de là et ensuite à s'en servir au besoin contre l'ennemi.

Cette guerre est bien en effet une guerre totale, celle de l'intelligence comme de la force et des laboratoires comme des parcs d'artillerie.

vous conjure que nous vous traiterons sans merci, si vous ne vous soumettez pas à nos conditions.

— Ne vous rendez pas ridicule, répond le vieux, sans crainte. J'attends mon jeune ami, le cocher Henri, que vous connaissez. Celui-ci avertira la police pour que vous soyez conduits en lieu sûr.

Quand le vieux se dirige vers la porte avec son trousseau de clefs, elle lui crie un menaçant « halte ! »

— Vous ne sortirez pas vivant d'ici ! dit-elle furieuse et sortant son revolver.

Le vieux ne s'en inquiète guère, il ne croit pas que Fanny risque de tirer sur lui. Elle hésite ; c'est un moment critique.

Voilà que, d'un bond, Alfred se jette sur le vieux, qui lui tourne le dos.

Il le tient serré des deux bras et Fanny lui enlève son bâton.

— Assassins ! crie l'intendant, indigné.

— Voulez-vous me tuer ?

— Nous voulons vous empêcher de nous nuire dans nos actions ! dit Fanny triomphante. Au diable, ce vieux rat ! crie-t-elle au comédien. Enfermons-le également dans les voûtes ! Là, il pourra tenir compagnie aux autres !

— Oh ! diables que vous êtes ! grince le vieux régisseur, en tâchant de toutes ses forces de se dégager des mains du bandit. Qui avez-vous donc enfermé dans les voûtes ? La malheureuse Liane ?

— Oui ! répond Alfred avec un rire diabolique. En avant ! dans les souterrains, vous trouverez celle que vous vouliez secourir ! Là, vous pourrez finir vos jours, car vous ne sortirez plus jamais de ce trou !

Fanny tient déjà une corde en main pour ligoter le vieillard.

Mais celui-ci, enragé et excité, prend une attitude menaçante.

Avec effroi et épouvante, il voit que sa position est critique et il remarque ce que lui réserveront ces deux misérables.

Il fait un effort suprême pour se dégager et y réussit. Et quand Alfred se précipite vers lui pour le ressaisir, le vieux le repousse si violemment que le comédien culbute à deux pas plus loin, contre le mur.

Au même moment, Fanny intervient, le revolver en main, et saute devant la porte qui donne accès à la première chambre.

Le pauvre vieillard comprend qu'il va perdre la lutte, car Alfred s'est déjà relevé et, comme une bête féroce, il s'élance sur le malheureux homme.

Ce dernier se dirige vers l'autre porte, par où il peut arriver dans la troisième chambre où Liane et Margot étaient emprisonnées.

C'est l'unique chemin pour se sauver.

Avant que les deux scélérats aient pu s'en apercevoir, le régisseur s'est lancé vers cette issue.

Alfred en avait auparavant cassé le verrou, mais le vieux avait eu la prudence d'en tourner la clef.

Fanny a fait feu trop tard.

Tandis que les deux bandits s'efforcent à l'ouvrir, le vieux Berthold s'y appuie si fortement qu'ils ne réussissent pas à sortir de la pièce.

Que faire maintenant ? Comment pourra-t-il s'enfuir d'ici ? Ne reste-t-il pas emprisonné ?

Alfred rage en vain. La porte reste fermée.

— Laissez-le ! conseille Fanny, en retirant Alfred vers elle.

— Il ne peut nous échapper. Il lui est impossible de quitter la chambre.

— Oh, oh ! — qui sait ? Comment Liane et Margot se sont-elles échappées ? Il faut bien qu'il y ait une autre sortie et le vieux le saura bien.

— Nous tiendrons l'œil ouvert et s'il tâche de se sauver, nous l'abattrons

comme un chien ! propose Fanny. Nous n'avons pas le choix, le vieux doit être envoyé à l'enfer !

— Et si le cocher vient ? Que ferons-nous, alors ?

— Celui-là n'aura qu'à retourner sur ses pas !

— Nous devons partir d'ici au plus vite, avertit Fanny tristement. Ce vieil âne a tout gâté !

Alfred ne répond plus et réfléchit mûrement à ce qui leur reste à faire.

Le restant du jour se passe sans le moindre incident. Dans le château, rien ne bouge. Fanny et Alfred restent ensemble pour empêcher le vieux de s'évader.

Dans la chambre de ce dernier, tout reste tranquille.

N'y est-il plus ? A-t-il découvert la porte secrète et s'est-il enfui ?

Il est plus que probable qu'il se trouve au château, car il ne peut le quitter sans être vu.

Inquiets, les deux scélérats se tiennent en garde pour barrer le passage au fugitif.

Avant la tombée de la nuit, ils barriquent toutes les portes qui donnent accès à la cour.

— Nous ne pouvons partir qu'après avoir rendu muet ce vieux rat ! avertit Fanny. Car il délivrera Liane et nous dénoncera tous !

— Chut ! Ecoutez ! dit Alfred, soudain.

Il court à la fenêtre et, tout surpris, il se retourne vers Fanny :

— Voilà une voiture qui arrive dans la direction du château.

— Ce sera le cocher du village, répond Fanny, tranquillement.

Bientôt, une voiture entre dans la cour et le cocher, qu'ils connaissent très bien, descend vite de son siège.

Il regarde attentivement autour de lui et, se dirigeant vers la tour, il disparaît dans la sombre entrée.

— Ils vont aller auprès du vieux, dit Alfred excité. Il croit évidemment le trouver, en haut dans sa chambre. Qu'allons-nous faire maintenant ?

— Restez ici et gardez la halle ; j'irai parler au gaillard, lui dit Fanny, en s'en allant.

Henri a, sans doute, reçu une clef de l'intendant, sinon il n'aurait pu ouvrir la porte.

Fanny n'a pas besoin d'attendre longtemps dans la cour.

Le cocher redescend aussitôt. En voyant Fanny, il est fort saisi et la regarde, plein de méfiance.

Il ne sait pas encore tout ce qui s'est passé, mais par le gendarme, qui a accompagné Ritter et aidé à chercher Liane, les derniers événements sont connus au village.

Ainsi, Henri est-il au courant du soupçon, qui repose sur Fanny. Il est surpris de la trouver ici.

— Je croyais que vous étiez partie, dit-il, d'un ton peu aimable.

— Comme vous voyez, je suis encore ici, répond Fanny tranquillement. Vous cherchez sans doute le vieil intendant ?

— Oui ! J'étais en haut dans la tour, mais je ne le trouvais pas. Est-il au château ?

— Non ! Il est parti. Depuis hier, il a quitté le château.

Le cocher est fort surpris.

Il a peine à croire que le vieux ait quitté le château et, à vrai dire, il ne s'y était pas attendu.

— Vous vous moquez de moi ? demande-t-il, douteux.

— Mais non ! Le baron von Fohren était ici. Vous en avez sans doute entendu parler ? — Eh bien, monsieur le baron a eu un différend avec le vieux, qui a pris la clef des champs et m'a dit qu'en aucun cas il ne reviendrait.

— Mon Dieu ! Cela est impossible ! bégaye Henri en secouant la tête. Le baron ne peut chasser le vieux Ber-

thold, il n'en a pas le droit. Et je ne puis croire que le vieux soit parti tout à coup, de bon gré.

— C'est comme je vous dis, reprend Fanny avec un sang-froid imperturbable. Et je crois que le vieux Berthold est allé au village.

— Personne ne l'a vu là-bas.

— Alors, il sera allé à un autre endroit.

Henri est désespéré. Il grogne quelque chose d'incompréhensible.

Vraisemblablement, il ne sait que faire.

Ce que Fanny lui a communiqué, trotte comme un tourbillon dans sa tête.

— Alors vous êtes, sans doute, seule ici ? demande-t-il subitement.

— Oui, certes ! J'attends le baron, qui reviendra demain.

— Tiens — tiens ! grogne Henri. De jolies choses sont arrivées ici, mademoiselle. Il m'étonne qu'on ne vous ait pas encore arrêtée.

Fanny rit avec une mine innocente.

— Et pourquoi ? Je n'ai pourtant rien fait. Et qu'est-ce qui serait arrivé ici ?

— Eh bien, le gendarme a raconté que deux femmes sont emprisonnées ici et que vous et votre frère auriez tué les malheureuses. Le vieux Berthold le prétend aussi.

— Ah, tout cela est insensé, dit Fanny en riant gaiement. La vérité est que c'étaient deux folles que nous avons gardées ici. Elles se sont enfuies, grâce au vieux Berthold. Voilà pourquoi le baron l'a admonesté.

— Eh bien — l'affaire ne me regarde pas, répond évasivement le cocher. Je veux seulement savoir où est resté le vieux Berthold.

— Je regrette de ne pouvoir vous le dire. Je ne sais où il est allé !

— Il est donc parti ?

— Oui, naturellement ! Combien de fois faut-il que je vous le répète ?

Henri ne peut le croire. Il décide de passer la nuit ici, car il ne peut retourner, ce soir, avec son cheval fatigué ?

Fanny l'a prévu.

Elle ne s'y oppose pas, mais reste dans la cour jusqu'à ce que le cocher ait mis son cheval à l'écurie.

En voyant le cheval d'Alfred, il se rend près de Fanny et l'interroge. Celle-ci lui répond que le cheval appartient à Alfred.

Le cocher ne pense pas à aller chercher le vieillard au château.

Fanny retourne chez son complice. Ils ferment à clef la porte de la halle et se rendent à leurs appartements pour combiner de nouveaux plans.

— Si le cocher ne part pas demain matin de bonne heure, nous devrons l'enfermer dans la tour et nous éloigner avec sa voiture, conseille Alfred. C'est ce qui me semble le mieux à faire.

Pendant qu'ils sont en train de concerter, ils entendent tout à coup du bruit dans la halle.

D'un bond, Fanny est près de la porte et l'ouvre.

— C'est le régisseur. Il veut sortir ! s'écrie-t-il. Vite, Alfred !

CLXXXIII — A l'institut des aliénés

DEUX miséricordieux, ayez pitié de moi !

Ce sont quelques paroles qui sortent de la bouche d'une jeune femme, ligotée, d'une camisole de force et étroite.

Elle ne peut bouger, car de larges courroies la retiennent sur sa couchette.

La pièce est entourée des ténèbres les plus épaisses. La faible clarté de lune n'arrive pas jusqu'à elle, car l'unique fenêtre grillée de sa cellule se trouve du côté du nord.

Un sourd gémissement échappe de sa poitrine et un frisson parcourt tout



Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ? Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? de vertiges ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux.

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO « A »

Correspondance strictement
Confidentielle.

Mme CLAIRE LUCE,
LES PRODUITS SANO Enrg.,

Case Postale 2134 (Place d'Armes),
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom

Votre adresse

Comment porter des FAUSSES DENTS plus confortablement

FASTEETH, agréable poudre alcaline (non-acide), tient bien en place les dentiers. Pour manger et parler plus confortablement, saupoudrez un peu de FASTEETH sur vos dentiers. Ne laissez aucun goût de colle ou de pâte. Empêche l'haleine des dentiers. Procurez-vous FASTEETH à la pharmacie.



POUR LIRE EN TRAM...

Avez-vous déjà fait le compte de tout le temps que vous passez dans le tramway au cours d'une année? Sinon, faites ce petit calcul et vous en serez surpris! Dans le tram, tout comme dans le gîte de la fable, on court le risque de s'ennuyer, car lorsqu'on se rend à son travail ou qu'on en revient, le sempiternel spectacle qui se déroule dans les deux sens n'offre rien de particulièrement palpitant. Si vous tenez à tirer le meilleur parti de cette inévitable inaction prenez donc l'habitude de réserver votre lecture de LA REVUE POPULAIRE à cette fin.

LA REVUE POPULAIRE

avec ses articles variés et intéressants de même qu'avec ses romans de choix, est l'article tout désigné pour ces voyages quotidiens à travers la ville.

Notre roman complet de mai:

L'AMOUREUX NO 7

Par JACQUES SEMPRE

Coupon d'abonnement

LA REVUE POPULAIRE

1 an	\$1.50
2 ans	\$2.00

(Canada seulement)

Veillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE,
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

HERNIE SOULAGÉE

Notre méthode améliorée a soulagée des milliers. Pas de courroie sur la jambe, pas d'élastique, pas d'emplâtres. Pas de pression sur les hanches et l'épine dorsale. Rien qu'un coussinet Flexo. Diffère totalement des autres. Recommandé par médecins, mécaniciens, commis de partout. Très léger. **PEU COUTEUX. GARANTI.** Demander renseignements et offre d'essai.

SMITH MANUFACTURING COMPANY
Fondé en 1893 Dept. 215, Preston, Ont.

DETECTIVES

Agents-Secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir Détectives. Ecrivez immédiatement à M. L. Julien, Casier 25, Station T., Montréal.

son corps, à l'idée qu'elle se trouve abandonnée du monde.

— Grand Dieu! clame-t-elle. Qu'a-t-on fait de moi? Ah! gémit-elle, désespérée, on m'a enfermée dans une maison de santé!

La malheureuse femme éclate en sanglots et tâche en vain de se délivrer de ses liens.

Elle appelle au secours, mais personne ne lui vient en aide. Ses gémissements et ses cris ne sont entendus par personne.

Margot — car c'est elle que nous retrouvons ici, si lâchement internée comme une folle dans l'institut du docteur Jenkins — habite, depuis toute une journée, cet endroit terrible.

On l'a traînée de force dans cette cellule et, puisqu'elle se défendait de toutes ses forces et tâchait de se délivrer des mains de ses ennemis, on lui mit cet instrument de torture: la camisole de force.

Oui, elle est dans la maison des aliénés.

Elle est irrémédiablement perdue, personne ne peut la délivrer de ce lieu effroyable.

Condamnée à vivre dans cette cellule isolée, sous la garde d'une femme rude et insensible!

Comme une créature enterrée vivante, elle doit subir toutes les tortures du désespoir.

Déclarée folle! Grand Dieu, quel supplice!

Ces idées ne la rendront-elles pas folle?

L'obscurité profonde de la cellule, le silence caverneux qui entoure Margot, tout cela ne fait qu'augmenter la peur et l'effroi.

Tout à coup, elle entend du bruit à la porte. On recule le verrou et une femme rude et brusque — c'est la gardienne — entre, tenant une lanterne en main, et derrière elle le docteur Jenkins.

Le docteur regarde la folle d'un air froid et calme et ne montre pas le moindre sentiment de pitié, envers la malheureuse fille.

— Oh monsieur! supplie Margot d'un ton à fendre le cœur, je vous en prie, délivrez-moi de ma terrible situation! Je ne suis pas folle. Non, la perversité diabolique d'une ennemie vengeresse m'ont conduite ici!

Le docteur Jenkins ne répond pas.

Toutes ces paroles le laissent parfaitement froid et ses traits restent impassibles.

— Défaites la camisole de force! ordonne-t-il à la garde-malade.

Celle-ci enlève très adroitement les courroies, et la pauvre Margot est libre.

Elle veut parler, supplier le docteur de lui rendre la liberté, mais au même

instant elle est seule dans sa cellule.

La gardienne revient avec un plat fumant et quelques tartines, de la saucisse et de la viande rôtie.

Elle dépose tout sur la table et veut s'éloigner, sans rien dire.

— Oh ma bonne femme, restez un peu. Ecoutez-moi! s'écrie Margot.

— Que voulez-vous? répond-elle rudement.

— Dites-moi, puis-je parler au directeur de l'établissement?

— Il était ici tout à l'heure! Que voulez-vous de lui?

— Je veux ma liberté! dit Margot, indignée. Je ne suis pas folle. On n'a pas le droit de me traiter de la sorte et de m'enfermer de force!

La femme éclate d'un rire moqueur.

— Mon Dieu! Vous prétendez ne pas être folle? dit-elle, en ricanant. Cela n'est rien de nouveau. Et je dois avouer que vous parlez comme une personne sensée. Mais voyez-vous, vous avez un hanneton dans la lanterne. Vous souffrez de mauvaises idées, comme disait votre parent, qui vous a conduite ici —

— Cet homme n'est pas de ma famille! C'est un escroc, un malfaiteur de la pire espèce! dit Margot, pleine d'indignation.

— Vous voilà de nouveau! dit, en haussant les épaules, la gardienne. Voilà vos idées peu salutaires, dont vous devez être guérie ici. Oui, c'est terrible avec ces folles!

Margot voit que, par quelque raisonnement que ce soit, elle ne parviendra pas à convaincre cette femme stupide, de l'état normal de ses facultés mentales.

Désespérée, elle laisse tomber la tête et éclate en sanglots.

Sa misère touche le cœur de cette femme, abrutie et insensible.

Elle s'approche de Margot et continue d'un ton plus doux:

— Je puis me figurer que vous ne vous plaisez pas ici, car vous n'avez pas tout à fait perdu votre esprit et vous savez en quel état vous vous trouvez. Voilà pourquoi je vous dis que cela dépendra de vous, si vous tenez à être bien traitée ici. Si vous êtes sage, vous aurez une belle chambre et pourrez vous promener toute la journée au jardin.

— Je veux ma liberté! sanglote Margot. Je ne veux pas rester ici!

— Oui, alors je ne peux pas vous aider, grogne la femme impatientement. Je vous conseille, cependant, dans votre propre intérêt: tenez-vous coite et ne faites pas de bruit, sinon vous souffrirez beaucoup. Il ne s'agit pas de badiner avec notre directeur, il ne fait pas de compliments aux patients récalcitrants.

— Si je pouvais parler à cet homme, je le convainrais bien que je suis saine d'esprit. Je lui dirais que est ce fourbe, qui m'a conduite dans cette maison. Oh, croyez-moi, ma bonne femme, on a commis un crime à mon égard. La misérable m'a tenue emprisonnée, à un autre endroit.

— C'est bon! dit la garde, d'un air moqueur. Je n'ai pas le temps d'écouter plus longtemps vos bavardages!

Le lendemain, sa garde revient et lui apporte son déjeuner.

La faim oblige Margot à prendre ce repas modeste.

Puis, la femme lui dit de la suivre. Elle conduit Margot dans un petit jardin, entouré de hauts murs.

Bientôt, paraissent d'autres femmes, patientes de l'établissement.

Dans les yeux de ces malheureuses, brille le feu de la démence.

Quelques-unes sont bruyantes et sautent comme des enfants heureux et rieurs. D'autres se promènent en silence.

Une épouvante indicible saisit Margot.

Micheline Pétolas

[Suite de la page 5]

et m'empressai de l'interviewer à l'intention des lecteurs et lectrices du "SAMEDI".

— Je vous félicite, mademoiselle, du succès que vous remportez actuellement dans l'excellente revue de Fridolin, je viens d'assister au spectacle et j'ai été charmée par votre talent.

— Je puis vous assurer que je suis très heureuse de participer à cette revue, je remercie M. Gélinas d'avoir bien voulu me confier d'excellents rôles.

— Pourriez-vous me dire quelques mots sur votre carrière?

— Volontiers, je danse depuis l'âge de 4 ans.

— Depuis toujours... alors?

— Si vous le voulez, car de quatre à treize ans j'ai étudié aux Studios Sheffler et Mary Beetles à Montréal.

— N'avez-vous pas donné, dans notre ville, il y a quelques années, un récital qui eut beaucoup de succès?

— En effet, en avril 1934, à la Salle Victoria, à Westmount, devant un auditoire de 600 personnes.

— Et ensuite, quelles ont été vos activités?

— A l'automne de la même année, je partais pour l'Europe afin de perfectionner mes études — j'ai eu comme professeurs: CARLOTTA ZAMBELLI, danseuse étoile de l'Opéra de Paris et la Princesse EGOROVA, ancienne danseuse étoile du Théâtre Impérial de St-Petersbourg.

— A quel âge avez-vous fait vos débuts comme danseuse professionnelle?

— A 15 ans, c'est-à-dire en 1937, je fus admise dans l'*American Ballet* et, pendant deux années consécutives, j'ai dansé au Métropolitan Opéra de New-York.

— On peut dire que vous avez eu des débuts brillants qui vous font honneur.

— Merci, mademoiselle.

— Si je me rappelle bien, vous avez figuré dans un film qui a passé sur nos écrans à Montréal?

— En effet, en 1938, j'obtins un engagement de trois mois à Hollywood pour le film "Goldwyn Follies".

— Bravo, vous avez été de succès en succès.

— Au cours de ma carrière j'ai eu le plaisir de danser dans les ballets de Stravinsky au Metropolitan Opera, sous la direction personnelle du maître.

— Et vous faites partie, actuellement, du Corps de Ballet de Radio-City Music Hall?

— C'est exact, depuis 1940; lorsque M. Gélinas me demanda pour sa revue en janvier dernier, j'ai sollicité un congé de trois mois, ce que l'on m'a accordé volontiers.

— Il faut donc le remercier de nous avoir donné le plaisir d'apprécier votre talent dans sa revue.

— Comme je disais ces mots quelqu'un frappa à la porte... c'était Fridolin en personne.

— Je vous félicite, monsieur Gélinas, pour le succès que remporte votre revue, je me suis bien amusée et je tiens à vous dire combien votre choix a été heureux en la personne de MICHELINE comme première danseuse.

— Très souvent j'avais entendu parler du talent de notre gentille artiste canadienne. Depuis deux ou trois ans je me promettais de l'engager dans ma revue... ce n'est que cette année que j'ai pu réaliser ce désir qui m'était cher.

— Sans doute, avez-vous préparé tout spécialement "LA BELLE AU BOIS DORMANT" pour utiliser les talents de cette artiste?

— En effet.

— Vous avez certainement réussi, car c'est un des plus beaux tableaux de votre revue.

Je sortis de la loge de MICHELINE PETOLAS, enchantée d'avoir rencontré une artiste aussi humble que talentueuse; quant à monsieur Gélinas, il faut lui savoir gré de nous l'avoir présentée dans son spectacle et de mettre en vedette nos artistes canadiens.

LUCILLE DESPAROIS.

En frissonnant, elle fuit dans le coin le plus reculé du jardin et, quand une des compagnes du sort s'approche d'elle, elle tremble d'effroi.

Après quelques heures, les gardes chassent les malheureuses dans leurs cellules.

Margot est reconduite dans la maison, mais à son grand étonnement, pas dans sa prison solitaire, mais dans une grande chambre simplement meublée, et très propre.

— Dois-je rester ici ? demande-t-elle, en regardant étonnée autour d'elle.

— Oui, dit la gardienne en riant astucieusement. J'ai parlé à monsieur le directeur. Il viendra chez vous. Soyez très gentille envers lui, cher enfant. Alors vous serez à votre aise.

Et d'un rire, qui remplit Margot de terreur, la femme s'en va et ferme la porte derrière elle.

Ses paroles et ses gestes ont fait soupçonner à Margot un terrible danger.

En tremblant, elle attend la visite du médecin des aliénés.

Cet homme dispose de sa liberté, elle est entièrement livrée à lui, il peut agir envers elle comme bon lui semble — elle le sait et son angoisse augmente, à chaque minute.

Enfin, la porte s'ouvre.

La garde regarde à l'intérieur et fait place au directeur, qui franchit le seuil d'une tenue hautaine. Sur un signe, la garde s'éloigne, sans rien dire.

Margot est debout au milieu de la chambre, appuyée contre la table et tenant sa main sur son cœur palpitant.

Elle regarde le médecin d'un air plein d'effroi, comme un oiseau sans défense, qui se sent menacé par un serpent vénimeux.

Dans la figure hypocrite de ce brave, est cachée toute la perversité d'un fourbe, dont l'astuce et l'hypocrisie sont en état de séduire quiconque n'a pas eu l'occasion de mieux le connaître.

Ses subalternes pourraient raconter des choses graves, mais on a acheté leur silence, à force d'argent.

En outre, ils craignent leur maître et tremblent devant lui.

En général, on le considérait comme un homme d'honneur et on le contrôlait pour la forme.

Le médecin des aliénés, se sentant en parfaite sûreté, croyait pouvoir agir à son gré, avec les malades confiés à ses soins.

Maintenant, le docteur Jenkins contemple attentivement la malheureuse fille et est surpris de sa grande beauté.

En effet, c'est un précieux oiseau, tombé dans ses filets.

Sa figure Pharisienne se plisse en un rire, qui fait trembler Margot.

— Eh bien, ma belle enfant, vous vouliez me parler ? dit-il gentiment en s'approchant.

Il parle à Margot avec son paternel tutoiement, car il ne juge pas nécessaire d'observer la politesse envers ses prisonnières. Avec un désagréable sourire, il caresse ses joues.

Vivement, Margot se retire en rougissant de honte et d'indignation.

— Monsieur ! dit-elle, excitée. Vous savez que je ne dois pas être ici. Je vous dirai qui je suis et quel crime on a commis envers moi, et j'espère que

si vous êtes un homme d'honneur, vous me rendrez aussitôt ma liberté.

Le docteur Jenkins rit d'une manière sarcastique. Ses regards deviennent de plus en plus avides.

Margot est doublement belle dans son indignation et excite, au plus haut degré, le docteur.

— Ah ! mon enfant, tu parles merveilleusement bien, dit-il plaisamment. Mais tout ce que tu me racontes ne m'intéresse en aucune façon. Tu es et tu resteras ici. Et si tu es très aimable et complaisante, tu seras traitée comme une princesse.

En pâissant de peur, Margot recule davantage, en étendant les mains pour l'écartier.

— Ne me touchez pas ! crie-t-elle, pleine de dégoût. Oh mon Dieu ! En quelles mains, suis-je tombée ? — Je vous en prie, monsieur, s'écrie-t-elle, tandis que les larmes d'angoisse coulent sur ses joues, ayez pitié de moi !

— Folle ! crie le docteur, irritée. Pourquoi faire ces embarras ? Cela ne te sert à rien. Sois raisonnable, je suis habitué qu'on m'obéisse passivement.

Il s'élance sur Margot et l'embrasse. Ses yeux flamboient, sa figure brûle de passion.

Il sert fortement la jeune fille contre lui et son souffle brûlant effleure ses joues.

En frissonnant, elle détourne sa figure.

— Allons — pas de folie ! dit le forcené, en la poussant contre le divan. Tu es un ange de beauté — ah ! ah ! Et tu m'as complètement enchanté !

Ses lèvres brûlent sur les joues de Margot.

Mais soudain la malheureuse fille, qui se croyait déjà perdue, parvient à dégager ses mains et, au même instant, un coup assené avec force de son petit poing solide, frappe le misérable en pleine figure.

Avec un cri de rage, il lâche sa victime et saute en arrière. Ses yeux lancent des éclairs, sa figure est contractée par une violente colère.

— Quoi ? Tu as osé — fille impertinente — sacré tonnerre — mais attends ! crie-t-il, furieux. Veux-tu sentir le fouet ? Ou la camisole de force ?

— Ayez honte — vous, un homme d'honneur ! lui lance Margot, en tremblant de colère et d'indignation. Parce que je suis en votre pouvoir, vous abusez de ce pouvoir et croyez pouvoir faire ce que vous voulez d'une femme sans défense. Mais ne m'approchez plus. Avant de souffrir la honte, je sauterai par la fenêtre, devant vos yeux.

A ces mots, elle ouvre la fenêtre et saute sur l'accoudoir.

Ebahi, le docteur s'arrête, car la décision de cette jeune fille lui inspire une frayeur involontaire.

— Oh ! oh ! Tu es un vrai chat sauvage ! dit-il d'un air moqueur. Mais attends, tu seras apprivoisée. Nous avons assez de moyens pour casser une tête si fière.

— Vous êtes un fourbe ! crie Margot, pleine de mépris. Faites ce que vous voulez. Je suis en votre pouvoir. Mais jusqu'à mon dernier soupir je lutterai pour mon honneur. Et j'ai foi en Dieu que le crime ne restera pas caché.

[A suivre au prochain numéro]

**ECRIVEZ À NOS
GARS DANS LES
FORCES ARMÉES**



LANGUE FRANÇAISE

SAVEZ-VOUS VOS ADJECTIFS ?

Quel est l'adjectif d'estomac ? Si "stomacal" ne vous frappe pas en plein plexus, soignez votre vocabulaire !

Par ALBERT LEMIEUX

Laquelle de ces phrases préférez-vous : "une lueur fuligineuse traîne à l'horizon" ou bien "une lueur qui a la couleur de la suie traîne à l'horizon" ? Point n'est besoin d'avoir décroché son bachot des lettres pour trouver la bonne réponse. L'adjectif qualificatif *fuligineux* raccourcit le membre de phrase et lui confère du relief.

Nous avons la bonne fortune d'avoir en français une foule de noms communs et de noms propres qui se transforment avec vigueur en adjectifs correspondants. Si nous n'en avions pas un pour *Corneille*, il nous faudrait faire bien des détours pour décrire un style qui ressemble à celui du père de la tragédie française, mais avec *cornélien*, le tour est joué !

Changer le substantif en adjectif n'est la plupart du temps qu'un éclair de pensée : colonie, colonial ; père, paternel ; malice, malicieux ; Etats-Unis, états-uniens ; bureaucratie, bureaucrate, etc. Il y a certains qualificatifs qui nous offrent plus de difficultés.

Pour que vous puissiez juger de vos forces en fait d'adjectifs, scrutez les cinquante substantifs suivants et voyez combien d'entre eux vous pouvez transmuter en qualificatifs. Ne consultez pas le dictionnaire, ne trichez pas la couronne en jetant un coup d'œil de travers sur les réponses à la fin de cet exercice. Comptez deux points par réponse exacte.

Pourcentage maximum : 100%

Votre pourcentage :	%	Votre pourcentage :	%
1—bain	☐	26—doigt	☐
2—moine	☐	27—poumon	☐
3—eau	☐	28—fleuve	☐
4—plagiat	☐	29—Socrate	☐
5—respiration	☐	30—Molière	☐
6—vie	☐	31—météore	☐
7—chasse	☐	32—Java	☐
8—titane	☐	33—chien	☐
9—faubourg	☐	34—chat	☐
10—babel	☐	35—diocèse	☐
11—apôtre	☐	36—bras	☐
12—Suisse	☐	37—bœuf	☐
13—Naples	☐	38—crépuscule	☐
14—évêque	☐	39—lune	☐
15—cloître	☐	40—comète	☐
16—cerveau	☐	41—résidu	☐
17—territoire	☐	42—fonction	☐
18—nuit	☐	43—thorax	☐
19—baron	☐	44—peuple	☐
20—duc	☐	45—jovialité	☐
21—empereur	☐	46—Rabelais	☐
22—cheveu	☐	47—esprit	☐
23—vêtement	☐	48—glace	☐
24—nez	☐	49—puérilité	☐
25—automne	☐	50—jubilé	☐

REPONSES

50—jubilé ; 49—puérilité ; 48—glace ; 47—esprit ; 46—Rabelais ; 45—jovialité ; 44—peuple ; 43—thorax ; 42—fonction ; 41—résidu ; 40—comète ; 39—lune ; 38—crépuscule ; 37—bœuf ; 36—bras ; 35—diocèse ; 34—chat ; 33—chien ; 32—Java ; 31—météore ; 30—Molière ; 29—Socrate ; 28—fleuve ; 27—poumon ; 26—doigt ; 25—monnaie ; 24—nasal ; 23—vestimentaire ; 22—capillaire ; 21—impérial ; 20—duc ; 19—baron ; 18—nuit ; 17—territoire ; 16—cerveau ; 15—cloître ; 14—évêque ; 13—Naples ; 12—Suisse ; 11—apôtre ; 10—babel ; 9—faubourg ; 8—titane ; 7—cynégétique ; 6—vital ; 5—respiration ; 4—plagiat ; 3—eau ; 2—moine ; 1—bain.

EVALUEZ VOS PROGRES

Jusqu'ici nos chroniques de mots, si décousues semblent-elles, vous ont fait étudier, directement ou indirectement, au delà de 500 mots. Nous sommes prêts à parier que vous en avez appris plus en six semaines qu'au cours de toute une année. C'est l'essence du système : s'édifier un vocabulaire par la méthode collatérale.

Voici quelques suggestions pour tirer le meilleur parti de votre programme d'amélioration de vocabulaire :

- 1—Rendez-vous bien compte que : plus vous savez de mots, mieux vous pensez, mieux vous influencez les autres, plus forte est votre maîtrise des connaissances humaines.
- 2—Revoyez nos chroniques antérieures, suivez les prochaines, remémorez-vous les mots appris.
- 3—Ouvrez vos yeux et vos oreilles à tout mot nouveau.
- 4—Utilisez sans ménagement votre dictionnaire.
- 5—Servez-vous de tout mot que vous vous assimilez.
- 6—Chassez les anglicismes, ces faux frères de notre vocabulaire.

RIONS, C'EST L'HEURE...

—Tiens, tu t'es acheté un télescope ?
—Oui, et c'est merveilleux de regarder là-dedans.

—Il rapproche beaucoup ?
—Enormément ; tiens, l'église du village voisin que tu peux à peine distinguer à l'œil nu, eh bien elle paraît si près de toi dans le télescope que tu peux en entendre les orgues quand on les joue.

•
Jos a l'intention de planter des petits arbres et il se met à la besogne. Son voisin l'aperçoit.

—Pourquoi creuses-tu des trous ? lui demande-t-il.

—Je ne creuse pas de trous, répond Jos, je creuse la terre, les trous se font tout seuls.

•
Un conférencier parlait contre l'alcool.

—Mesdames et messieurs, dit-il, l'alcool est le pire ennemi de l'homme et lui fait faire toutes les bêtises. Je suppose un homme qui est saoul et qui a un revolver dans sa poche ; il commence par se chicaner avec un ami puis il tire dessus avec son revolver et enfin il le manque ; tout ça par la faute de l'alcool.

•
—Tu te vantes de connaître le chinois mais tu n'as rien compris du tout à la conversation du Chinois qui vient de te parler.

—Je vais te dire, je comprends le chinois, mais à la condition qu'on me le parle en français.

•
Un employé nouvellement engagé sur une ligne de chemin de fer arrive à une station dont il ne se rappelle plus le nom ; cela ne l'embarrasse pas longtemps et il se met à hurler dans le train de sa plus belle voix :

"Attention, les voyageurs ! ceux qui descendent ici sont arrivés !..."

•
—Quand un Irlandais sale sa soupe il frappe des petits coups sur le fond de la salière et un Hollandais frappe sur le côté ; sais-tu pourquoi ?

—J'ignorais ce détail-là et je me demande en effet pourquoi ils agissent ainsi.

—C'est pour faire sortir le sel.

•
Un automobiliste qui se dirige vers la ville de Québec arrête sa machine auprès d'un habitant qui fume sa pipe au bord du chemin et lui demande :

—Eh, Jos ! combien de milles d'ici Québec ?

—Tiens ! dit l'habitant, comment savez-vous que je m'appelle Jos ?

—Je l'ai deviné.

—Eh bien, devinez aussi le nombre de milles qu'il vous reste à faire.

•
Un homme dégringole du quatrième étage sur le pavé et son copain descend en vitesse pour le ramasser.

—Es-tu mort, Pat ? lui demande-t-il.

—Ah oui, répond l'autre, je crois bien que je suis mort.

—Ecoute, reprend son ami, tu es tellement menteur que je ne sais pas si je dois te croire !

—Ce qui prouve bien que je dis la vérité, dit Pat, c'est que si j'étais encore vivant tu aurais déjà un beau coup de poing sur la tomate pour m'avoir appelé menteur.

•
—Si Jos vient pour me voir avant que je sois rentré, dis-lui de m'attendre.

—Ah !... et s'il ne vient pas, qu'est-ce qu'il faudra que je lui dise ?

Un marchand de charbon est en train d'engueuler un de ses hommes de cour.

—Je ne peux pas te conserver à mon emploi, lui dit-il, tu es trop bête pour faire même une petite addition de deux chiffres et tu n'apprendras jamais à compter !

—Dites pas ça, répond l'homme, je me suis au contraire déjà bien instruit dans les chiffres depuis que je pèse du charbon pour livrer aux clients.

—Qu'est-ce que tu as donc appris, dis-moi ça ?

—Eh bien, par exemple, que quinze cent livres ça fait une tonne...

—Correct ; je te garde.

•
Dans un pays où le duel au pistolet existe encore, un gros homme doit se battre contre un tout maigre. Il fait la grimace.

—C'est l'autre qui a toutes les chances, dit-il, il est si maigre que ça va être comme si je visais un cordon de soulier. Lui, au contraire, a de la place pour m'envoyer une balle dans la peau !

—Attendez, dit un des témoins, je vais arranger ça.

Il trace un petit rond à la craie sur le ventre du gros homme et lui dit :

—Là !... si votre adversaire frappe avec sa balle en dehors du rond, ça ne comptera pas.

•
Une bonne femme envoie, par colis-postal, une belle veste de laine à l'un de ses garçons et, comme elle n'est pas bête, elle s'est arrangée pour que le colis ne soit pas trop lourd et ne coûte pas trop cher d'envoi. Elle en informe son fils par lettre.

"Je t'envoie une belle veste de laine, lui écrit-elle, j'y avais cousu des beaux boutons en métal mais je me suis aperçu ensuite qu'ils étaient si pesants que ça coûterait trop cher d'envoi ; alors j'ai décousu les boutons et tu les trouveras dans une des poches de la veste ; tu n'auras simplement qu'à les faire recoudre.

•
Un touriste qui passait près d'une petite église de campagne entend sonner la cloche et, comme il est assez curieux de son naturel, il s'informe auprès du sonneur quand celui-ci sort de l'église.

—Pourquoi la cloche sonnait-elle tout à l'heure ? lui demande-t-il.

—C'est, répond le sonneur, parce que je tirais sur la corde.

•
—Soyez assez bon de donner dix cents à un pauvre aveugle.

—Mais vous n'êtes pas aveugle, mon ami ; vous avez encore un œil de bon.

—C'est vrai, alors donnez-moi cinq cents seulement.

•
Un touriste au long cours avait décidé d'aller passer quelques mois sur la terre d'Afrique. Il débarque dans un petit port et entre dans un magasin de fruits. Le marchand est un nègre du plus beau noir mais il parle un français très correct.

—Depuis combien de temps êtes-vous ici ? demande le touriste au nègre.

Le nègre croit que le voyageur fait allusion à son installation dans le magasin qui est ouvert depuis très peu de temps.

—Depuis six semaines, répond-il.

—Depuis six semaines seulement et vous êtes déjà aussi noir que ça ! s'écrie le touriste ; et moi qui avais envie de passer quelques mois par ici ! Je reprends le bateau tout de suite, je n'ai pas envie de rentrer dans mon pays cuit par le soleil au point de ressembler à un sac de charbon.

La Reine des Sioux



QUATORZIEME EPISODE



1 — C'était d'abord une silhouette vague qui avait attiré l'attention de Colombe Blanche, elle ne pouvait rien distinguer dans l'ombre. Mais soudain la silhouette se fit plus apparente dans un rayon de lune et elle arrêta un cri de surprise sur ses lèvres. "Chang !" murmura-t-elle. "Que fait-il là ?"



2 — Le souvenir du cuisinier chinois qui l'avait épiée ainsi que Tom lui revint. Elle laissa le chinois monter sur son cheval et disparaître, puis enjambant la fenêtre, la petite Sioux se laissa glisser sur le sol, la figure sérieuse et résolue.



3 — "Il faut que je le suive et voie où il va," se dit-elle, en se dirigeant vers le parc où elle prit un cheval. En claquant la langue sur ses dents, elle attira la bête qui s'avança, les oreilles droites, et se laissa monter par la petite reine.



4 — Elle avait été élevée avec les chevaux au camp des Sioux et aimait beaucoup les bêtes. Elle savait si bien s'y prendre qu'elle se faisait comprendre d'elles. Elle avait sauté sur le dos nu du cheval et lui touchait légèrement le cou. Mais l'animal avait compris et s'était mis à la poursuite de Chang.



5 — Colombe Blanche arriva enfin en vue d'une grande maison, avec d'autres bâtisses attenantes. "La maison de Leroux !", souffla-t-elle, en guettant Chang qui descendait de cheval et courait vers la porte principale. "Ainsi Thomas avait raison. Chang est complice de Leroux !"



6 — Comme une ombre, Colombe Blanche se glissa jusqu'à la maison, et là, se cachant dans les buissons, elle guetta le chinois, frappa à la porte et attendit. Quelques minutes s'écoulèrent, puis une voix rauque se fit entendre de l'intérieur.



7 — Soudain, la porte s'ouvrit et le traître apparut sur le seuil. "Eh bien, que viens-tu faire ici ?" ronchonna-t-il. "Je viens vous dire," dit le chinois de sa voix chantante, "que Colombe Blanche et son ami sont au ranch Landry !" L'autre l'écouta en silence et demanda ensuite plus de détails.



8 — Colombe Blanche, de sa cachette, entendit toute leur conversation. Chang disait à Leroux qu'elle-même et Thomas le soupçonnaient et qu'ils viendraient à son ranch afin de découvrir quelque chose. "Le traître !" murmura la jeune fille.



9 — Elle se pencha pour en entendre davantage ; les voix avaient baissé de ton et il était difficile de tout saisir. Elle était tellement intéressée à écouter qu'elle n'entendit pas et ne devina même pas qu'un des hommes de Leroux s'avançait en arrière d'elle et s'apprêtait à la saisir.

la CHASSE au TRÉSOR

NEUVIEME EPISODE



1— On se souvient que les trois amis, en regagnant la ville dans l'automobile empruntée aux frères Legris, avaient été arrêtés par la police qui les accusait d'avoir volé la voiture. Ils réussirent cependant à s'échapper et gagnèrent les quais.



2— "Il faut maintenant continuer notre route et il nous faut partir le plus tôt possible," dit André. "C'est bien mon avis," dit Noiro. Après avoir marché le long des quais, ils arrivèrent à un endroit où se trouvait un bateau à vendre.



3— Il appartenait à un vieux loup de mer et, après avoir marchandé, André l'acheta à bas prix. "Maintenant, vous allez tous les deux préparer le bateau, pendant que j'irai magasiner," dit André. "Et ne vous montrez pas trop, la police est toujours à nos trousses."



4— Et André se dirigea vers un modeste magasin, près du quai ; il y acheta un lot de provisions. Mais, pendant qu'il en faisait un colis, il vit deux policiers à la porte.



5— A leur conversation, il comprit qu'ils avaient été suivis jusque sur les quais. Il réfléchit rapidement et fit l'achat d'un manteau et d'un chapeau cirés.



6— Il s'en revêtit aussitôt et, prenant un morceau à une peau d'ours, il s'en fit une moustache ; ainsi déguisé, il ramassa ses paquets et sortit du magasin.



7— Les policiers l'avaient à peine regardé. Il arriva au bateau et demanda à Paul et à Noiro de se cacher. Paul leva la tête : "A qui croyez-vous parler, vieille moustache ?"



8— "Veux-tu avoir une gifle ?" ajouta-t-il. "Tais-toi et fais ce que je dis," souffla André. "C'est moi, André, et la police nous cherche ici." "Mais c'est André !" s'exclama Noiro. "Et voici les officiers derrière lui."



9— Mais, au moment où il apercevait la police, les agents aussi reconnaissaient le trio et se mirent à courir vers le bateau. "Prenez ceci, les gars !" cria André, en jetant les colis. Il détacha ensuite le cable et sauta dans le bateau. Paul et Noiro se saisirent de crochets pour pousser le bateau.



10— "Arrêtez, au nom de la loi !" cria l'un des policiers. "Je regrette, vieux frère," répondit Noiro joyeusement, "mais nous avons un engagement au milieu de l'océan !" Sans discuter davantage, un des agents se prépara à sauter.

[Suite au prochain numéro]



NOTES

Encyclopédiques



Il y a quelques années, les petits bateaux de pêche de la mer du Nord étaient fréquemment attaqués par des requins, bien que ce ne soit pas dans les habitudes de ces animaux. Les barques de pêche étaient parfois dangereusement soulevées hors de l'eau et les filets presque toujours très endommagés. En dépit de sa mauvaise réputation, le requin attaque assez rarement l'homme et les pêcheurs de perles disent que ce n'est pas le plus grand danger qu'ils redoutent; ils craignent davantage d'autres gros poissons, ou encore les pieuvres et les "clams" géants.

Un perroquet qui est le père de trois canards, voilà qui ressemble singulièrement à un "canard" de journal et pourtant la chose a été certifiée par des témoins de la chose. Dans un village du sud de l'Australie, des fermiers possédaient un perroquet très bien apprivoisé et qui se promenait en toute liberté dans la maison; ce perroquet trouva un jour trois œufs de cane, les roula dans un coin où il construisit une sorte de nid et se mit à couvrir. Il fut impossible de le distraire de cette besogne et, un beau jour, le perroquet-couveur se vit récompensé de sa sollicitude par l'éclosion de trois petits canards. On ne dit pas s'il voulut leur apprendre à parler.

Il y a des centaines d'espèces d'araignées dans les divers pays et la plupart d'entre elles sont inoffensives à l'homme ou aux animaux; il en est toutefois, en Australie, une espèce qui ne craint pas de s'attaquer à des animaux beaucoup plus gros et plus forts qu'elle, et souvent elle finit par en avoir raison. Cette araignée tisse un fil très fin mais qui a une résistance énorme et cela lui sert en maintes occasions. On cite le cas d'une de ces araignées qui fut un jour elle-même attaquée par un serpent qui avait probablement l'intention de l'avaloir. Profitant des mouvements du serpent, l'araignée lui fixa ses fils autour de la tête et de la queue qu'elle réunit, après quoi elle le piqua avec acharnement et réussit à le faire crever. David et Goliath chez les animaux!

Si l'on établissait une liste des inventions les plus répandues à l'heure actuelle, bien des personnes citeraient, l'électricité et autres choses de même importance; ce ne seraient pourtant pas les plus grandes inventions sous le rapport de l'utilité générale. Il y a tout d'abord la roue. Qui l'a inventée? nul ne le sait mais il n'y a pas besoin de réfléchir bien longtemps pour comprendre que le monde serait tout différent de ce qu'il est si la roue n'existait pas. Il y a encore le modeste clou; il est d'un tel usage que vraiment il nous serait impossible de nous en passer; nous préférons certes nous passer de bien des inventions dites géniales plutôt que de clous. Pourtant, certains peuples primitifs s'en passent encore fort bien, beaucoup de menuisiers et de charpentiers d'autrefois également. Ils les remplaçaient par des chevilles de bois et fabriquaient ainsi des meubles et des maisons bien plus solides que beaucoup de nos travaux modernes.

Il y a quelques années, un pêcheur, dans les mers du Sud, retira de l'eau un poisson aux formes étranges et comme nul n'en avait encore jamais

vu. Il le montra à quelques personnes connaissant bien les diverses espèces de poissons et celles-ci, fort étonnées, firent appel à un grand savant en la matière. Ce savant, après mûr examen, déclara qu'on se trouvait en présence d'une espèce supposée disparue depuis quatre ou cinq millions d'années. D'autres savants consultés furent exactement du même avis. Peut-être un jour, dans le centre de quelques forêts encore inexplorées, découvrira-t-on ainsi des animaux "préhistoriques".

Il est tout naturel d'aimer les bêtes, surtout celles qui sont intelligentes, principalement les chiens, mais il est plus rare de voir dorloter un alligator comme un bébé chéri. Telle était cependant la marotte d'un américain, grand touriste par goût et tempérament et qui emmenait toujours avec lui son alligator favori. Quelque temps avant la guerre il se trouvait à Prague et était descendu dans un des meilleurs hôtels de cette ville avec, naturellement, son petit alligator. Comme l'animal n'était pas très grand encore, il le transportait dans une valise spécialement faite pour cela mais, dans sa chambre d'hôtel il lui rendait la liberté dont l'alligator profitait largement. Dans l'hôtel de Prague

L'Okapi est certainement un bizarre animal; c'est un vrai quadrupède de carnaval avec sa tête de girafe, ses grandes oreilles, ses jambes rayées comme une peau de tigre et son air de se moquer des gens. Il vit par troupeaux dans certaines régions du centre de l'Afrique et les indigènes lui font la chasse car sa chair est, paraît-il, excellente. Au total, un curieux mais bel animal qui tient à la fois de la girafe, du zèbre et de l'âne et qui semble un reliquat des temps préhistoriques.



où le touriste était descendu, l'alligator ne trouva rien de mieux à faire que d'aller se blottir dans le lit que son maître venait de quitter pour aller faire une promenade en ville et, quand une servante vint faire ce lit, elle trouva l'animal qu'elle prit peut-être pour le diable. Evidemment il n'avait pas de cornes mais en revanche il avait une mâchoire peu rassurante et qui épouvanta la pauvre fille. Elle poussa les hauts cris et en une minute tout l'hôtel fut en révolution. Tout finit par s'expliquer mais désormais le touriste veilla à ce que son étrange favori ne cause plus de panique dans les endroits où il descendait.

Dans les tribus nègres du centre de l'Afrique il y a toujours des sorciers qui exercent la médecine et ont un grand pouvoir sur la population; on dit même qu'ils sont plus nombreux aujourd'hui que jamais en dépit de la civilisation qui cherche à pénétrer dans ces régions-là. Les missionnaires ont réussi à convertir bien des indigènes et à leur faire accepter de grands changements dans leur manière de vivre mais ils sont restés impuissants à les faire renoncer à leurs sorciers; les nègres refusent absolument de se faire soigner par des docteurs blancs et ils ne veulent se faire soigner que par leurs sorciers en qui ils ont toute confiance. Il est à noter que ces sorciers ont souvent une étonnante science des plantes diverses, malfaisantes ou bienfaisantes, avec lesquelles ils fabriquent ordinairement leurs remèdes. Quelques-uns de ces remèdes ont parfois guéri des indigènes de maux que les médecins blancs étaient impuissants à soigner; de là la grande confiance des nègres pour eux. Comme le système du "racket" semble inné au cœur de l'homme, les sorciers nègres le connaissent d'instinct et il leur arrive fréquemment de faire payer un prix exorbitant pour quelque fétiche-talisman qui vaudrait juste cinq sous comme curiosité et rien du tout comme curative.

On sait que s'il y a un pays où la récupération se pratique en gros et en détail c'est bien en Allemagne où l'on est passé maître dans l'art d'accommoder les restes dont on ne voudrait pas faire emploi en d'autres pays. Quelques années déjà avant la guerre il s'est fait ainsi la récupération des os et le mot d'ordre avait été donné autant que bien suivi dans tout le pays; les enfants de toutes les écoles avaient mission de rechercher tous les vieux os qu'ils pouvaient trouver et de les apporter ensuite à l'instituteur. Celui-ci les envoyait aux centres de récupération qui les utilisait dans les industries.

Les premières machines à écrire qui furent fabriquées de façon régulière n'imprimaient que des lettres capitales. Ce n'est qu'en 1893 qu'une machine Remington permit d'écrire en lettres ordinaires et en majuscules; cette machine avait, en conséquence, deux claviers, un pour chaque sorte de lettres.

L'Esperanto, dans l'esprit de son inventeur, était une langue qui devait devenir universelle à cause de ses facilités pratiques; elle est à peu près abandonnée aujourd'hui, sans avoir connu la vogue qu'espérait son auteur. Plus de deux cents autres langues "universelles" ont déjà subi le même sort.

6611-C-1199
HAGOTVILLE QUE
72 BAGOT
MME J PAUL BOUCHARD

★ NOUS SOMMES FIERS DE NOTRE BÉBÉ

De tous les bébés du Canada il en est peu dont le succès et le brillant avenir puissent se comparer à ceux de notre petite de trois ans.

Nous l'appelons "N.C.D." Elle est née peu de temps après le commencement de la guerre. Son lieu de naissance—nous ne pouvons pas encore vous le dire, car c'est un secret militaire.

Mais "N.C.D." est un vrai prodige. Elle n'avait pas encore deux ans qu'elle fabriquait déjà des produits chimiques spéciaux pour les grands explosifs—et savez-vous que peu de temps après elle était la première dans tout l'Empire britannique à produire des quantités commerciales de caoutchouc synthétiques.

Les services qu'elle rend au Canada sont si précieux que le gouvernement du Dominion porte un intérêt spécial à notre "N.C.D."

Il va sans dire que nous de la Dominion Rubber sommes très fiers de notre bébé. "N.C.D." sont les initiales de notre Naugatuck Chemicals Division—ou notre division chimique Naugatuck si vous préférez. Mais laissez-nous vous dire que notre petite va être une grande vedette de l'industrie chimique, il n'y a pas de doute là-dessus.

Les produits chimiques sont essentiels à la production du caoutchouc synthétique ou naturel, et la nouvelle division de la Dominion Rubber fournit de fortes quantités de produits chimiques dont l'industrie a besoin en temps de paix comme en temps de guerre.

Le service par la science

★
*Aujourd'hui
et demain*

Aujourd'hui, la division chimique Naugatuck de la Dominion Rubber Company fournit des produits chimiques indispensables aux industries de guerre et essentielle. Demain, elle vous aidera à obtenir des pneus, de la chaussure et autres produits de caoutchouc supérieurs.



DOMINION RUBBER

COMPANY  LIMITED

"Un nom qu'il vaut la peine de se rappeler"

AUX É.-U. — UNITED STATES RUBBER COMPANY